This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN T4GV Y

Digitized by Google

39532.7.5

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

BOUGHT WITH
MONEY RECEIVED FROM
LIBRARY FINES

Digitized by Google

Digitized by Google

C

Digitized by Google

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

CONTES D'HAMILTON

I

LE BÉLIER

Digitized by Google

TIRAGE A PETIT NOMBRE.

Il a été fait un tirage spécial de :

25 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 25).
25 — sur papier Whatman (Nos 26 à 50).

50 exemplaires numérotés.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CONTES D'HAMILTON

PUBLIÉS AVEC UNE NOTICE DE M. DE LESCURE

I

LE BÉLIER

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIII

Digitized by Google

39532.7.5

Fine money
(4 vols in 2)

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Pour parler d'Hamilton, il faut être bref, net et clair, sinon spirituel comme lui. Hamilton n'aimait ni les grandes phrases, ni les longues notices. Il est de ceux dont les ouvrages semblent toujours trop courts. Si sa gloire légère, comme un subtil et inaltérable parfum, a survécu aux siècles, ses œuvres tiennent dans quelques pages. Essayons donc de le peindre et de le louer d'une façon digne de lui, c'est-à-dire sans façon; de raconter sa vie discrète et fière, en aussi peu de mots qu'elle compte peu d'événements; de définir, autant qu'il se peut, ce genre exquis où il porta

Digitized by Google

l'esprit jusqu'à une sorte de génie, où il a déployé enfin une originalité que mettent doublement en relief l'absence des modèles et l'impuissance des imitateurs.

« Antoine Hamilton, dit Sainte-Beuve — nous ne saurions lui trouver auprès du public, au début de son histoire, un meilleur parrain et introducteur, — un des écrivains les plus attiques de notre littérature, n'est ni plus ni moins qu'un Anglais de race écossaise. On a vu d'autres étrangers, Horace Walpole, l'abbé Galiani, le baron de Besenval, le prince de Ligne, posséder ou jouer l'esprit français à merveille ; mais pour Hamilton, c'est à un degré qui ne permet plus qu'on y distingue autre chose : il est cet esprit même. Nourri de bonne heure en France, ayant vécu ensuite à la cour à demi-française de Charles II, de tout temps élève de Saint-Évremond et du chevalier de Gramont, avec une veine en lui des Cowley, des Waller et des Rochester, il ne fit que croiser ce qu'il y avait de plus fin dans les deux races. L'Angleterre, qui avait pris Saint-Évremond à la France, le lui restitua en la personne d'Hamilton, et il y avait de quoi la consoler. Louis XIV donnait à Charles II des subsides, il lui donna aussi une maîtresse ; l'émigration de Jacques II le rendit à Louis XIV en lui donnant un grand guerrier,

Digitized by Google

Berwick, et, ce qui est plus rare, un charmant écrivain, le chroniqueur léger des élégances[1]... »

Un autre écrivain achèvera la présentation en nous montrant en action sous sa première figure, dans le vêtement de sa martiale jeunesse, c'est-à-dire armé de pied en cap, le buffle au dos et l'épée à la main, le chevalier des nobles aventures qui ne devait se résigner qu'en exil et faute de mieux à n'être qu'un courtisan et un « héros de bel esprit », comme on le disait de son ami Saint-Évremond.

« Au combat de la Boyne, dans cette bataille qui fut si près d'être gagnée par Jacques II, où Schomberg tomba, où il s'en fallut peu qu'un boulet ne vengeât le roi détrôné et ne remit à d'autres temps l'établissement de la monarchie républicaine dans la Grande-Bretagne, il y avait du côté royaliste deux officiers que la victoire eût conservés à leur patrie, l'un pour la gloire de ses armes, l'autre pour l'honneur de sa littérature, et que leur défaite donna à la France et à Louis XIV : c'étaient Berwick et Hamilton. Le premier, à peine âgé de vingt ans, était déjà l'homme de conseil et de main, et mûr pour la conduite des batailles ; le second, qui contera un

1. *Causeries du lundi*, t, I, p. 95.

Digitized by Google

jour *Fleur d'Épine*, était alors colonel et gouverneur de ville en Irlande[1]. »

C'est sous ce costume imprévu et à la lueur d'une défaite qu'Antoine Hamilton nous apparaît noblement et tristement, mêlé à l'heure des illusions et des déceptions de la vingtième année, à cette expédition de convenance, que Louis XIV n'avait pu refuser à son hôte royal, et que la superbe impéritie de Lauzun devait si nonchalamment faire avorter. Il appartenait, n'en doutons pas, au groupe de ceux qui se flattaient de vaincre parmi ces officiers de cour qui, selon la remarque de Montesquieu, « n'eurent que trois choses dans la tête : arriver, se battre et s'en retourner ».

Il était d'une branche collatérale de cette antique, illustre, aventureuse, romanesque, héroïque, tragique maison dont les membres ont marqué de leur nom et souvent de leur sang toutes les pages de l'histoire d'Écosse et de sa légende pendant le règne des non moins tragiques Stuarts.

L'infortunée rivale et victime d'Élisabeth, Marie Stuart, eut pour tuteur politique James Hamilton, deuxième comte d'Arran, premier duc de Châtel-

---

1. *Histoire de la Littérature française à l'étranger, depuis le commencement du XVIIe siècle*, par A. Sayous, t. II, p. 321.

Digitized by Google

lerault, dont la régence précéda celle de la reine mère Marie de Lorraine.

Le régent usurpateur Murray, frère naturel de Marie Stuart, tomba sous la balle d'un membre de la famille Hamilton, qu'il avait dépouillé.

Le frère du duc de Châtellerault, John Hamilton, évêque de Saint-Andrews, fut pendu sans jugement en 1571 à Stirling, en représaille de la mort de Murray; ce supplice ne tarda pas à être expié par la mort du régent Lennox, troisième dépositaire de cette autorité fatale à tous ceux qui la saisissaient, et dont le comte de Morton devait à son tour payer de la vie la possession précaire.

Le fils du duc de Châtellerault, James Hamilton, prétendant malheureux au gouvernement de l'Écosse et au cœur de Marie Stuart, devint fou de la double déception de son ambition et de son amour.

Son petit-fils, James Hamilton, comte de Cambridge, favori de Jacques Ier, mourut en 1625, empoisonné, dit-on, par son rival, le duc de Buckingham, laissant deux héritiers, l'un mort le 16 mars 1649, sur l'échafaud, en expiation du crime de son dévouement à Charles Ier; l'autre tombé sur le champ de bataille de Worcester, victime de sa fidélité à Charles II (1651).

C'est en lui que s'éteignait la descendance mâle de cette famille, épuisée par tant de blessures et de pertes, mais dont une greffe féconde, un mariage avec l'héritière de la maison de Selkirk-Douglas,

Digitized by Google

apaisant des haines séculaires, ranima le tronc foudroyé et renouvela la séve.

Si, pour rendre plus saisissant l'exemple de ces fatalités héréditaires, triste privilége de certaines maisons, nous prolongions cette revue des portraits voilés de noir dans la galerie des ancêtres de notre conteur, nous trouverions encore l'image du quatrième duc d'Hamilton, James, comte de Selkirk-Douglas, tué en duel en 1712 par lord Mohun.

Les Hamilton collatéraux, auteurs directs de notre Antoine, ont aussi leurs tristes souvenirs et leurs sombres trophées. Ils ont compté aussi leurs héros et leurs martyrs.

L'un d'eux, Patrick Hamilton, né en 1503, devait même offrir le dramatique exemple et l'étrange contraste, dans cette race de royalistes et de catholiques fidèles, sinon fanatiques, d'un révolutionnaire et d'un hérétique, mort à vingt-trois ans sur le bûcher.

On le voit, Antoine Hamilton avait de qui tenir comme courage, comme esprit, comme galanterie. Sa fidélité militante, son culte de l'honneur, sa jeunesse aventureuse et martiale, sa mélancolique philosophie de courtisan du malheur, son exil honoré, sa fière pauvreté, ses succès de cour, le talent littéraire par lequel il ennoblit sa vie, corrigea l'amertume de sa destinée et récompensa l'hospitalité de la France : toutes ces épreuves im-

Digitized by Google

méritées, tous ces services, tous ces mérites, toutes ces qualités charmantes, étaient bien dans la tradition de sa famille et le génie de sa race.

Il était né vers 1646, *en Irlande, et, selon quelques-uns, à Drogheda, dans le comté de Tipperary, au commencement des guerres civiles*[1].

Son père était le chevalier Georges Hamilton, « petit-fils du duc d'Hamilton, qui fut aussi duc de Châtellerault en France[2] *». Sa mère était Marie Butler, sœur du duc d'Ormond, vice-roi d'Irlande et grand maître de la maison de Charles* Ier.

Après la mort de l'infortuné monarque, la famille d'Hamilton, dépouillée, persécutée, suivit la fortune errante de la dynastie déchue et proscrite.

Le prince de Galles et le duc d'York, son frère, dirigeaient de loin cet exode de leurs fidèles au milieu d'un peuple généreux et d'une cour hospitalière. La famille d'Hamilton demeura à Saint-Germain, auprès de ses augustes maîtres, tout le temps que dura l'insolente et rapide fortune de l'usurpateur. Cromwell mort, elle retourna en Angleterre, époque à laquelle le prince de Galles remonta sur le trône, sous le nom de Charles II, célèbre dans l'histoire et la chronique.

---

1. Il était ainsi un peu plus jeune que La Bruyère, un peu plus âgé que Fénelon.

2. *Œuvres du comte Antoine Hamilton* (Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, 1812), t. Ier, p. XVI de la *Notice* (par Auger).

Digitized by Google

Arrivé en France à quatre ans, Antoine Hamilton était âgé de près de quatorze ans lorsqu'il la quittá. Il avait pu s'imprégner à loisir, par goût autant que par reconnaissance, et avec la facilité particulière au premier âge, de la langue, du génie et des mœurs de cette seconde patrie. Il ne devait point perdre à la cour de Saint-James, où l'on parlait français comme à Versailles, et où Saint-Évremond et le comte de Gramont entretenaient un courant d'idées et de passions à la française, l'attrait et le bénéfice de cette première éducation.

A l'âge de l'activité, de l'ambition, de l'avancement, Antoine ne tarda pas à sentir qu'il ferait médiocrement ses affaires dans ce milieu frivole, où des influences de toute sorte gênaient la libre expansion et contrariaient le crédit d'un esprit honnête et sérieux, incapable d'arriver par tous les moyens ou de se contenter de succès de cour.

Il avait d'ailleurs contre lui, plus encore que pour lui, ses services, ses mérites et surtout sa qualité de catholique, qui imposait à l'égoïste bienveillance de Charles II les réserves de la raison d'État.

Antoine se décida donc, comme plus d'un autre, à prendre du service dans les armées de Louis XIV, et il y figurait modestement, mais dignement, ainsi qu'aux fêtes, ballets et carrousels olympiens de Versailles, quand l'avénement de

Digitized by Google

Jacques II, plus propice à ses intérêts, le rappela en Angleterre. Le tour de faveur des catholiques était arrivé. Antoine fut donc placé en Irlande, au milieu des influences paternelles, et y fit assez rapidement son chemin, grâce à la prédilection sincère et à la protection efficace du lord-lieutenant d'Irlande, lord Clarendon, fils du chancelier.

En 1686, *nous le trouvons lieutenant-colonel d'un régiment, plus tard, colonel, gouverneur de Limerick et conseiller privé* (privy counsellor). *Il commandait un régiment à cette bataille de La Boyne, où nous l'avons présenté au lecteur dans un cadre martial de sang et de feu, de poussière et de fumée. Ses frères cadets, Richard et John, y combattirent à ses côtés. John fut tué plus tard en* 1694, *à la bataille d'Aghrim. Richard passa en France avec son frère et y servit.*

Comme Berwick, les Hamilton avaient rejoint en France, non sans espoir de retour, leur roi exilé; et, depuis lors, nous les verrons, l'un s'effacer dans une vie purement militaire et privée, qui n'a point laissé de traces; l'autre, Antoine, mettre à profit pour sa curiosité et sa malignité, sinon pour son plaisir et son ambition, les bonnes fortunes d'observation de son séjour au milieu de cette cour de province, de campagne, de Saint-Germain, pauvre, triste, isolée, toute confite en étiquettes surannées et en bigots préjugés.

A ce séjour de contrainte, d'ennui, de péni-

Digitized by Google

tence, l'historien encore inédit du comte de Gramont échappait le plus souvent qu'il pouvait, pour se retremper dans les magnificences de Versailles au déclin, encore si brillant, du grand règne, ou pour prendre, aux fêtes multipliées par le génie et l'ambition de la duchesse du Maine, la part d'un spectateur distingué et d'un acteur applaudi.

Hamilton, qui avait ses raisons pour cacher son cœur, mis parfois à de rudes épreuves, sous un scepticisme d'emprunt et de sauvegarde, n'en avait aucune pour cacher son esprit, et le montrait, sans prétention ni embarras, comme un vrai gentilhomme montre son épée ou décline son titre.

Ses bons mots étaient cités dans une famille où, comme chez les Mortemart, tout le monde en disait volontiers, et le plus aimable des Gramont était encore Hamilton, devenu le beau-frère de son héros.

Pour ses petits vers, on les récitait et on les louait aux meilleurs endroits, et il était au même degré que Coulanges, Saint-Aulaire, le duc de Nevers, La Chapelle, Malézieux, Chaulieu et La Fare, le convive bienvenu des festins choisis, et le chansonnier, l'épistolier, le sigisbée favori des plus galants salons et des ruelles les plus influentes.

Il eût pu être sans doute de l'Académie, s'il l'eût voulu. Il ne le voulut point, par épicuréisme, nonchaloir, modestie, et peut-être un peu aussi par fierté. Il était de ceux qui savent ce qu'ils va-

Digitized by Google

lent, sans s'estimer au-delà et sans se soucier de paraître. Il était de ceux qui font plus de cas de l'honneur que des honneurs, qui sont modestes quand ils se considèrent, et fiers quand ils se comparent.

Toute la vie d'Hamilton est dans ce peu de mots. Courtisan indépendant à la façon de Lassay, de Tréville et de quelques autres qui devaient plus mal finir que par la dévotion, Bussy, par exemple; sans sollicitude d'ambition, accoutumé à se contenter de peu par l'expérience et la nécessité, sans autre famille que les Gramont et les Berwick, n'ayant jamais eu, semble-t-il, le goût du mariage ni des bonheurs domestiques; occupé uniquement de plaire, sinon d'être admiré, et d'être aimable, sinon d'être aimé; mettant plus de zèle à soigner et à soutenir la gloire du comte de Gramont, qui était son œuvre, qu'à établir la sienne propre, Hamilton arriva ainsi, sans emplois, sans charges, sans fortune, sans enfants, sans soucis, sans illusions, sans regrets ni sans espérances, à l'âge de la retraite et du détachement suprême.

Une seule fois, en 1708, il se laissa encore aller, par un reste d'enthousiasme ou une fidélité au devoir d'autant plus honorable qu'elle était plus désintéressée, à ces généreuses chimères de sa jeunesse qu'encourageait la tentative d'un prince plus romanesque encore qu'héroïque. A soixante-deux ans, il reprit le harnois d'aventure avec son

Digitized by Google

frère Richard pour accompagner, pour guider plutôt, car il était de ceux qui vont en tête, l'expédition bientôt avortée du chevalier de Saint-Georges.

« Il ne dépendit pas d'eux qu'elle ne fût sérieuse ou du moins honorable pour ceux qui l'avoient entreprise. Ce fut contre leur avis et au mépris de leurs vives représentations que les timides, peut-être les traîtres l'emportant, on prît le parti de se rembarquer pour regagner les côtes de France[1]. »

C'est à ce moment de déception suprême, de renonciation définitive aux vanités de l'épée et de détachement progressif des pompes de ce monde, des succès de la cour et des plaisirs du bel esprit, à ce moment enfin où, dans Hamilton, le gentilhomme portait le deuil de la restauration désormais impossible et le biographe du comte de Gramont portait le deuil de son héros mort en 1707, que Saint-Simon l'a rencontré soit à Versailles, soit à Saint-Germain, soit à Sceaux, soit à cette maison des champs de sa sœur, à ce châtelet des Moulineaux, que l'auteur du conte du Bélier *a ennobli du nom de Pontalie et illustré en y plaçant le théâtre d'une de ses ironiques fictions. Le peintre des* Mémoires *a croqué en quelques*

1. *Mémoires de Saint-Simon*, t. VI, chap. II.

Digitized by Google

traits de plume les deux nobles exilés, Antoine et Richard Hamilton, qu'il cite en ces termes dans le dénombrement de la croisade royaliste avortée en 1708 :

« Les Hamilton étoient frères de la comtesse de Gramont, des premiers seigneurs d'Écosse, braves et pleins d'esprit, fidèles. Ceux-là, par leur sœur, étoient fort mêlés dans la première compagnie de la cour; ils étoient pauvres et *avoient leur bon coin de singularité*[1]. »

Le portrait eût été moins bref, moins dédaigneux, s'il eût été peint par un homme plus à même de connaître Antoine Hamilton et de le goûter, et surtout si celui-ci n'eût pris toute sa vie lui-même le soin de se cacher. Il n'employait en effet son talent qu'à divertir les sociétés dont il jouissait et qui jouissaient de lui sans bruit. Son principal ouvrage, son chef-d'œuvre, et un des chefs-d'œuvre de la langue, consistait dans des Mémoires *qui semblaient ne devoir intéresser que sa famille. Ils ne furent composés qu'en* 1704, *ne furent publiés qu'en* 1713, *six ans après la mort de son héros, le comte de Gramont, et n'arrivèrent en France que discrètement, furtivement, sous le manteau, par la voie de Hollande, cette*

1. *Mémoires*, t. VI, ch. II.

Digitized by Google

route de traverse de toutes les hardiesses prudentes, de toutes les nouveautés suspectes, de toutes les gloires anonymes, de tous les succès clandestins.

Péché mignon de grand seigneur se compromettant aux badinages littéraires, les célèbres Mémoires *du fameux* chevalier de Gramont *ne parvinrent ainsi que peu à peu au public, avec l'attrait et le mystère du fruit défendu, désavoués tout haut, avoués tout bas par leur père, et contribuèrent beaucoup plus à la réputation du héros qu'à celle de l'auteur. Pour les contemporains même les plus amis, les plus indulgents, les plus lettrés; pour tous ces honnêtes gens et tous ces beaux esprits dont il cultivait le commerce et qui s'honoraient du sien, Hamilton demeura un homme aimable par excellence, un courtisan exquis, l'auteur de cette* Épître au comte de Gramont, *louée par Boileau lui-même; l'auteur de ces lettres au maréchal de Berwick qui circulaient à la cour et même à la ville comme des modèles d'atticisme, de louange délicate ou de fine ironie; un conteur charmant, un chansonnier malin, un rimeur élégant et facile; mais nul, même parmi les commensaux de Saint-Germain, les habitués des Moulineaux, les* Oiseaux *de Sceaux, les premiers* roués *du Temple, ne soupçonna peut-être que cet homme d'esprit avait son génie, et qu'il était l'auteur de cette chronique de cour, de ce*

Digitized by Google

tableau de mœurs qui est un de nos meilleurs tableaux d'histoire.

Ni Boileau, ni M. de Dangeau, ni M. de Campistron, ni M. de Saint-Aulaire, ni M. de Malézieu, ni M. de Mimure, ni M. de la Chapelle, ni le comte de Coulanges, ni le marquis de La Fare, ni l'abbé de Chaulieu, ne se doutaient que leur rival en vers fût leur maître en prose, et qu'il fût autre chose et beaucoup plus qu'un second Voiture ou qu'un « autre Saint-Évremond[1] », que l'auteur d'une épître lue « avec un plaisir extrême » par le plus redoutable des censeurs, où tout lui avait paru « également fin, spirituel, agréable et ingénieux », à laquelle, enfin il « n'avait rien trouvé à redire que de n'être pas assez longue », ce qui ne lui avait pas semblé un défaut « dans un ouvrage de cette nature, où il faut montrer un air libre, et affecter même quelquefois, à son avis, un peu de négligence[2] ».

Pour Chaulieu, qui fait profession « d'estimer Hamilton jusqu'à la vénération et de l'aimer jusqu'à l'adoration[3] », il n'était aussi certainement qu'un émule, qu'un rival (de ceux qu'on ne déteste

---

1. *Lettre de M. de la Chapelle à Hamilton* (*Œuvres*, t. III, p. 48).

2. *Lettre de M. Despréaux à Hamilton* (*Œuvres*, t. III, p. 209.)

3. *Lettre de Chaulieu à Hamilton* (*Œuvres*, t. III, p. 209.)

Digitized by Google

point), rimant pour se désennuyer au milieu de la cour claustrale de Saint-Germain, et durant les rares accès d'inspiration d'une vie épicurienne « également éloignée du travail et de l'oisiveté », arrachant à sa veine indolente quelques pièces de vers sans éclat, mais non sans charme, pareilles à ces filets d'eau de roche, vifs, frais et clairs, mais privés de saveur et de parfum.

Tel est, en effet, Hamilton poëte, à qui manquent le prestige de l'imagination et l'art profond des mystères de l'harmonie, mais qui devine parfois ce qu'il ignore, rencontre par hasard ce qu'il ne cherchait point, se passe à merveille de ce qui lui manque, enfin dont la Muse pédestre marche parfois comme si elle avait des ailes.

Voltaire, versificateur habile plutôt que poëte, et qui avait, comme Hamilton, l'haleine courte, a justement loué ces vers :

Qui courent avec grâce et non à quatre pieds,
Comme en fait Hamilton, comme en fait la nature.

Mais celui qui a le mieux peut-être défini le charme et le mérite de la poésie court-vêtue d'Hamilton, c'est M. de La Chapelle, quand il l'invoque en ces termes :

O toi qui sur l'Hélicon voles,
Et qui, dans tes essors divers,
Près des Muses que tu cajoles,
Sûr de toi, jamais ne te perds

Digitized by Google

.... Apprends-moi l'art de badiner
Sans ramper ni sans me gêner !
De tes cadences accouplées
Apprends-moi l'art miraculeux,
Comment, en rimes redoublées,
Vingt fois avec un tour heureux,
A nos oreilles rappelées,
Ton vers court et pourtant nombreux
Enferme un sens noble et nerveux.
Loin des expressions enflées,
On voit dans tes plus simples jeux
Toutes les grâces assemblées.
De ce style vif et serré
Qu'on crut par la Parque cruelle
Avecque Chapelle enterré,
L'honneur par toi se renouvelle [1].

Pour la prose d'Hamilton, et c'est par là qu'il est grand, prose des Mémoires de Gramont, *prose des* Contes, *nul ne l'a mieux définie que lui-même, dans le portrait qu'il trace à la fois, sans s'en douter, de sa sœur et de sa Muse, ou pour écarter ces noms solennels qui ne lui vont pas, remarque avec raison Sainte-Beuve, de sa Grâce d'écrivain.*

« Elle avoit, — dit-il de cette Mlle d'Hamilton qu'épousa le comte de Gramont, ou plutôt qui s'en fit épouser, — le front ouvert, blanc et uni, les cheveux bien plantés, et dociles pour cet

1. *Œuvres d'Hamilton*, t. III, p. 39.

Digitized by Google

arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauroient imiter, formoit son teint. Ses yeux n'étoient pas grands, mais ils étoient vifs, et ses regards signifioient tout ce qu'elle vouloit; sa bouche étoit pleine d'agréments et le tour de son visage parfait; un petit nez délicat et retroussé n'étoit pas le moindre ornement d'un visage tout aimable... Son esprit étoit à peu près comme sa figure. Ce n'étoit point par ces vivacités importunes dont les saillies ne font qu'étourdir qu'elle cherchoit à briller dans la conversation; elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le discours dont la pesanteur assoupit; mais, sans se presser de parler, *elle disoit ce qu'il falloit et pas davantage.*

« C'est ainsi, dans sa diction parfaite, conclut Sainte-Beuve, qu'Hamilton m'apparaît lui-même. »

Heureux les écrivains qui possèdent l'art de dire tout ce qu'il faut, et rien que ce qu'il faut! Leur charme est éternel.

La page que nous venons de citer est de celles, entre cent, qui ont fait des Mémoires du chevalier de Gramont *un des modèles accomplis de cette perfection tempérée, de cet art dans le naturel et de ce naturel dans l'art qui marquent cette belle période intermédiaire de notre littérature, entre les*

Digitized by Google

grandeurs parfois monotones et les grâces souvent trop sévères du siècle de Louis XIV et de Bossuet, et l'élégance corrompue et l'éloquence déclamatoire du siècle de Louis XV et de Rousseau.

C'est grâce à cette page et à beaucoup d'autres semblables que Voisenon plaçait les Mémoires de Gramont *« à la tête de ceux qu'il faut régulièrement relire tous les ans »; que Chamfort appelait ce livre « le bréviaire de la jeune noblesse », en oubliant d'ajouter toutefois « de décadence », enfin que La Harpe y signalait et y admirait cet art toujours heureux de conter les petites choses dans le style des grandes et les grandes dans le style des petites, ou plutôt d'y parler de toutes choses dans le style qui leur convient, avec le tour vif, simple et hardi de la conversation.*

Les Contes, *connus du vivant de l'auteur, qui les avait dédiés à des personnes de son intimité, pour lesquelles il les avait écrits, par jeu, par gageure, par défi, dans le but de se distraire en se moquant de tout, et de les divertir non sans se moquer d'elles et de l'engouement à la mode pour les romans à grands sentiments et les récits orientaux, à images outrées et à intrigues enchevêtrées l'une dans l'autre, les* Contes *d'Hamilton ne furent publiés qu'après sa mort. Deux d'entre eux, les* Quatre Facardins *et* Zénéide, *sont restés inachevés, soit que l'auteur les ait, par une malice de plus, laissés volontairement tels et ait abandonné à la patience*

Digitized by Google

des imaginations trop curieuses le soin de débrouiller ses fantastiques et humoristiques imbroglios, soit que la piété trop scrupuleuse de sa nièce et héritière ait condamné au feu ces enfants dangereux d'une Muse profane. C'est là du moins une assertion attribuée à Crébillon fils par une tradition qui n'a rien d'invraisemblable, et sur laquelle nous aurons à revenir.

Nous réservons en effet pour la courte Préface, *l'*Argument *d'explications et d'initiations nécessaires qu'on trouvera en tête de chaque* Conte, *le résumé des observations, interprétations et critiques auxquelles ces récits peuvent donner lieu.*

*Nous n'avons en ce moment qu'à indiquer brièvement la source de leur inspiration, singulièrement favorisée par le génie naturel d'un homme né en Irlande, de souche écossaise, dont notre pays fut la seconde patrie, et que ces influences d'origine ou d'acquit prédisposaient si heureusement à appliquer à un jeu d'imagination toutes les ressources de l'ironie française et de l'*humour *britannique.*

Selon Sainte-Beuve, les Contes *ont été écrits en concurrence et en émulation des* Mille et une Nuits, *dont la vogue était dans son triomphe.*

Ce triomphe, il nous semble, devait paraître excessif et ridicule aux yeux d'un homme caustique, d'un esprit implacablement pondéré, ennemi naturel des exagérations, des ambiguïtés et des

Digitized by Google

longueurs des récits chevaleresques, féeriques, orientaux.

Nous inclinerions donc à croire à l'intention d'ironie, de parodie, généralement attribuée (c'est l'avis d'Auger et de M. Sayous) à ces récits aux propos interrompus, aux actions entre-croisées, aux héros sans cesse renouvelés des Contes *d'Hamilton.*

C'est moins en imitation qu'en charge d'un procédé agaçant, dont l'abus corrompt l'effet des fictions transportées dans notre langue par Galland, et gâte, malgré sa souplesse et ses séductions, jusqu'au charme de la narration de Gil Blas, *éternel chef-d'œuvre pourtant des romans d'intrigue et d'aventure, que l'auteur de* Fleur-d'Épine *et des* Quatre Facardins *s'est plu à rompre sans cesse le fil d'Ariane de ses labyrinthes, et se fait un jeu d'agiter systématiquement et malignement cette eau vive de son récit, d'abord si claire, bientôt si trouble.*

Qu'on songe à cette succession précipitée des incidents les plus bizarres et à l'intervention agaçante dans l'action de personnages qui semblent y tomber des nues, s'y raccrochent à toutes les branches, et s'évertuent en vain à reprendre pied et à regagner le bord : on reconnaîtra sans peine qu'Hamilton, doué par la nature de cette clarté qui est le génie des maîtres, selon Vauvenargues, et de cette gaieté de l'esprit qui en marque la force, s'est fait un malin plaisir de dérouter ses

Digitized by Google

lecteurs, au point même de les laisser le bec dans l'eau d'un récit inachevé.

Le XVIIe siècle, il ne faut pas l'oublier, nourri d'une éducation littéraire où les influences italiennes et espagnoles se mêlent aux traditions classiques, eut toujours un goût prononcé, un moment professa même un engouement véritable pour les contes, fussent-ils de la Mère Oie, *et prit un plaisir extrême à celui de* Peau-d'Ane *et à bien d'autres. Le chroniqueur Loret les montre encore en vogue en* 1650, *et amusant les salons du meilleur monde à cette époque.*

Le dernier quart du XVIIe siècle est signalé par le regain de crédit de ces fictions au charme éternel, qui jouissent du privilége de divertir les grands comme les petits enfants. Toute une littérature naît de cet engouement nouveau du public, et étale, avec la luxuriance des végétations parasites, ses travestissements, ses rajeunissements des types traditionnels et des figures populaires de la légende féerique.

« Quand on fut las, — dit le savant et ingénieux auteur de la *Lettre critique* qui sert d'introduction à la meilleure et à la plus récente édition que nous possédions des *Contes de Perrault;* — quand on fut las des romans allégoriques, des *Portraits*, des *Maximes*, des *Caractères*, des *Conversations* et des romans d'amour,

Digitized by Google

on en revint aux contes de fées, et ce fut le genre à la mode, dans le dernier quart du siècle, chez la marquise de Lambert, qui habitait le bel hôtel occupé aujourd'hui par le cabinet des médailles, et où se réunissait une société spirituelle et choisie dont Fontenelle était le principal personnage; chez la comtesse de Murat, femme de beaucoup d'esprit, qui écrivait elle-même des contes agréables et qui a laissé des vers charmants; chez Mme d'Aulnoy, amie de Saint-Évremond, et qui se fit elle-même une réputation par ses *Contes de fées;* chez Mme Le Camus, autre femme aimable et lettrée, parente du cardinal de ce nom, épouse d'un conseiller d'État; chez la duchesse d'Épernon, chez la comtesse de Gramont, etc. Les Recueils de Conrart sont remplis de compositions de cette espèce qui n'ont point vu le jour, et qui attestent la passion avec laquelle on s'adonnait à cet amusement dans les réunions de la société parisienne. Une littérature populaire fut ainsi élevée au rang de littérature du beau monde[1]..... »

M. Ch. Giraud, comme Sainte-Beuve, incline à penser que La Fontaine et Hamilton autorisèrent et encouragèrent ce goût par leur suffrage et leur

---

1. *Contes de Charles Perrault,* édition donnée chez Louis Perrin, par Charles Giraud, de l'Institut; 1865.

Digitized by Google

exemple. Nous croyons que ni lui ni l'autre des deux maîtres que nous citons n'a tenu assez de compte de la note critique et ironique, de l'affectation de naïveté et de la verve épigrammatique qui parfois soulève le voile en montrant son rire et ses dents, chez La Fontaine lui-même, mais surtout chez Hamilton.

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu bientôt satiété, lassitude, réaction contre ce tyrannique envahissement, cette inondation périodique de tomes nouveaux de l'inépuisable Bibliothèque bleue. *Les* Contes de fées *de Perrault, le modèle du genre, sont de* 1697. *Les* Mille et une Nuits, *traduites par Galland, sont de* 1704-1708. *Il est certain qu'à cette dernière époque, où commence la débâcle des idées et des mœurs anciennes, et où le monde court vers les hardiesses d'opinion et les licences de conduite de la Régence, il y a eu un mouvement de révolte contre le joug des crédulités populaires.*

Hamilton semble avoir donné le branle de cette croisade sceptique contre les ennuis profanes, à défaut d'oser rire des ennuis sacrés. Ses Contes *sont surtout des épigrammes et sous la forme la plus maligne, puisqu'elle consistait à ridiculiser l'usage par l'abus et à railler la superstition romanesque et l'intolérance féerique sous prétexte de les flatter, sur leur théâtre même et avec le costume de leurs acteurs.*

Digitized by Google

*M. Auger ne met pas en doute cette intention d'Hamilton, ami de Mlle de La Force, une des illustrations de la littérature romanesque, et qui devait goûter l'*Oiseau bleu, *la* Belle aux cheveux d'or, *la* Chatte blanche *et la* Biche au bois *de Mme d'Aulnoy, mais qui n'était pas obligé d'admirer au même degré* Marmoisan *de Mlle L'Héritier. Il prisait encore moins les rapsodies ineptes nées du succès lucratif des* Mille et une Nuits, *et dont une foule de plagiaires inhabiles à préparer l'opium de cette littérature narcotique inondaient les libraires, rebutant les délicats et ne prenant que les grossiers à l'enseigne de leur caravansérail grotesque et de leur fantastique puéril.*

« Nous avons entendu des gens à qui l'on ne pouvait refuser ni les lumières ni le goût se plaindre sérieusement de ce que les contes d'Hamilton étaient remplis d'extravagances. Hamilton leur aurait sans doute répondu : « Messieurs, vos « reproches me flattent infiniment ; je n'ai tra- « vaillé que pour les mériter » ; et puis il leur aurait dit le mot de l'énigme. Nous allons le leur dire pour lui. La traduction des *Mille et une Nuits* venait de paraître ; les femmes de la cour dévoraient ce livre et en raffolaient. Hamilton les railla sur leur engouement pour un ouvrage plein d'aventures invraisemblables et absurdes. On lui porta le défi d'en faire autant ; il

Digitized by Google

l'accepta, et se mit à faire des contes de fées pour se moquer de la féerie, comme Cervantes avait fait *Don Quichotte* pour tourner la chevalerie en ridicule. Telle est l'histoire, tel fut le dessein de *Fleur d'Épine*, des *Quatre Facardins* et de *Zénéide*. Cette explication, nous le sentons bien, ne suffirait pas pour convertir les détracteurs des *Contes* d'Hamilton et concilier à ces contes de nouveaux partisans, s'ils n'avaient d'autre mérite que d'enchérir sur l'extravagance des récits faits par Schéhérazade au sultan Schah-Riar. Mais cette folie, dit La Harpe, « est si « gaie, si piquante, relevée par des saillies si « heureuses et si imprévues, que l'on y reconnaît « à tout instant un homme très-supérieur aux « bagatelles dont il s'amuse[1]. »

Nous n'en dirons pas davantage. Il est temps de donner la parole à Hamilton. Nous avons dit de sa vie, qui est presque tout entière dans ses ouvrages et pour le reste demeure cachée par une sagesse épicurienne, non moins discrète que la sagesse stoïcienne, tout ce que le public en doit connaître. Le surplus se devine assez. Renvoyons donc le lecteur curieux à ces Mémoires de Gramont *dont nous caressons le rêve de publier un jour*

1. *Notice sur Hamilton* (par Auger), en tête de l'édition de 1812.

Digitized by Google

l'édition définitive, à ces Œuvres mêlées, *lettres et vers, où l'on saisit, comme au passage : « cette plaisanterie légère, presque subtile, qui est à l'usage seul des gens d'esprit du grand monde et où Hamilton est sans pareil. » Nous ouvrons par le* Bélier *la série de ces* Contes *où triomphent « un faux sérieux plein de grâce, une moquerie imperceptible qui frappe néanmoins très-juste et côtoie en se jouant la médisance*[1]. *» Il ne nous demeure donc plus qu'à apprendre au lecteur que le comte Antoine Hamilton, un de ces rares hommes dont on pouvait répéter ce que Ninon de Lenclos disait de son héros le comte de Gramont, que « c'était le seul vieillard qui ne fût point ridicule à la cour », mourut dans l'été de 1720, à Saint-Germain-en-Laye, où il s'était retiré.*

C'est à soixante-quatorze ans qu'il se drapa silencieusement dans son manteau de pèlerinage et s'endormit dignement du dernier sommeil, sans forfanterie et sans faiblesse, « sans faire l'enfant en rien », suivant un mot du temps.

Le sage profane finit en sage chrétien, muni des sacrements de cette religion dont Bacon a dit qu'un peu de philosophie en éloigne et que beaucoup de philosophie y ramène, et confiant dans l'indulgence de Dieu, qui n'a certainement pas

---

1. *Histoire de la Littérature française à l'étranger...*, par M. Sayous, t. II, p. 336.

Digitized by Google

eu la force de damner, comme la servante de La Fontaine l'espérait pour son maître, un homme plus malicieux que méchant, et dont l'esprit ne doit point faire oublier le cœur.

M. DE LESCURE.

Digitized by Google

NOTICE

SUR LE CONTE DU BÉLIER

Les trois premiers contes d'Hamilton parurent à Paris en 1730, dix ans après la mort de l'auteur, chacun en un volume. En 1731 fut donné un recueil d'*Œuvres diverses*, terminé par le conte non achevé de *Zénéide*. Tous ces volumes isolés furent pour la première fois réunis en corps dans l'édition de 1749, 6 vol. in-12. Cette édition fut réimprimée à Paris en 1762, 1770, en 1776, et enfin à Bouillon en 1777.

L'édition de M. Auger (1803) et l'édition de M. Renouard (1812) ont été bien accueillies du public et de la critique, et ont fixé définitivement le texte. C'est celui que nous reproduisons.

« Une des erreurs de cette édition que j'ai le plus à cœur parce que je l'ai partagée, — dit M. Renouard en faisant allusion à l'édition d'Auger (1803), — c'est d'avoir interverti l'ordre des deux premiers *Contes* et placé en avant celui de *Fleur d'Épine*, tandis que plusieurs passages de ces mêmes contes et d'autres écrits de l'auteur montrent clairement que *le Bélier* fut composé le premier. D'ailleurs, *Fleur d'Épine* et *les Quatre Facardins*, récits faits par Dinarzade et par le prince de Trébizonde, ne doivent

Digitized by Google

pas être séparés. Je ne me suis aperçu de cette transposition que quand il ne dépendait plus de moi de la réparer [1]. »

Plus heureux que M. Renouard, nous avons pu éviter l'écueil qu'il a signalé, et préserver notre édition de l'unique faute qu'il reproche à la sienne. Par un double hommage à l'ordre chronologique et à l'ordre logique de ces compositions légères, qui n'en sont pas moins des événements littéraires et méritent d'être traitées avec le respect critique et historique, nous inaugurons, comme l'auteur lui-même, la série des contes par *le Bélier*. Ce n'est pas que cette nomenclature n'ait eu ses contradicteurs, et que M. Sayous n'émette, à titre seulement, il est vrai, de conjecture permise, l'opinion que le conte (inachevé) de *Zénéide* « fut composé tout de suite après et peut-être même avant *le Bélier* [2]. » Ce n'est là qu'une hypothèse, et nous ne devons admettre comme règle que ce qui a le caractère de la certitude. Or l'opinion du meilleur éditeur d'Hamilton, conforme à la tradition, ne permet pas d'hésiter à suivre une attribution assez justifiée aux yeux de M. Renouard pour lui avoir fait regarder comme nécessaire le *meâ culpâ* que nous avons cité.

« *Le Bélier*, — dit M. Auger, — n'eut point pour objet, comme *Fleur d'Épine*, *les Quatre Facardins* et *Zénéide*, de ridiculiser en l'exagérant la folie des contes de fées; il doit son origine à une autre cause. » Cette cause particulière et presque personnelle à Hamilton, la voici : Le roi avait fait présent au comte de Gramont de la terre des Moulineaux, entre Issy et Meudon, qui lui était revenue par la mort de Félix, son chirurgien [3]. Le site

---

1. *Avis de l'éditeur*, p. x, au t. Ier des *Œuvres du comte Antoine Hamilton* (1812).

2. Sayous, *Histoire de la Littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVIIe siècle*, t. II, p. 341.

3. *Mémoires de Saint-Simon*, t. IV.

Digitized by Google

était agréable et pittoresque. Il fut encore embelli par les soins intelligents que prit la comtesse de Gramont, sœur d'Hamilton, pour cultiver et mettre en relief les frustes beautés d'un séjour bientôt favori. Pour une résidence ainsi habitée, rendez-vous de prédilection d'une société choisie, à l'époque des villégiatures élégantes, dont les fêtes mythologiques et les galants décamerons rivalisaient presque avec les Divertissements de Sceaux et Chatenay, le nom de Moulineaux était quelque peu vulgaire. La préciosité des maîtres nouveaux de l'antique domaine s'en offusqua. Piqué au jeu de quelque malicieuse et coquette gageure, Hamilton se chargea de désenbourgeoiser, de poétiser le théâtre habituel de ses promenades épicuriennes et de ses faciles inspirations.

« La comtesse, selon M. Auger, trouvant le nom de Moulineaux trop peu digne d'un lieu qu'elle avait rendu charmant, changea ce nom en celui de Pontalie, et Hamilton fut chargé de fabriquer des titres pour ce nouvel anobli.

« Il imagina alors un géant *Moulineau*, antique possesseur du terrain, un vieux druide, son voisin, dont la fille, jeune et belle, avait nom *Alie*, était aimée du géant qu'elle abhorrait, et un prince de Noisy, amoureux d'elle aussi, mais de plus tendrement aimé. Il prêta ensuite à tous ces personnages les aventures les plus extraordinaires; et comme dans ces aventures certain pont joue un rôle assez considérable, il feignit qu'on l'avait appelé *Pont-d'Alie* en mémoire de l'héroïne, et que, dans la suite des siècles, la tradition des événements s'étant perdue parmi les hommes, de *Pont-d'Alie* on avait fait *Pontalie*. »

Ainsi fut créée la légende romanesque de ce nom, « assez mal trouvé, dit M. Sayous, qui ne vit plus que dans le charmant conte du *Bélier*, où on lit les aventures merveilleuses de la belle Alie, du prince de Noisy, de Férandine, du beau Pertharite et de la Mère aux Gaînes, sans oublier le géant Moulineau, un des grands sots les plus amusants dont on ait écrit l'histoire. »

Digitized by Google

Le conte du *Bélier*, quoique écrit à la requête de la comtesse de Gramont et pour débaptiser Les Moulineaux, le fut surtout pour être offert à une belle et spirituelle personne attachée à la duchesse de Berwick, à qui il est galamment dédié. Cette Mlle B....., seule innommée (mystère du cœur, pudeur des amours heureuses ou des passions traversées) dans ce groupe charmant des Grâces favorites et des Muses habituelles d'Hamilton Mlle O'Brien de Clare, Mlle Skelton, Mlle Middleton, la comtesse de Ployden, semble avoir été l'objet non-seulement des tendresses cachées du conteur, mais de ses prédilections d'esprit. C'est à elle que dans ses lettres il consacre expressément cette fleur de son imagination, née en apparence du désir d'illustrer un lieu habité par sa sœur et honoré plusieurs fois de la visite du roi d'Angleterre et de la cour exilée de Saint-Germain, mais qui lui semble surtout cher par le souvenir de celle qu'il préférait à toutes les autres et qui peut-être l'avait distingué. C'est à cette Mlle B...., trop souvent absente, à son gré, de Saint-Germain, assujettie qu'elle était à suivre tour à tour en Guyenne et en Espagne la destinée errante de la duchesse de Berwick, qu'Hamilton rend compte, dans une sorte de journal épistolaire, des fêtes variées de Sceaux et des rares incidents du monotone Saint-Germain. C'est à elle enfin qu'il offre ses regrets et ses excuses, en réponse à son reproche de n'avoir pas eu la primeur du *Bélier*, indiscrètement déflorée par suite de la complaisance d'un messager infidèle.

« Je vous prie de croire que j'aurois plutôt jeté *le Bélier* dans la rivière que de le lâcher parmi ces précieuses et ces espèces inconcevables; je vous demande pardon de l'avoir laissé voir à Mme C... et à la famille de Pontalie avant que de vous l'envoyer. Je vous ai déjà dit qu'il étoit à vous et fait exprès pour vous[1]. »

C'est enfin à Mlle B...., qui devait avoir la confidence

1. *Lettres et Épîtres* (t. III des *Œuvres*, p. 155).

Digitized by Google

sans partage de *Zénéide*, qu'Hamilton écrit encore en ces termes, qui peignent assez bien leur galant commerce :

« Je vous sais si bon gré, Mademoiselle, d'avoir songé à moi, de m'avoir écrit et de souhaiter de me voir... que, si j'avois près de moi le portrait que Le Bel fit de vous pendant que vous fricassiez de la fleur d'oranger, je me mettrois à genoux devant et je lui baiserois la main. »

Sainte-Beuve a dit que les contes d'Hamilton sont pleins d'allusions qui échappent. Pour l'explication du conte du *Bélier*, par exemple, ajoute-t-il, il faut lire les *Mémoires de Saint-Simon* [2].

Ces allusions échappent si bien, aujourd'hui, même à ceux qui ont l'oreille fine et peuvent entendre à demi-mot, qu'il serait puéril de s'évertuer à en suivre la trace effacée, et que nous avons vainement recherché celles qu'indique le célèbre critique à propos du *Bélier*, s'il s'agit d'autres que l'origine, traditionnellement attribuée à l'inspiration première de ce conte, c'est-à-dire le pari de romantiser le vulgaire Moulineau.

Mais ce qui n'échappera à personne, et c'est là l'essentiel, c'est le parfum piquant de cette œuvre d'esprit, légère et immortelle comme l'esprit lui-même. Voltaire, au dire de La Harpe, citait souvent le début en vers comme un morceau charmant et un des meilleurs spécimens de ce genre exquis dont le *Voyage* de Chapelle est le premier type, et dont le *Temple du Goût* devait être le chef-d'œuvre.

---

1. *Lettres et Épîtres*, t. IV, p. 11-13 (édition de 1829).

Digitized by Google

Digitized by Google

LE BÉLIER

CONTE

PREMIÈRE PARTIE

A MADEMOISELLE ***

Moi, qui n'appris rien de ma vie
Ni des neuf sœurs, ni d'Apollon,
Qui ne suis point de l'Hélicon,
Ni de la docte Académie,
Pourrois-je vous rendre raison
Du nouveau nom de Pont-Alie,
Et satisfaire votre envie
Sur le sort de son autre nom?
De l'antique étymologie
Je ne connois point le jargon :
Cependant vous serez servie;

Digitized by Google

Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un mémoire,
Que Scaliger et Casaubon
Auroient traité de fausse histoire.
Mais qu'importe de ces savants
Qui, sans choix et sans indulgence,
Jugent les morts et les vivants;
Et qui, critiquant l'ignorance
Par d'ennuyeux raisonnements,
Donnent aux lecteurs de bon sens
Un grand mépris pour leur science!
Après tout, pour ne point mentir,
Si ce mémoire est véritable,
Il porte tout l'air d'une fable,
Que j'aurois, pour vous divertir,
Essayé de rendre agréable.
Le tour n'en est point emprunté
Des récits de Schéhérazade;
Et, s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la sultane fait parade,
Au moins, dans sa naïveté,
La respectable vérité
N'y sera point en mascarade
Sous l'arabesque antiquité.
Avant cette histoire finie
Vous verrez de l'enchantement;
D'une maîtresse et d'un amant
Vous verrez la peine infinie.

Digitized by Google

Une sirène, un renard blanc,
Parents d'un roi de Lombardie,
Y paraîtront par accident;
Vous y verrez même un géant :
Mais voilà tout; car sûrement
Vous n'y verrez aucun génie.

Déesses qui, des tourbillons,
Quand leur secours est nécessaire,
Savez faire vos postillons;
Qui régnez sur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mère;
Vous qui, d'une course légère,
Plus prompte que les aquilons,
Voyez en un instant l'un et l'autre hémisphère,
Qui dansez la nuit aux chansons,
Sans fouler la tendre fougère,
Dans la retraite solitaire
De vos bois et de vos vallons,
Pour célébrer quelque mystère;
Qui, pour tirer de leurs prisons
Un pauvre amant et sa bergère,
Ou pour dissiper les soupçons
Nés d'une jalouse colère,
Dépêchez quelque messagère
Sur les ailes des papillons;
Vous qui présidez aux trophées
Que, dans les terres enchantées,
La chimère érige aux Amours;

Digitized by Google

Vous que le beau sexe a chantées,
Douces et gracieuses fées,
Accordez-nous votre secours,
Et favorisez un discours
Où vous êtes intéressées.

Au temps jadis certain héros,
Tout des plus fiers et des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ses malheureux vassaux,
Dans ces lieux avoit une terre,
Quelques moulins, quelques ruisseaux,
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses devanciers les Moulineaux.
Il vouloit de cet héritage,
Vieux patrimoine de géants,
Faire part à ses descendants;
Se flattant, par un mariage
Qu'il méditoit, en peu de temps
De laisser la vivante image
De sa taille et de son visage
Dans un nombreux recueil d'enfants.
De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte beauté.
Le parti n'étoit pas sortable;
Et comment l'auroit-il été?
Son visage étoit effroyable;
Il aimoit à coucher botté,
Soit en hiver, soit en été;

Digitized by Google

Et sa grandeur insoutenable
Cédoit à sa brutalité.
La voix des taureaux en furie
Étoit plus tendre que sa voix,
Avoit plus d'agrément cent-fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans son haras
Une machine faite en rosse,
Ou, pour mieux dire, un vrai colosse,
Qui le servoit en tout état,
Pour la charrette ou pour le bât,
Pour la selle ou pour le carrosse.
Il avoit de plus un Bélier,
Dont l'esprit étoit si capable,
Que cet animal singulier
Étoit son premier conseiller,
Régloit ses moulins et sa table,
Lui servoit souvent d'écuyer,
Et lui contoit toujours quelque petite fable,
Dont il savoit un millier.

Dans leur voisinage, un druïde
Avoit un palais de roman,
Et des jardins où l'œil avide,
Sans rechercher l'éloignement,
Trouvoit partout contentement,
Soit à voir le cristal liquide
S'élever jusqu'au firmament,
Soit à le voir, comme un torrent,

Digitized by Google

Précipiter son cours rapide,
Ou bien se perdre en murmurant.

Deux Cerbères à poils d'argent,
Chacun aux pieds d'une Euménide,
Sembloient écumer en grondant.
On voyoit là du grand Alcide
La figure en jaspe luisant;
Et Cléopâtre, en expirant,
Dans la superbe pyramide
Qui lui servit de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morsure de son serpent.

La source enfin du Nil, qu'on voyoit au Levant,
Formoit dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naissant.
Mais de ces lieux tout l'ornement
Étoit certaine jeune Armide,
Faite par tel enchantement,
Que ses regards portoient, sans guide,
Au fond des cœurs l'embrasement.
L'aimer pourtant étoit folie;
Car l'insensible nymphe Alie,
Bien loin de vouloir secourir,
Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du druïde, son père,
Et ses enchantements divers
S'étoient épuisés pour en faire

Digitized by Google

La merveille de l'univers.
Depuis ce temps-là chaque belle
A suivi ce brillant modèle :
Mais nos modernes déités,
Héritières de ses beautés
Et de sa fraîcheur immortelle,
Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs et les cruautés.

Mille amants (ciel! quelle foiblesse!)
Sûrs de mourir, vouloient la voir;
La sage et prudente vieillesse
Y venoit languir sans espoir;
Et la florissante jeunesse
N'en avoit pas pour jusqu'au soir.
Rien n'échappoit à la tigresse :
Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir;
Et l'on voyoit périr sans cesse
Quelque amant sec, que la tendresse
Avoit réduit au désespoir.

Le Moulineau, fier de sa taille,
Traitoit de chétive canaille
Ceux qui par cette illustre fin
Avoient terminé leur destin;
Et, mettant sa cotte de maille,
Offroit à cet objet divin
Son cœur, ses moulins, et sa main,
Et son grand cheval de bataille,

Digitized by Google

Pour prendre l'air soir et matin :
En cas de refus, l'inhumain
Montroit un grand amas de paille,
Dont, brûlant palais et jardin,
Il juroit de faire ripaille
Des lis, des roses, du jasmin
Qui formoient l'éclat de son teint,
Malgré ses remparts de rocaille,
Et son château de parchemin.
Mais la belle, d'un air serein,
S'appuyant dessus sa muraille,
Pour l'irriter, l'appela nain.
Les flots d'une mer émue;
La foudre pendant la nuit,
Qui d'une chute imprévue
Fracasse, abat et détruit
Quelque tour mal soutenue;
L'ours au désespoir réduit;
Cent chiens fessés dans la rue,
Et cent cochons que l'on tue,
Ne sont rien auprès du bruit
Dont sa voix frappa la nue.

Vous l'entendîtes tout à plein,
Meudon, Ruel et Saint-Germain,
Ce cri qui troubla l'air et l'onde;
Quand le dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans sa grotte profonde :
Et vous, magnanime Pepin,

Digitized by Google

Qui de la France alors gouverniez le destin,
Cette alarme fut la seconde
Qui d'angoisse brouilla le teint
De votre mère à tresse blonde;
Vous en sonnâtes le tocsin;
Le sceptre, de frayeur, vous tomba de la main;
Et mille devins à la ronde,
Soutinrent que ce bruit soudain
Pronostiquoit la fin du monde.
Pour vous, séjour affreux du ténébreux Marli,
Que le Seigneur de la nature,
Malgré votre gloire future,
Tenoit encore enseveli
Dans l'horreur d'une nuit obscure,
Frappé d'un terrible hurlement,
Vous crûtes que le changement,
Dont le fameux Merlin vous tenoit dans l'attente,
S'alloit faire dans ce moment;
Et que cette main triomphante,
Qui par vos agréments aujourd'hui nous enchante,
Alloit dès lors chez vous loger superbement
Une cour auguste et brillante,
Dont sa présence est l'ornement.
Mais combien fûtes-vous surprise,
Nymphe, qui l'écoutiez de près,
Plus pâle que votre chemise!
Que devinrent vos fiers attraits?
Oui, malgré son premier courage,
Malgré son extrême fierté,

Digitized by Google

La belle en changea de visage,
Quand, de colère transporté,
Le géant lui tint ce langage :

« Serpent formé par le dépit,
De qui la langue envenimée
Va de son aiguillon maudit
Obscurcissant ma renommée,
Je vous parois donc trop petit
Pour avoir part à votre lit?
Mais c'est trop épargner l'ingrate;
C'est trop au mépris de mes vœux,
Encenser l'orgueil qui la flatte :
Que mon ressentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux! »
Il dit, et la paille allumée
Couvroit le château de fumée.
D'un côté, fagots et cotrets,
Ramassés des lieux les plus proches,
Faisoient devers le toit un funeste progrès :
Tandis que du glacis on faisoit les approches
A la faveur des mantelets.
Les assiégés dessus leurs parapets,
Armés de fourches et de broches,
Bravoient les flammes et les traits;
Et de frayeur tous les petits valets
Se mirent à sonner les cloches.
Le palais, attaqué de front,
Étoit investi par derrière,

Digitized by Google

Et la nymphe, à genoux, s'étoit mise en prière;
Mais son père, en charmes fécond,
Entoura le château d'une vaste rivière,
Gouffre impétueux et profond,
Plus large que du Négrepont
Jusques aux confins de Bavière.
Le géant, d'un saut en arrière,
Se sauva sur le haut d'un mont,
Jurant d'une horrible manière
Contre les flots de cette onde sorcière :
Mais son Bélier fit un grand pont
Qui la traversoit tout entière.
Dès qu'il l'eut fait, il y sauta;
Son maître se mit à le suivre;
Et le druïde ouvrit un livre,
Que vainement il feuilleta.
Il en feuilleta plus de mille,
Qu'il parcourut du haut en bas.
Le livre seul pour lors utile,
Par malheur ne se trouvoit pas.
Son étonnement fut extrême,
Il en parut tout éperdu;
Et d'effroi le visage blême,
Il s'écria : « Tout est perdu! »
L'ennemi cependant, triomphant par avance,
Marchoit en toute diligence.
Le géant allongeoit le cou;
Et, menaçant déjà de corde et de potence,
Crioit au druïde : « Vieux fou,

Digitized by Google

Qui vous mêlez de nécromance,
Nous vous prendrons dans votre trou;
Et cette fille d'importance,
Dont le cœur est si loup-garou,
Sera bientôt en ma puissance.
Bientôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons sa beauté divine,
Qui, par un orgueilleux transport,
Méprisoit ma taille et ma mine,
Avec plaisir soumise au sort
Qu'un reste d'amour lui destine.
Pour toi, disoit-il au Bélier,
Je te donnerai son collier;
Et, pour la choquer davantage,
(Car il faut bien l'humilier),
Le druïde sera ton page. »

Mais laissons là pour un moment
Les vains projets que le géant
Se mettoit dans la fantaisie
Au profit de son confident.
Nous ferions même sagement,
Si nous quittions la poésie;
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de son accablement!
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du temps passé l'aimable souvenir,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit sa destinée,

Digitized by Google

Pour l'accabler sembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle espèce
Est celle que ressent un cœur
Éloigné par quelque malheur
Du seul objet de sa tendresse,
Pour se voir obsédé sans cesse
Du seul objet de son horreur.
La nymphe étoit dans cette peine;
Car son cœur, qui de jour en jour
Sembloit ne respirer que haine,
En secret soupiroit d'amour.
De là ses fiertés implacables;
De là tant de cris pitoyables
Des victimes de sa rigueur,
Tandis que l'unique vainqueur,
Qui faisoit tant de misérables,
Triomphoit au fond de son cœur.
Mais cette ardeur, jadis si chère,
Causoit alors tout son tourment;
Car, tandis que l'art de son père
Sembloit vaincu par le géant,
Le sort lui cachoit un amant
Qui, dans un temps si nécessaire,
Loin de marquer l'empressement
D'une flamme vive et sincère,
Ne se montroit pas seulement;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à sa misère.
Elle n'avoit aucun repos :

Digitized by Google

Du triste récit de ses peines
Elle entretenoit les échos,
Elle fatiguoit les fontaines,
Désespéroit tous les ruisseaux
Dont les rives étoient prochaines,
Et demandoit sans cesse aux plaines
Des nouvelles de son héros.
Lasse de parcourir les salles,
Et chaque salon du palais,
Elle fut, sous un vieux cyprès,
Dans le cabinet des Vestales,
S'abandonner à ses regrets.
Comme on savoit, au temps antique,
Soupirer au bruit des tambours
Et se tourmenter en musique,
Comme on fait encor de nos jours,
Quand on a besoin de secours;
La belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur soupira
Ce tendre rondeau d'opéra,
Sans croire qu'on la dût entendre :

« Aimable prince de Noisy,
Vous que mon cœur avoit choisi,
Tandis qu'à tout autre rebelle,
Ce cœur pour vous étoit fidèle :
Volage prince de Noisy,
Vous que mon cœur a mal choisi
Pour une constance éternelle,

Digitized by Google

Est-ce le temps d'être infidèle,
Quand un géant affreux, de sang tout cramoisi,
Me fait une guerre cruelle?
Volage prince de Noisy,
Ingrat que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choisi! »

A ces mots, d'un torrent de larmes,
Ressource des cœurs opprimés,
La douleur inonda ses charmes,
Et ses yeux furent abîmés.
Trois fois l'éclat de son visage
En parut réduit aux abois,
Et son pouls s'arrêta trois fois :
Quand du fond d'un autre bocage,
Tout à coup sortit une voix.
Son âme entière, revenue
De ses premiers saisissements,
Fut attentive aux chers accents
De cette voix jadis connue
Par mille transports innocents.

Cette voix disoit : « Belle Alie,
Dont mon cœur asservi porte en tous lieux les traits,
Cessez, par d'injustes regrets,
De m'accuser de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse et tant d'attraits?
Adorable et constante Alie,

Digitized by Google

Que mon cœur a si bien choisie,
Faites pour moi d'autres regrets;
Du destin malgré les arrêts,
Ce cœur partout vous a suivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais. »

A ces mots, surprise, alarmée;
Mais d'un nouvel espoir charmée,
Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix aimée
Venoit de lui marquer, d'une ardeur animée,
Des mouvements si pleins d'appas.
« *Que fais-tu? montre-toi, cher objet de ma flamme,*
Dit-elle; montre-toi, viens consoler mon âme.
Quoi! d'un amant si cher et si tendre autrefois
Ne resteroit-il que la voix?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce bosquet?
Pourquoi te refuser au penchant qui m'entraîne?
Pourquoi me fuir? pourquoi redoubles-tu ma peine?
N'es-tu donc plus qu'un perroquet? »
Alors d'une inutile quête
Le désespoir et le chagrin
Menèrent sa raison bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs et d'ennuis,
Elle se crut, avec son aventure,
Au beau milieu des Mille Nuits;

Digitized by Google

Car c'étoit alors sa lecture.
Elle se crut soumise aux cruautés
D'un époux bizarre et sauvage
Qui, par un détestable usage,
Épousoit chaque jour de nouvelles beautés,
Pour les immoler à sa rage;
Et, se couchant sous un épais feuillage,
Elle se crut à ses côtés.
Comme elle avoit dans la mémoire
Tout le récit de ces fatras,
Elle crut, malgré ses appas,
Qu'il falloit conter quelque histoire
Pour se garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaisie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faisoient verser des pleurs,
En commençant ainsi l'histoire de sa vie :

« Je suis fille de Pharabert,
Issu d'un petit-fils de France,
De qui le père, Dagobert,
En art magique très-expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mît dans un berceau vert :
Car il prévit que dans ce beau désert,
Heureux séjour de l'innocence,
Un certain comte Philibert
Feroit un jour sa résidence;

Digitized by Google

Qu'un enchanteur, digne héros
Dont l'âme est en projets féconde,
Viendroit, après de longs travaux,
Fixer dans ces heureux hameaux
Sa course errante et vagabonde,
Et là, sans renoncer au monde,
Renonceroit à tous ses maux;
Qu'une machine, moins profonde
Que n'étoient les anciens tombeaux,
Mettroit son esprit en repos,
Par sa figure sans seconde,
Sur tous les dangers des cachots;
Et que, l'été, lorsque sur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,
De ses jardins, de ses canaux
Il feroit doucement la ronde
Dans un petit char sans chevaux,
Qui fut jadis à Rosemonde.
Ce fut pour lui que Dagobert,
Monsieur mon honoré grand-père
D'un impénétrable mystère,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux et salutaire,
Et qui doit par lui seul être un jour découvert.
De mon enfance enfin le temps fuit et s'écoule,
Et le bruit de quelques appas,
Que je n'avois peut-être pas,
M'attira des amants en foule,
Et mille chagrins sur leurs pas.

Digitized by Google

A tous leurs vœux inaccessible,
Mon cœur, dans un repos paisible,
Méprisoit tous ces vains efforts,
Tandis qu'ils m'appeloient, dans leurs mourants transports,
Ingrate, inhumaine, inflexible.
Mais ce cœur, si farouche alors,
N'est devenu que trop sensible!
Sur mes attraits et sur mes cruautés
On ne pouvoit alors se taire;
On offroit à mes yeux partout des libertés
Dont mes yeux ne savoient que faire.
Mais, hélas! le cruel Amour,
Choqué de tant d'indifférence,
Voulut signaler sa puissance,
Et de ma liberté triompher à son tour.
Dans un endroit obscur de la forêt prochaine
Coule un agréable ruisseau,
Qui dans un beau vallon va former de son eau
Cette merveilleuse fontaine
Où mon père, flatté d'une espérance vaine,
Avoit enfoncé mon berceau.
Jamais dans ce lieu solitaire,
A notre sexe consacré,
Aucun mortel n'étoit entré,
Et je m'y baignois d'ordinaire.
Or, dans cette fontaine un jour
Comme j'entrois à demi nue,
Un homme s'offrit à ma vue,
Mille fois plus beau que le jour.....

Digitized by Google

« Mais je vois ouvrir la barrière
D'où le soleil vers l'orient
Sort pour commencer sa carrière;
Et sa brillante avant-courrière
Annonce son éclat naissant.
Adieu, ma chère Dinarzade;
Bientôt le sultan, mon seigneur,
Va sauter du lit sur l'estrade,
Pour commencer sa promenade.
Dès qu'il est jour, je lui fais peur;
Ce qui me reste est pourtant le meilleur
D'une histoire qui n'est pas fade;
Mais, victime de sa rigueur,
Demain, sur un lit de parade,
Pour la dernière fois, vous verrez votre sœur. »
A cette dernière parole,
Un doux sommeil, par ses pavots
Interrompant les vains propos
D'une illusion si frivole,
La mit dans les bras du repos,
Quand son père, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux son idole,
Arriva là tout à propos
Pour entendre ses derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.

Esprit qui des lyriques sons,
Par une habitude facile,
Exercez les accords féconds;

Digitized by Google

Vous pour qui la rime docile
Se marie avec tous les tons
Du plus bizarre vaudeville;
Qui sur l'air le plus difficile,
Sans gêner vos expressions,
D'une veine heureuse et fertile,
Célébrez la cour et la ville,
Et savez tout mettre en chansons,
Venez sauver la belle Alie,
Venez décrire sa folie,
Venez, au défaut de Phébus,
Soutenir mon foible génie;
Car il languit et n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carrière
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matière
Que je vous offre pour finir.
Elle a besoin de votre lime;
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long conte que je rime :
N'aurez-vous point pitié de moi?
Non : je connois votre injustice;
Votre cœur est un vrai rocher
Qui ne se laisse point toucher
Ni du plus assidu service,
Ni du plus violent supplice :
Il ne faut rien pour vous fâcher,
Et vous voulez que je finisse.

Digitized by Google

Mais changeons de style : il est temps
Que votre oreille se repose,
Et que les vulgaires accents
Qui chantoient ces événements,
Fassent place à la simple prose.
Le cheval ailé court les champs,
Se cabre, et prend le frein aux dents,
Lorsque d'une main incertaine
Un auteur, par de vains élans,
Au milieu des airs le promène ;
Mais, quand sous quelque espèce vaine
Réduit au trot, il bat des flancs,
Et bronche au milieu de la plaine,
Il est tout des plus fatiguants.
Un lecteur, qui le souffre à peine,
S'endort sur ses pas chancelants ;
Et, quels que soient leurs ornements,
Dans un récit de longue haleine,
Les vers sont toujours ennuyants.
Chez l'importune Poésie,
D'un conte on ne voit point la fin ;
Car, quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque moment elle oublie
Ou ses lecteurs ou son dessein ;
Et, sans se douter qu'elle ennuie,
Elle va, l'hyperbole en main,
Orner un palais, un jardin,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Digitized by Google

Cela étant, comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, mademoiselle, en langage de véritable conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous souviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du druide, lorsqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti sur sa rivière : mais, avant de passer outre, il est bon de vous avertir qu'à l'égard de la largeur de cette rivière et de la longueur du pont, l'on vous a menti de sept ou huit cents lieues, tant pour la rareté du fait que pour la commodité des rimes, et que le seigneur Moulineau, loin d'être aussi géant que vous pourriez vous l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une fois aussi grand et une fois aussi sot que notre ami B....

Le druide, qui, pour mettre son château et sa fille hors d'insulte, les avoit en badinant environnés d'un large fossé plein d'eau, ne fut que surpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien : car il croyoit avoir de quoi se moquer de tous les ponts et de tous les géants du monde ; il étoit seulement embarrassé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont, car il savoit bien que son voisin Moulineau n'étoit point sorcier. Il vint donc feuilleter ses livres pour s'éclaircir de tout cela et pour renverser le pont en moins de temps qu'il n'avoit été élevé. Mais, lorsque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras ; et, lorsqu'il

Digitized by Google

ne trouva pas celui qui contenoit tous les secrets de son art, il pensa perdre l'esprit. Il en avoit défendu la lecture à sa fille, à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela; et, quelque soumise qu'elle eût toujours été à la moindre de ses volontés, il eut peur que la curiosité pour une chose expressément défendue ne l'eût emporté sur son obéissance.

Ce fut dans ces alarmes qu'il la trouva en l'état où nous l'avons laissée, et, dès qu'il s'aperçut qu'elle avoit la tête tournée, il ne douta point qu'elle n'eût trouvé son livre. Il l'éveilla pour en savoir des nouvelles; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'Alie prit la parole. De la manière dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à son réveil elle alloit s'adresser au druide en lui disant : Grand commandeur des croyants.... Mais son égarement changea d'objet, et, se jetant à ses pieds : « Mon père, dit-elle, je l'ai perdu, et, si vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de désespoir; car il n'est plus temps de cacher ma foiblesse, ni de dissimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu.....— Quoi! s'écria le druide, non-seulement, Alie, vous m'avez désobéi, mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous! De quelle manière, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées? » Alie, surprise, après avoir gardé un moment

Digitized by Google

le silence : « Mon cher père, lui dit-elle, puisque vous savez cette perte, vous savez aussi de quelle manière elle est arrivée. Hélas ! il est vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre trésor qui me devoit être mille fois plus précieux que la vie ! » En disant ces mots, elle quitta son père, et courut s'enfermer dans son appartement.

Le druide n'étoit pas en état de suivre sa fille : il étoit si surpris et si confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne savoit où il en étoit. Tout lui faisoit croire que sa fille avoit eu plus d'une curiosité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il résolut de consulter son favori Poinçon. Or, ce Poinçon étoit un petit gnome, fils d'une fée, ou, si vous voulez, d'une sylphide; car le druide étoit le plus grand, le plus habile ou plutôt le maître de tous les cabalistes. Il fut donc droit à la statue de Cléopâtre, et, l'ayant touchée d'un talisman qu'il portoit en bague, elle s'entr'ouvrit, et le favori Poinçon en sortit. C'étoit la plus charmante petite créature du monde : il étoit habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs; il portoit un chapeau pointu, retroussé d'un gros diamant, et un esclavage de perles et de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble, et son visage étoit du moins aussi beau et aussi aimable que

Digitized by Google

celui de la belle Alie ; mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de son cœur. Il fut effrayé de voir pour la première fois l'air sévère dont le reçut le druide. Il se douta pourtant bien de ce qui pouvait en être la cause. Il l'aborda en tremblant et versant des larmes : « Viens, lui dit le druide, viens me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du soin de veiller à la conservation de ma fille, pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perdue et qui me déshonorent ? »

Le pauvre Poinçon fut si pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne se fendît à voir l'excès de son affliction. Il se prosterna la face contre terre, et de ses petites mains embrassant, autant qu'il le put, les jambes de son maître vers la cheville du pied, il fut long-temps à les arroser de ses larmes avant que de pouvoir parler. Il se releva enfin par ordre du druide, et ayant tiré de sa poche un petit mouchoir brodé que sa mère lui avoit fait, il en essuya ses yeux, et se mit à dire : « Mon seigneur et mon maître, je vais vous faire un aveu sincère de ma faute, dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, si vous ne me trouvez pas digne de grâce, tuez-moi tout d'un coup plutôt que de me donner mille morts, comme vous faites par ces marques de votre indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez dispensé de la nécessité

Digitized by Google

de vivre sous terre, vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît; et, me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espèce, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades : vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin sous la statue dont je viens de sortir. Mais vous savez, mon souverain seigneur, que tous ces bienfaits ne sont point exempts de leurs mortifications : car je ne suis visible que quand vous le voulez ; l'usage de la parole m'est interdit sans votre permission, et, dans ces beaux appartements que j'habite, je suis condamné à veiller jour et nuit pour la garde d'un trésor qu'il ne m'est pas permis de voir : de plus, je ne puis sortir de la statue que lorsqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure, charmante, il est vrai, mais qui m'est insupportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre partout la belle Alie dans les temps de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers et pour la garantir de tous les accidents imprévus qui pourroient troubler son repos. Vous savez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencements ; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque, suivant ce ruisseau qui, sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien long-temps dans des prairies couvertes de fleurs,

Digitized by Google

forme la fontaine du berceau, j'y jetai avec empressement cette petite boule d'ivoire que vous m'aviez donnée, parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit : c'étoit pour augmenter ses attraits, quoique cela me parût impossible; mais je vis bientôt que vous aviez eu tout un autre dessein.

« La fête du gui sacré, où tous les habitants de la campagne ont accoutumé, d'assister ne fut pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de bergère, et, dès qu'elle y parut, tous les bergers distingués en devinrent amoureux, la suivirent ici, la virent souvent; et, après avoir déclaré leur passion et éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris et de son aversion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons, se mirent au lit et moururent.

« Peu de temps après il se fit un tournoi magnifique aux barrières de Saint-Denis, où la fleur des chevaliers de notre bon roi Pepin devoit soutenir, contre tous venants, que la princesse Hermenegesilde, sa nièce, étoit la plus belle princesse de l'univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre sylphides qui l'avoient parée et qui lui servoient de dames d'honneur. Quand le roi vit Alie, il fut ébloui de sa beauté; mais la princesse sa nièce, qui étoit assise à ses pieds, rougit de dépit et de honte en voyant Alie. Ce n'étoit pas sans raison, car il n'y

Digitized by Google

eut qu'un petit nombre d'anciens courtisans qui soutinrent pour sa beauté : les héros se déclarèrent pour Alie ; le baron d'Argenteuil, le vidame de Gonesse, le châtelain de Vaugirard et le sénéchal de Poissy se mirent sur les rangs en sa faveur, et, ayant remporté l'honneur du tournoi, l'accompagnèrent jusqu'ici. Vous les traitâtes aussi bien qu'elle les traita mal. Pour moi, qui les aimois à cause qu'ils étoient jeunes, vaillants et bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne se déclarât en faveur d'un d'entre eux, et que nous ne vissions bientôt un de ces seigneurs possesseur de tant de charmes. Mais que je me trompois! Tandis que, pleins d'amour, ils éprouvoient la haine d'Alie, et qu'ils se consumoient en regrets, le roi les avoit fait crier à son de trompe pour comparoître devant lui et rendre raison de l'insulte qu'ils avoient faite à la première princesse du sang; et, comme ils n'avoient point paru, il les avoit tous quatre condamnés à être pendus; mais la cruelle Alie leur en épargna la honte et les fit mourir de désespoir. J'en pleurai de douleur, surtout pour le vidame de Gonesse, qui étoit un seigneur de grande espérance, et auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jeté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui causoit cette haine universelle qu'Alie avoit pour tous ses amants.

Digitized by Google

Cependant je m'aperçus que vous n'étiez pas content de ses effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts si tragiques, et qu'il vous manquoit encore quelque autre victime qui ne se présentoit point. Je n'en doutai plus quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil et de rôder autour de la forêt du magnifique palais de Noisy. J'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piége fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors et de chiens : c'étoit un loup qu'on couroit. Il me parut fort gros et fort insolent, car, quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir en chemin faisant; mais je fis un petit saut en l'air, et il passa pardessous moi. Dès que les premiers chiens m'aperçurent, ils quittèrent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, et j'allois comme le vent : je laissai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup, et, lorsqu'ils me croyoient tenir, je fis trois bonds, et les perdis de vue. Ils me suivirent à grand bruit; je les attendis encore : le maître étoit à leur queue, qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté. Je le laissai approcher, car je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal; je marchois seulement à petits pas pour l'éloigner de sa troupe : je crois qu'il connut mon dessein,

Digitized by Google

car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe; alors il se mit à me considérer avec une grande attention, et, à ce qu'il me parut, avec quelque sorte de plaisir. Pour moi, charmé de sa beauté, de sa taille et de son air plein de grâce, j'aurois passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir long-temps regardé, il s'écria : « Le joli petit animal! Que ne donne-« rois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie! « Mon pauvre petit chevreuil, continua-t-il en me « regardant, tu y serois en repos et hors de tous les « dangers qui te menacent dans les bois : si je n'a-« vois peur de t'effaroucher, je mettrois pied à « terre pour.... »

« Il n'avoit pas achevé que nous entendîmes les cris d'une autre meute. A mesure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit : il ne s'en falloit guère, puisque c'étoit le géant Moulineau, qui, monté sur son grand cheval, faisoit trembler la terre sous lui et remplissoit l'air de ses mugissements. Dès qu'il m'eut aperçu, il anima tous ses vilains chiens contre moi; il me lança même un dard qui pensa fendre un arbre en deux derrière moi. Le beau chasseur en fut indigné, et, lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare, le cruel Moulineau en fut si transporté de colère, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jeta un autre javelot gros comme une lance, mais qui

Digitized by Google

lui passa par-dessus la tête : car, par bonheur, le géant est aussi maladroit qu'il est fort et brutal. Le beau chasseur mit l'épée à la main, et, s'élançant vers lui, pendant qu'il était penché sur le cou de son énorme cheval par l'effort qu'il venoit de faire, il lui donna un si furieux revers sur le haut de la tête, qu'on entendit résonner le coup comme s'il fût tombé sur une enclume. Ce coup le renversa par terre et sans connoissance, quoiqu'il ne fût pas blessé, et mit fin à un combat qui m'avoit saisi de frayeur pour mon généreux défenseur.

« Touché d'amitié et de reconnoissance, j'avoue que je ne pus me résoudre à le conduire à une mort certaine en le menant à la fontaine du berceau. Ainsi, voyant qu'il me suivoit, je me mis à courir ; mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine. Cependant, après avoir bien couru, je m'aperçus tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de ces grands arbres dont l'épais feuillage la défend des rayons du soleil. La belle Alie se baignoit dans ce moment : ce fut alors que, me souvenant de la mort de tant d'amants qui n'avoient vu que son visage, je crus que mon cher défenseur n'en avoit que pour un moment, et je me mis à pleurer.

« D'abord que votre fille vit un homme si près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les sylphides qui venoient de la déshabiller se sauvèrent

Digitized by Google

dans l'épaisseur du bois. Pour moi, désespéré de ma triste aventure, j'allai me cacher derrière un buisson pour voir la tragique fin où je venois d'amener le plus aimable et le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas long-temps dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque temps, je le vis s'approcher de la fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés sur lui depuis qu'elle étoit revenue de sa première surprise; mais ce n'étoit plus de ces regards mêlés d'aversion et de mépris dont elle avoit tué tous ses amants. Cependant il étoit aisé de juger que le beau chasseur la trouvoit du moins aussi charmante, et je ne me sentois pas de joie de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il est vrai que j'avois un autre exemple dans le géant Moulineau, qui en étoit aussi amoureux qu'un brutal peut l'être; mais je m'étois toujours bien douté qu'il n'auroit pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau chasseur parla respectueusement à Alie, et lui dit des choses très-passionnées pour une première fois. Les réponses qu'elle lui fit n'avoient rien de sauvage, et jamais je n'ai été si aise que de voir deux personnes si charmantes faire sitôt connoissance. « Si vous n'êtes pas la « reine des dieux ou la mère des Amours, lui dit-« il, apprenez-moi, je vous prie, quelle est la « mortelle qui a leur éclat et leur majesté, pour « n'adorer plus qu'elle sur la terre. — Et vous,

Digitized by Google

« lui répondit Alie, si vous n'êtes pas un de ces « Amours dont vous venez de parler, qui pouvez-« vous être? Mais qui que vous soyez, non-« seulement je reçois vos hommages, mais je vous « promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu « que vous ne soyez pas le prince de Noisy. »

—Malheureux! s'écria le druide en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre? Le prince de Noisy! cet homme que je déteste à l'égal du Bélier! Mais poursuis, et m'apprends tout ce qui a suivi cette fatale conversation.

—Elle fut suivie, reprit le fidèle Poinçon, de l'aveu que fit mon beau chasseur à Alie qu'il étoit le prince de Noisy. Cet aveu embarrassa Alie, et la fit rêver quelques moments; mais il ne la fit point changer de volonté. Et le moyen qu'elle en eût changé, quand le prince de Noisy lui juroit qu'il l'adoroit et qu'il ne pouvoit plus vivre sans la voir! Elle lui dit qu'il vînt la troisième nuit d'après ce jour au bord de cette fontaine; qu'il cueillît une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit, et que, suivant le bord du ruisseau, il se rendît aux eaux du Nil, où elle l'attendroit, et lui ordonna ensuite de se retirer. Il obéit après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau.

—Et toi, que faisois-tu, lui dit le druide, pendant que tout cela se passoit?—Je m'applaudissois, répliqua Poinçon, d'avoir si heureusement exé-

Digitized by Google

cuté vos volontés en attirant auprès de votre fille celui que vous semblez souhaiter. Non, mon bon maître, je n'étois point coupable alors; mais je vous ai offensé depuis : je vais vous dire comment.

« Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empressement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorsque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fîtes de ma négligence, et de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colère en l'exposant à la vue et à la haine d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre que, si vous saviez comment les choses s'étoient passées, vous nous tueriez tous trois; et ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire que je n'avois trouvé que le géant Moulineau qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois, et vous assurai que je n'aurois point de repos que je ne vous eusse amené celui que vous vouliez si mal traiter. Vous pouvez vous souvenir avec quel empressement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je savois bien qu'il viendroit assez sans que je l'allasse chercher, deux jours après je me fis cerf; mais, au lieu d'aller agacer le prince de Noisy, qui ne songeoit rien moins qu'à la chasse, je fus me présenter au géant, qui s'étoit mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le cerf le

Digitized by Google

plus grand et le plus superbe de toute la forêt; il me poursuivit à toute outrance. Je résolus de le mener bon train : ma première station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis; et, dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de son éléphant de cheval, il prit haleine. J'étois arrêté, ses chiens me crurent aux abois; il les poussa contre moi, et je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai ensuite au bas de la montagne, il me suivit avec ardeur ; je sautai par-dessus une carrière à moitié couverte de ronces, il s'y précipita avec sa bête, et pensa se rompre le cou. Il en fut tiré à grand'peine, et, voyant que je ne faisois que trotter devant lui, il voulut avoir sa revanche. Je le ramenai à Poissy, où je passai la rivière; il s'y jeta du bord le plus escarpé que j'avois exprès choisi; de sorte que, s'il y avoit une rivière au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

« Enfin, après l'avoir mis au désespoir, je me perdis dans la forêt, et revins vous dire que je m'étois fait chasser par un jeune homme, le plus beau qui fût dans la nature; mais que, toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eûtes pas de peine à me croire; et, s'il vous en souvient, vous me dîtes qu'il ne falloit plus y songer, et que vous voyiez

Digitized by Google

bien que l'enchanteur Merlin le protégeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me commîtes la garde des jardins et du château pendant la nuit, ayant quelque autre commission à donner aux gardes ordinaires.

« Je fus charmé de cette commission, par la curiosité que j'avois d'être témoin d'une entrevue qui devoit être bien agréable et bien tendre. Aussitôt que la nuit fut entièrement fermée, la belle Alie traversa le parterre, trouva le prince où elle croyoit l'attendre encore long-temps, et le ramena dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans tous les lieux où ils se promenèrent, et, mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donnée ma présence, j'entendis dire au prince de Noisy tout ce que l'amour le plus respectueux et le plus tendre inspire dans ces occasions, et à la belle Alie tout ce que l'innocence dans un cœur extrêmement attendri permet de répondre. Après avoir donné les premiers moments à s'exprimer mutuellement sur la tendresse, Alie soupira. Le prince se sentit troublé à ce soupir : il en demanda le sujet. Alie lui dit qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre en sa faveur les obstacles et les difficultés qui traverseroient infailliblement ses desseins. Elle lui parla des poursuites du géant et de ses menaces; mais elle lui dit qu'elle n'en faisoit aucun compte; que c'étoit un monstre pour qui elle n'avoit que de l'horreur et du mé-

Digitized by Google

pris, sans lui faire seulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que, quoique vous l'aimassiez plus que votre vie, vous ne consentiriez jamais à son mariage, parce que vous aviez découvert, par son horoscope, qu'il lui seroit funeste tant que le prince de Noisy resteroit parmi les hommes; que c'étoit pour cette raison que vous aviez armé son cœur d'une aversion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour servir d'exemple aux autres et pour se délivrer de l'importunité des prétendants; qu'il étoit donc le seul objet de vos craintes et de vos persécutions, et qu'elle savoit que vous mettriez tout en usage pour le faire périr.

« En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes; le prince de Noisy se jeta à ses pieds, et lui dit qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ses larmes; qu'il se tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant que de vivre pour toute autre. Ces tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs et son affliction. Ils se séparèrent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revus depuis, je vous proteste, par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous y aviez été présent vous-même. Pour moi, qui sais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui se passoit,

Digitized by Google

et je pensois que vous le souffriez pour quelque raison secrète.

« Enfin, le dernier jour qu'ils se virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire, parce qu'elle avoit la joie dans le cœur. Ce fut dans les transports de cette joie qu'elle dit au prince de Noisy qu'elle avoit trouvé ce qui les devoit rendre heureux; mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un et pour l'autre, qu'il la suivît dans le château pour être instruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra et lui ordonna de n'y venir qu'une demi-heure après elle ; mais cette demi-heure fut tellement raccourcie par l'impatience du prince de Noisy, qu'au bout de quelques minutes il courut avec empressement vers la porte qui paroissoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer; tantôt elle se haussoit, tantôt elle se baissoit, tantôt elle se mettoit à sa droite, et tantôt à sa gauche; si bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit prescrite s'étoit passée dans cette vaine poursuite. Alie impatiente parut à une fenêtre, et, voyant le prince, lui demanda d'un air chagrin pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obstacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre; mais la même chose lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre, et, après lui avoir dit qu'il s'étoit trop pressé, elle lui ordonna de se tenir exactement

Digitized by Google

sous la fenêtre jusqu'à son retour. Elle revint un moment après avec un livre ; elle dit à la hâte au prince de Noisy de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié, et surtout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant de tomber entre ses mains. Alors elle le laissa doucement tomber tandis qu'il haussoit les mains pour le recevoir : mais une bouffée de vent s'éleva soudainement, qui l'emporta à côté, et le fit tomber sur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché, on entendit un long mugissement, et la terre trembla : le prince ne laissa pas de ramasser son livre et de se sauver : mais depuis ce jour il n'a paru ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a pensé s'en désespérer, et vous auriez été touché vous-même, comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étoient vus : car, après l'avoir cent fois demandé à ces lieux, elle l'accusoit de perfidie, d'inconstance et de trahison, ou se mettoit à pleurer sa mort d'une manière à percer l'âme de douleur à tous ceux qui auroient pu l'entendre. Ce fut environ ce temps-là que vous conçûtes tant de haine pour le Bélier du géant, dont on vous a appris des choses si extraordinaires, et dont le ministère vous a donné tant de peines et vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

« Je vous ai déjà dit, continua le petit Poinçon,

Digitized by Google

que quelques formes que j'aie prises, et quelque industrie que j'y aie employée, jamais je n'ai pu pénétrer jusqu'à la demeure du géant pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Bélier si singulier : une puissance secrète me rendoit immobile dès que j'en étois à une certaine distance, et il ne m'étoit plus permis que de revenir sur mes pas. Voilà, mon cher maître et souverain seigneur, l'aveu sincère des fautes que j'ai commises contre vous : je me soumets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire souffrir pour les expier, pourvu que ce ne soit pas celle de votre disgrâce. Cependant, comme je vous ai offensé en vous cachant des choses que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous sera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le prince de Noisy doit être quelque part ici autour, car, quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie. Quand je ne l'aurois pas reconnu à sa voix, les choses qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, et je m'imagine que c'est ce qui l'a mise dans l'état où vous l'avez trouvée. »

Le pauvre petit Poinçon se tut après son récit ; il se jeta encore tout plat à terre pour attendrir son maître et pour en obtenir le pardon de sa faute. Le druide qui l'aimoit, lui ayant fait une réprimande sévère, mais d'un ton assez doux,

Digitized by Google

lui pardonna. Il lui dit ensuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre; qu'il ne connoissoit que trop qu'on en vouloit au trésor souterrain, et le renferma dans la statue, pour y veiller avec plus d'application et de soin que jamais.

Tandis que ces choses se passoient au dedans du château, il faut un peu voir ce que les assiégeants faisoient au dehors. On vous a bien fait du bruit en vers de l'appareil de leur attaque et des alarmes d'Alie quand elle les vit venir à l'assaut : mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela; ce sont des visions de la poésie qui ne savent point parler autrement. Il est bien vrai que l'amoureux Moulineau, qui passoit les journées à enfumer des renards et des blaireaux dans leurs tanières, avoit allumé quelque paille au pied du mur d'où sa maîtresse l'avoit tant offensé, et cela dans l'espoir de s'en venger en l'étouffant : mais il est plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir dès qu'il eut aperçu cette espèce d'inondation subite que le druide répandit autour de son château. Il est vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vue du pont que son Bélier jeta sur ce petit torrent; et, si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un et l'autre sur ce pont, dans le temps que le géant faisoit tant de menaces. Il crut la place à lui lorsqu'il vit que le druide avoit aban-

Digitized by Google

donné son poste pour aller à sa bibliothèque. Mais son Bélier l'arrêta sur le pont, comme il demandoit des échelles pour monter à l'assaut. Il lui dit que le druide ne s'étoit point retiré par crainte, qu'il falloit qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite; que, quand même il seroit au milieu de la place, il n'en seroit pas plus avancé; que tout y étoit plein de statues guerrières qu'il animoit à son gré, et qu'il y avoit surtout deux chiens d'argent à sa porte, dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée quand on le lâchoit; que son avis étoit donc de se retirer, d'autant plus que la nuit approchoit, et que, dès qu'ils seroient dans leurs quartiers, il faudroit tenir conseil sur ce qu'on auroit à faire.

Le géant, qui se laissoit volontiers gouverner quand il estoit question de quelque péril, se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fut possible. On soupa avant de tenir conseil, et, après le souper, Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires; car il avoit mangé comme trois loups et bu comme trois forts ivrognes. Il se jeta donc dans un grand fauteuil, et, s'adressant au Bélier :

« A propos, lui dit-il, apprends-moi un peu comment toi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler aussi bien et mieux que moi? — Volontiers, lui répondit le Bélier. Vous savez que les

Digitized by Google

âmes de tous les hommes passent, après leur mort, dans le corps de quelque animal, et retournent après un certain temps dans le corps de quelque autre homme.— Vraiment, dit le géant, je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été ? — Vous avez été fourmi », dit le Bélier. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole, que le géant, qui ne haïssoit rien tant que d'être comparé aux petites choses, et qui avoit plus d'une fois pensé se révolter contre les charmes de la divine Alie, parce qu'elle n'étoit que d'un pied plus grande que mesdames vos sœurs aînées, se leva, et, mettant la main sur la garde de son horrible cimeterre : « Misérable roquet, s'écria-t-il, je ne sais qui me tient que je ne te fasse voler la tête avec tes deux infâmes cornes à dix lieues de moi ! » Le Bélier, qui ne le craignoit pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur, et, se mettant à deux genoux, baisa trois fois la terre en signe d'humiliation; puis, voyant le géant un peu radouci par cette action, il se releva en continuant ainsi :

« Si votre grandeur savoit lire, elle verroit bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable ; mais, si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle âme et un esprit si vaste dans une si petite créature, il réparera quelque jour cette injure en vous faisant, aussitôt que

Digitized by Google

vous serez mort, dromadaire, ensuite éléphant, et, après quelques années, baleine. »

Le géant, charmé de l'éclat de ses destinées futures, donna sa main à baiser à son confident, se remit dans son fauteuil; et, pour éloigner tous les inconvénients de la métempsycose, lui ordonna de lui remettre l'esprit par le récit de quelque conte agréable. Le Bélier, après avoir un peu rêvé, commença de cette manière :

« Depuis les blessures du renard blanc, la reine n'avoit pas manqué d'aller tous les jours lui rendre visite. — Bélier, mon ami, lui dit le géant en l'interrompant, je ne comprends rien à tout cela. Si tu voulois bien commencer par le commencement, tu me ferois plaisir; car tous ces récits qui commencent par le milieu ne font que m'embrouiller l'imagination. — Eh bien, dit le Bélier, je consens, contre la coutume, à mettre chaque chose à sa place : ainsi le commencement de mon histoire sera à la tête de mon récit. »

HISTOIRE

DE PERTHARITE ET DE FÉRANDINE.

Il y avoit un roi de Lombardie, qui étoit l'homme le plus laid de son royaume, et dont la femme étoit la plus belle de l'univers : mais en

Digitized by Google

récompense c'étoit le meilleur de tous les maris, et elle la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de souffrir qu'il approchât d'elle, à peine lui permettoit-elle de la regarder: cependant elle le grondait sans cesse de ce qu'elle n'en avoit point d'enfants. Il avoit un fils et une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le royaume, et celui de la haine et des tyrannies de leur cruelle belle-mère. Quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté, que si par hasard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des appas, et qui osât les montrer avec applaudissement, aussitôt elle la faisoit enlever: aussi étoit-ce une chose à voir que ses dames du palais pour l'excellence de leur laideur. Le roi, tout au contraire, qui étoit par sa figure l'homme le plus disgracié que la nature eût jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa cour les hommes les plus beaux et les mieux faits qu'il pût trouver: mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui composoient celle de la reine.

Le roi, malgré les marques de mépris et de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperduement amoureux, qu'il lui laissoit faire tout ce qu'elle vouloit. Elle étoit maîtresse absolue de son royaume et de ses sujets; et ce pouvoir injuste s'étendoit même jusque sur ses

Digitized by Google

enfants. La pauvre princesse portoit cruellement la peine d'être aussi belle que sa jalouse marâtre : elle étoit reléguée dans une mansarde au haut du palais, où personne n'osoit aller lui faire sa cour. La reine avoit mis une furie auprès d'elle pour gouvernante : c'étoit une vieille bossue, qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveillait la nuit pour lui dire des injures ; elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, et à lui perdre le teint par toutes sortes de vilenies. C'étoit la douceur même que cette adorable princesse : ainsi les larmes étoient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le prince étoit presque aussi maltraité par les officiers destinés à le servir, étant tous choisis par la reine, à qui ils étoient dévoués entièrement : mais il s'en falloit bien qu'il fût aussi endurant que la princesse sa sœur, comme vous allez l'apprendre.

Le roi de Lombardie avoit un cousin germain à la mode de Bretagne, qui étoit archiduc de Plaisance : ce prince étoit devenu fou pour avoir couché une nuit dans un château au milieu d'un bois, où il s'était égaré en chassant. Dans ce château revenoient des esprits ; il prétendoit y en avoir vu de si extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eue lui avoit tourné la tête : tous les médecins du monde avoient entrepris inutilement de le guérir.

Digitized by Google

Il avoit un fils et une fille qu'il aimoit passionnément; c'étoit avec raison: jamais il n'a été deux créatures si parfaites. Le prince s'appeloit Pertharite, et la princesse Férandine: ils se désespéroient de l'état où ils voyoient le meilleur père qui fut jamais. Ils envoyèrent consulter une fameuse magicienne, qu'on prenoit pour une des sibylles: elle demeuroit auprès du lac d'Averne, et s'appeloit la mère aux Gaînes, parce que l'antre où elle demeuroit étoit tout tapissé de gaînes, où tous ceux qui venoient la consulter étoient obligés de porter un couteau, qu'elle fourroit dans une de ces gaînes avant de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie de leur prince fut que ses enfants n'avoient qu'à aller chercher l'esprit de leur père au même endroit où il l'avoit perdu. Les ministres avec tout le conseil s'y opposèrent; ils dirent que c'étoit bien assez que leur prince fût fou, sans que le reste de la famille se mît en état de le devenir: mais ils n'en furent pas les maîtres. Pertharite s'obstina dans la résolution d'y aller seul pour tous les deux; sa sœur n'y voulut jamais consentir; et, après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite et la charmante Férandine partirent. Toute la cour les accompagna jusqu'au château enchanté: ils y entrèrent seuls; mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la

Digitized by Google

forêt, ils ne revinrent point. Le désespoir que causa leur perte fut universel dans tous les États de Plaisance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la mère aux Gaînes toute vive. La tentative eût été inutile; les sorcières de ce temps-là ne se laissoient pas brûler comme en ce temps-ci. Le président du conseil, homme sage et fort avisé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables chacune avec un couteau d'or garni de pierreries, pour implorer son assistance. La beauté du présent parut la rendre favorable : les couteaux furent mis dans leurs gaînes; car elle en auroit eu encore de vuides, quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'univers.

— Bélier, mon ami, dit alors le géant, qu'est-ce que tous ces couteaux et ces gaînes font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt? — Si votre grandeur veut se donner un moment de patience, reprit le Bélier, elle va le savoir.

La magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire, d'où elle tira un peigne et un carcan. Le peigne étoit dans un étui, et le carcan, d'acier fort luisant, étoit fermé d'un petit cadenas d'or. « Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les cours du monde, jusqu'à ce que vous trouviez une dame assez belle pour ouvrir ce carcan, et un homme assez parfait pour tirer ce peigne de son étui. Lorsque

Digitized by Google

cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos maîtres. »

Les officiers de la couronne avoient déjà parcouru presque toute l'Italie sans trouver dans aucune de ses cours ni de ses provinces ce qu'ils y avoient cherché, lorsqu'ils envoyèrent annoncer leur arrivée et le sujet de leur voyage au roi de Lombardie, qui tenoit alors sa cour dans la Mirandole, capitale de ses États. Il étoit déjà instruit du malheur du prince de Plaisance, et de la perte de Pertharite et de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le carcan, et que, parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa cour, il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le peigne de son étui : mais il ne comprenoit pas quel remède cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces ambassadeurs, qui devoient arriver dans peu de jours. La reine ne s'occupa plus qu'à se baigner, se friser, et peut-être à se farder ; car les femmes, occupées seulement de leur beauté, croient qu'elles ne sauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne ne l'empêchoit pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la princesse, quoiqu'on eût tout mis en usage pour la gâter.

Digitized by Google

Sa gouvernante même, zélée ministre des mauvais desseins de la jalouse reine, courut toute la ville pour chercher quelque honnête médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce secours, elle fut tentée de lui crever un œil, et de soutenir que cela lui étoit arrivé par accident.

Le prince son frère, ayant résolu d'aller au-devant des ambassadeurs à quelque distance de la ville, fit avertir tous les jeunes seigneurs de se trouver à son appartement pour l'accompagner : il en étoit adoré; mais ils n'osoient presque lui faire leur cour, parce que la reine, qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ses charmes, et à la faiblesse que le roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le prince, dont l'esprit étoit déjà assez formé pour être politique, dissimuloit son ressentiment par respect pour un père qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune seigneur, s'approcha de lui, et, ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui présentoit, parce qu'il étoit le plus furieux et le plus vicieux de tous les chevaux; qu'il avoit déjà tué trois ou quatre personnes qu'on avoit mises dessus par force; que son père, qui étoit un des premiers écuyers de la reine, l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur.

Digitized by Google

Le prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien, et monta fièrement sur le cheval ; mais il en pensa coûter cher au donneur d'avis, qu'il salua d'une horrible ruade, avant que le prince fût bien affermi dans les arçons. C'étoit le meilleur homme de cheval et le plus accompli en toutes choses qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite : et bien lui en prit, car le maudit animal se mit en fureur dès qu'il sentit l'air de la campagne ; c'étoient des hennissements, des bonds, des écarts et des ruades continuelles : le prince, qui l'avoit mis tout en sang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter. Il croyoit en être venu à bout ; car il revenoit assez tranquillement dans la ville, au milieu des ambassadeurs, lorsque l'écuyer de la reine le piqua d'un aiguillon par derrière, justement comme il étoit au milieu du pont. Le cheval se cabra d'abord, et, sentant qu'on le retenoit, fit un écart ; et, franchissant tout d'un coup le parapet, se précipita dans la rivière, où il se noya ; mais le prince eut bientôt regagné le rivage, et, sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le roi, la reine et toute la cour étoient dans une grande place sur les échafauds, où ils attendoient les ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le prince, qui s'étoit remis de son accident, y parut plus beau que le jour, et

Digitized by Google

y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les ambassadeurs arrivèrent un moment après le prince ; la reine, dès qu'ils s'approchèrent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au prince qu'il se moquoit de prendre si mal son temps pour se baigner, et lui demanda, d'un ton railleur, s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les guenons de sa cour, applaudissant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, et firent de grands éclats de rire.

La mauvaise plaisanterie de la reine continuoit, lorsqu'on vit arriver la princesse. Dès qu'elle parut, tout le monde se mit à murmurer et à verser des larmes : les courtisans frémirent d'indignation, sans oser le marquer, et les ambassadeurs étonnés ne savoient que penser en voyant cette princesse, qu'ils avoient entendu souvent comparer à l'admirable Férandine. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coiffée, car on lui avoit coupé tout un côté de cheveux ; et, pour la rendre plus ridicule, on lui avoit barbouillé le visage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtoit à tout moment, et ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte : mais sa gouvernante, pour la faire avancer, la poussoit très-rudement par derrière, et la força de se placer auprès de la reine, qui étoit dans le suprême éclat de sa beauté, et toute brillante de pierreries. On auroit cru

Digitized by Google

que c'étoit assez du triomphe dont elle jouissoit ; mais les dames du palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées quand la triste princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le roi, qui tenoit ses yeux baissés, mouroit de honte et de compassion ; et, n'ayant ni la force de marquer à la reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit, en s'adressant aux ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit destinée au plus charmant ; et, ayant ordonné au prince son fils de tenir sa place, il se retira.

Le prince, sans perdre de temps, fit commencer les épreuves. On présenta, par son ordre, le peigne à l'écuyer de la reine ; et, ne l'ayant pu tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans laquelle il avoua le dessein qu'il avoit eu de faire périr le prince. Le peuple, frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître et le lapida, malgré le désir que le prince avoit de le sauver en faveur de son fils, et malgré la présence de la reine.

Le carcan fut ensuite présenté à la gouvernante de la princesse, qui se mit en vain à genoux pour demander miséricorde ; elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le prince, sans écouter sa

Digitized by Google

belle-mère, qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grâce, ordonna qu'on la brûlât toute vive à l'autre bout de la ville, pour ne pas empuantir l'assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de la ville et de toute la cour, excepté des dames de la reine, qui tenoient une misérable et chétive contenance.

Le prince, ayant imposé silence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir; qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables, pour avoir une occasion de leur faire avouer leurs crimes, et les en punir après.

Les ambassadeurs trouvèrent ce discours plein de sagesse et de prudence. La reine, qui n'avoit jamais entendu parler sur ce ton en sa présence, étoit tout éperdue. Le prince commanda aux dames d'atours d'aller parer et habiller sa sœur comme il convenoit à son âge et à son rang, et d'y employer tous leurs soins au péril de leur vie. On lui obéit; la princesse revint si belle et si brillante, qu'il ne paroissoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes essayèrent inutilement de tirer le peigne de son étui; et c'étoit un plaisir de voir les huées continuelles du peuple quand on présentoit le carcan aux dames de la reine. Elle le prit enfin elle-même, et l'ouvrit après quelques efforts: mais il

Digitized by Google

se referma dans l'instant avec un bruit si épouvantable qu'elle tomba à la renverse, et fut emportée comme morte.

Il ne restoit plus que le prince et sa charmante sœur, et déjà les tristes ambassadeurs comptoient de remporter leur peigne et leur carcan, et craignoient d'être obligés de recommencer leur voyage ; mais le prince n'eut pas plutôt touché l'étui que le peigne en sortit de lui-même ; et le carcan s'ouvrit pour la princesse sans se refermer. Mille cris de joie s'élevèrent en même temps, qui auroient continué long-temps sans un tremblement de terre qui ébranla toute la ville, auquel succéda un tourbillon mêlé de grêle et d'éclairs qui dispersa toute l'assemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le prince et la princesse ; ils avoient disparu au moment de cette aventure. Ce fut une désolation universelle par tout le royaume quand cette nouvelle s'y répandit. Le roi ne pouvoit s'en consoler ; et les courtisans, après s'être mis en grand deuil, se dispersèrent pour aller les chercher par toute la terre. Mais ce qui surprendra bien plus votre grandeur, c'est que le désespoir de la reine effaça toutes les autres afflictions. La haine qu'elle avoit eue pour le prince et pour la princesse s'étoit changée en tendresse, et en tendresse si violente qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle en-

Digitized by Google

voya prier le roi de la venir voir afin qu'elle lui demandât pardon; car, au lieu du mépris et de l'aversion qu'elle avoit toujours eus pour lui, son cœur l'adoroit, et son imagination le lui représentoit comme le plus aimable et le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le roi, qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ses enfants par quelque trahison, quoiqu'il eût la foiblesse de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit se punir lui-même de cette foiblesse, et fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela se passoit à la cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le prince et la princesse.

— C'est bien fait, dit le géant; car tu commençois à me lanterner l'esprit par toutes ces tracasseries et ces changements d'humeurs; et puis, pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmousets? car je m'imagine que ce prince étoit quelque petit impertinent comme ce freluquet de Noisy. Oh! que j'aurois de plaisir à lui fendre l'estomac et à lui arracher le cœur si je le trouvois! Mais le crapaud, sans doute, est allé si loin depuis l'affront qu'il me fit et sa trahison, qu'on ne sait ce qu'il est devenu. Ce qui me console est que tu me promets de me le faire voir quelque jour. — Oui, je vous le promets », dit le Bélier, qui reprit ainsi son histoire:

Cet orage qui avoit dispersé tout le monde

Digitized by Google

le jour des épreuves, s'étant séparé en deux différents tourbillons, avoit enlevé le prince et sa sœur, pour les aller mettre bien loin l'un de l'autre et bien loin de chez eux, car ces sortes de voitures vont fort vîte. La princesse se trouva donc au milieu d'une forêt fort sauvage. Dès qu'elle eut repris ses esprits, elle s'aperçut du triste état où elle étoit, et tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce désert s'offrirent à son imagination. Elle eut beau promener ses yeux de tous côtés, elle ne vit que des arbres et des rochers; et les seuls échos lui répondoient quand elle appeloit son frère à son secours. Elle alloit donc errant à l'aventure par des sentiers difficiles, quand deux gros loups qui cherchoient fortune l'aperçurent et vinrent à elle la gueule ouverte. Elle se crut dévorée, et, après un grand cri, mettant la main devant ses yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le carcan sans y songer. Dès que les loups le virent, ils firent un saut en arrière, et se mirent à fuir comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trousses. Autant en firent certains ours qui la crurent tenir à quelques pas de là; et plus loin de nouveaux loups qui se sauvèrent encore plus promptement que les premiers à l'aspect du carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traversoit la forêt.

Au milieu de cette route étoit une douzaine

Digitized by Google

de bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Ses alarmes commencèrent à se dissiper quand elle se vit dans des lieux moins affreux : elle doubla le pas pour joindre les bergers, et pour implorer leur secours; mais, comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons, voyant le carcan, se mirent à fuir par la forêt, et les bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'aperçut de la vertu de son carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons; cependant elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois pour tâcher de rejoindre quelqu'un des bergers ; mais elle avoit beau courir et les appeler, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette poursuite et de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les ronces et les rochers, elle suivit doucement une route moins ouverte que la première, et qui laissa voir un vieux château. Cette vue la soutint et lui donna de nouvelles forces, dans le temps même qu'elle succomboit de lassitude. Elle étoit assez près de ce château, lorsqu'un renard, plus blanc que la neige, traversa la route où elle étoit, et revint sur ses pas se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle et se mit à la regarder avec une attention extrême : elle n'en eut pas moins à l'examiner, car il étoit impossible de le voir sans en être charmé.

Digitized by Google

— Oh! s'écria le géant, le voilà donc arrivé, ce renard blanc! J'en suis vraiment bien aise; car je le croyois perdu depuis le temps que tu m'embarrasses l'esprit de tout autre chose peut-être assez inutile. Eh bien! que firent-ils après s'être bien regardés? — La princesse, répondit le Bélier, cacha vîte son carcan de peur d'effrayer le renard: elle n'auroit pas voulu pour toute chose le perdre de vue, car, avec cet air fin et spirituel que les renards ont dans la physionomie il avoit une grâce singulière et je ne sais quoi, de noble dans les regards. Elle s'approcha de lui pour voir s'il se laisseroit prendre, ou du moins s'il voudroit la suivre à ce château; mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, et se mit à courir tout d'un autre côté. Cependant il n'alloit pas assez vîte pour qu'elle le perdît de vue. Enfin, après avoir passé le reste du jour à le suivre d'une constance bien au-dessus de ses forces, la pauvre princesse alloit tomber de lassitude, lorsqu'elle découvrit une espèce de petit palais, situé sur le bord d'un ruisseau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le renard y étoit entré. La crainte et l'incertitude retinrent un moment la princesse; mais l'envie de suivre son aimable renard l'emporta sur tous les autres égards. Elle entra donc, et le renard blanc, qui étoit la politesse même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de sa jupe entre ses dents et, malgré tout ce qu'elle put

Digitized by Google

faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traversoit la cour pour se rendre au premier appartement du palais.

Elle se jeta d'abord sur un canapé, car rien n'y manquoit, et, voyant son cher renard à ses pieds, qui la regardoit tendrement, elle oublia non-seulement ses dangers et ses fatigues, mais elle se serait passée du reste de l'univers pour ne bouger de là. Nous l'y laisserons, s'il vous plaît, pour retourner au prince son frère.

— Si cela est, dit le seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni son renard blanc; car tu ne fais que tarabuster mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après une autre aventure? — Cela ne se peut, répondit le Bélier; mais il n'y a rien de si aisé que de finir ici le conte, pour peu qu'il vous ennuie. Le géant, qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas; et le Bélier continua en ces termes :

Votre excellence aura la bonté de se souvenir que, tandis qu'un des tourbillons enlevoit la princesse de Lombardie pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le prince son frère sur le bord de la mer. Il s'y promenoit à grands pas, l'esprit tout rempli de la nouveauté de son aventure, et du souvenir de ce qui s'étoit passé le même jour à la cour du roi son père. Comme

Digitized by Google

il n'y avoit vu que des objets dignes de sa haine et de son oubli, il ne se souvint que d'une sœur abandonnée, par la foiblesse d'un père, à toutes les cruautés d'une belle-mère plus animée que jamais contre elle par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ses tristes pensées menèrent son imagination assez loin, et conduisirent ses pas au pied d'un rocher qui, s'élevant insensiblement du rivage, s'avançoit jusque dans la mer. Il monta jusqu'au haut, sans savoir ce qu'il faisoit. Comme il étoit assez élevé, la vue s'étendoit fort loin de tous côtés : derrière lui s'offroit un paysage qui paroissoit inculte et désert; mais, du côté de la mer, il vit en éloignement une isle qui lui parut le plus délicieux séjour de l'univers. Il ne se lassoit point de la regarder. Il lui vint d'abord dans l'esprit que la princesse sa sœur pourroit bien y être. Un moment après il traita cette pensée de pure vision; cependant elle lui revenoit toujours. Le sommet du rocher étoit couvert de mousse et d'une herbe épaisse et touffue. Il se coucha sur l'herbe, appuya sa tête sur la mousse, et, la soutenant d'une de ses mains, il tournoit ses regards languissants du côté de l'isle, et tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que son visage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à peu près dans la posture où l'amoureux prince de Noisy se mettoit tous les jours pour regarder le château du

Digitized by Google

druide, depuis la première rencontre qu'il fit de sa fille.

Le géant, qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit : — Quoi ! s'écria-t-il, cette maudite marionnette, après avoir eu l'insolence de m'offenser, aime encore Alie ! Tiens, Bélier mon ami, si jamais il revient, je le veux écorcher tout vif, remplir sa peau de paille et l'envoyer à sa maîtresse.

— Ce sera bien fait, répliqua le Bélier ; car je vous avertis qu'elle n'a point d'aversion pour lui. Mais laissons là ce sujet, que nous reprendrons une autre fois, et retournons au prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette isle, dont le terrain lui paroissoit tapissé d'une charmante verdure et enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorsque les ténèbres de la nuit commencèrent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage, et s'avança le plus qu'il put dans les terres, sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois, où il fit mauvaise chère, et passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la cour de son père, ne doutant point que la princesse sa sœur n'eût besoin de sa présence ; mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fût dans cette isle. Cette imagination lui parut aussi ridicule que la pre-

Digitized by Google

mière fois qu'elle s'étoit présentée à lui. Cependant il revint au bord de la mer, s'y promena quelque temps ; et, comme il alloit regrimper sur son rocher pour mieux voir cette isle agréable, il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher pour en trouver quelque autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde. Il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme : il passa par mille endroits dangereux et difficiles pour parvenir où il entendoit toujours chanter, car ce rocher s'avançoit dans la mer. Enfin, après en avoir fait presque le tour, il descendit dans un terrain uni, et jugea qu'il n'étoit plus qu'à huit ou dix pas de la personne qui chantoit : cependant il ne la voyoit point ; il lui parut qu'elle étoit cachée derrière un autre recoin du rocher. Il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement et avec le moins de bruit qui lui était possible, lorsqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller la peau de quelque grand poisson fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur ; il fit quelque bruit en se tournant pour éviter cette vue désagréable, et, dans le moment, il entendit sauter quelque chose dans la mer. Cela le fit retourner ; mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter : il n'y trouva personne, et sa surprise redoubla bien

Digitized by Google

encore quand il vit les plus beaux bains du monde : ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la nature seule n'avoit pas faite, car elle étoit partout revêtue de marbre, et les cuves où l'on se baignoit étoient doublées d'or. Il ne savoit que penser de toutes ces choses, quoiqu'il y rêvât jusqu'à la nuit. Il la passa, comme la précédente, ainsi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, et se nourrissant de fruits sauvages. Ce n'étoit pas là une vie fort délicieuse pour un jeune prince; mais c'étoit le moindre de ses chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la mer sans y rien voir et sans y rien entendre. Le sentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher parut à la fin; il y monta avec ardeur, et revit avec plaisir la belle isle. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé. Aussitôt il descendit; et, comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau sanglante : il en eut encore plus peur que la première fois; il fit le même bruit, mais, s'étant retourné plus promptement il vit sauter un poisson monstrueux dans la mer, et ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la première fois, hors que la cuve étoit pleine d'eau ; il y mit la main, et, l'ayant trouvée tiède, il ne douta point qu'on ne vînt de s'y baigner; mais il ne pouvait comprendre que ce

Digitized by Google

fût ce poisson qui vînt se faire écorcher pour se mettre au bain, et qui chantoit si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la mer, et remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée d'un grand sillon qui s'étendoit devers l'isle. Le lendemain il se mit en embuscade derrière quelques rochers qui formoient l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il avoit les yeux attachés sur l'isle, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit sortir, lorsqu'il en vit sortir quelque chose de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau à voile. A mesure que cela s'avançoit vers le rivage, sa curiosité augmentoit, et l'objet sembloit diminuer: cela le fit sortir de son embuscade pour ne pas le perdre de vue. Quand cet objet flottant fut assez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il se détourna pour aborder plus loin. Le prince se mit tout au bord de la mer, et vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut assez près du prince pour qu'il démêlât ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'univers dans une conque marine, qui, tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche, attachée par l'autre bout à ce merveilleux chariot, le faisoit aller à son gré par

Digitized by Google

le secours des zéphyrs. Le prince se mit à genoux, ne doutant pas que ce fût la déesse Téthys qui se promenoit sur l'eau : rien ne ressembloit à tous les portraits qu'on fait d'elle et de son équipage ; excepté que cette Téthys qu'il voyoit n'étoit ni si blonde ni si nue qu'on représente d'ordinaire la déesse.

Le vent, tout à coup ralenti,
Lui fit voir, dans cette figure,
L'éclat dont brillera, dans la race future,
Une princesse de Conti.
De la princesse tout entière
Chaque attrait s'offrit à ses yeux;
Son air, sa grâce singulière,
La majesté de ses aïeux,
D'agréments immortels la foule vagabonde,
Qui se répand sur tous ses traits;
La plus belle taille du monde,
Et le reste fait à peu près
Comme on peint, au sortir de l'onde,
Vénus dans les plus beaux portraits.

Le prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus : elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui ; on ne sait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du prince et sa figure ne lui déplaisoient pas. A son égard, il sentit bientôt que c'étoit fait de sa liberté ; car l'admiration et l'amour l'avoient saisi en même temps, et cela d'une si grande force qu'il en étoit tout éperdu,

Digitized by Google

et qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira un mouchoir pour s'essuyer le visage; et, en le tirant, il fit tomber le peigne et son étui. Cette beauté ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle fit un grand cri, et s'approcha comme pour mettre pied à terre; mais le prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux héros fût sortie de sa poche, se jeta promptement dessus, et le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu et plus sensible que le premier, et lui tourna brusquement le dos, vogua vers son isle et disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché; tous ses désirs se tournèrent vers cette isle ; et, ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il résolut de tenter l'aventure de Léandre; trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencements lui en pussent être agréables! Il commençoit donc à se déshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au haut du rocher des cris et des gémissements, tels que font les chiens quand ils sont en affliction : il leva les yeux, et vit le renard blanc qui, s'étant dressé sur les pattes de derrière, continuoit ses cris, et faisoit de ses pattes de devant plusieurs gestes vers l'isle. Le prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau, qui s'étoit détaché de l'isle aux cris et aux signes du renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage. Le renard descendit, et, dès qu'il vit le prince,

Digitized by Google

il fit deux ou trois sauts de joie, et se mit en devoir de lui baiser les mains, et de lui lécher les pieds; mais le prince, qui dès cette première vue l'aimoit et l'estimoit comme s'il l'eût connu toute sa vie, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part et d'autre, le bateau étoit abordé. Le renard blanc fit signe au prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ses habits, et d'entrer avec lui dans le bateau. C'est ce que le prince souhaitoit ardemment; mais, avant que de passer dans un lieu où il espéroit de revoir sa divinité, il se souvint de l'affront que son peigne lui avoit fait : il le tira de sa poche et alloit le jeter dans la mer, quand le renard blanc fit un cri douloureux, et, sautant à sa manche, lui retint le bras de toute sa force, et ne voulut point lâcher prise que le prince n'eût remit le peigne et l'étui dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent, et il alloit de lui-même; mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux sur ce même rivage. Un homme à cheval, que plusieurs autres sembloient poursuivre, s'avança jusqu'au bord de la mer, banda son arc, et d'une flèche qu'il y mit perça le renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir; et, tournant tristement les yeux sur le prince, il les ferma comme pour ne plus les ouvrir. Le prince ne fut guère moins rempli d'affliction que

Digitized by Google

si la flèche l'eût percé lui-même; et, sans rien consulter que sa douleur et son ressentiment, il se jeta à la mer pour aller venger la mort du pauvre renard. Il fut bientôt à terre; mais il ne trouva plus personne, et il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, que des rochers, dont toute cette côte étoit bordée, dérobèrent à sa poursuite. Il revint au bord de la mer, pour tâcher de regagner le bateau, et pour voir si le renard étoit encore en état d'être secouru; mais ce fut inutilement. Tout étoit disparu de dessus la mer comme de dessus la terre. Les espérances du prince, avec toutes les flatteuses idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanouirent en même temps, et il se trouva sur le bord de la mer sans autre compagnie que celle de la douleur et du désespoir.

A cet endroit du récit que faisoit le Bélier, le géant Moulineau se mit à bâiller; et, se sentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reste de cette histoire, il se déshabilla, se fit donner ses bottes, et se mit au lit.

Le lendemain, de grand matin, le Bélier ne manqua pas de se trouver au lever de son maître; et, après lui avoir fait sa cour par quelques louanges sur sa bonne mine et ses agréments, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la place ennemie

Digitized by Google

pendant la nuit; que, l'ayant examinée de fort près à la faveur des ténèbres, elle lui paroissoit imprenable par la force, et qu'elle l'étoit encore plus par la famine, parce que le druide, qui commandoit aux éléments, trouveroit bien le moyen de subsister malgré tous leurs efforts, et qu'il voyoit bien qu'il se moquoit de tout ce qu'ils avoient fait jusque-là; que son avis étoit donc de tâcher de le surprendre avec sa fille par quelque stratagème. « Eh ! par quel stratagème ? dit le géant. — Le voici, répondit le Bélier. Que votre grandeur lui fasse savoir que vous êtes fâché de tout ce que le ressentiment vous a fait faire jusqu'à présent; que vous avez trop de tendresse pour sa fille et trop de respect pour lui pour vous obstiner à les vouloir vaincre par la voie des armes; que, ne voulant plus devoir qu'à votre amour et à vos services une paix que vous désirez, vous allez retirer vos troupes, et le laisser en pleine liberté, à condition toutefois que, pour les frais de la guerre et pour récompenser mes services, la belle Alie, de ses mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes et les quatre pieds du même or que le druide son père garde sous la statue de Cléopâtre. — Eh ! qu'est-ce que cela me fera, dit le géant, que tu sois doré ? — Votre grandeur, qui a tant d'esprit, reprit le Bélier, ne voit-elle pas que, dès qu'on m'aura envoyé un passeport, je me rendrai au-

Digitized by Google

près du druide; et que, comme la force de ses enchantements dépend de sa vie, je prendrai mon temps pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre; et que, l'ayant tué, rien ne me sera plus facile que de vous ouvrir une porte du château, pour vous rendre maître de sa fille et de tous ses trésors? »

Le généreux Moulineau n'eut garde de s'opposer à un projet si plein de noirceur et d'infamie; il y voulut seulement faire quelque petit changement, pour que le Bélier n'en eût pas seul tout l'honneur. Il imagina donc que, pour mieux tromper le druide, il falloit envoyer un héraut d'armes au lieu d'un trompette. Le Bélier parut en extase d'admiration à ce trait de prudence et de vivacité. La chose étant résolue suivant ce dernier avis, tandis que le héraut se préparoit; et qu'on lui faisoit ses dépêches, le géant pria son favori de reprendre l'histoire du renard blanc; ce qu'il fit de cette manière :

Le prince, resté seul au bord de la mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête si remplie de différentes agitations, ni le cœur si pénétré de tendresse et d'affliction. Il ne pouvoit se résoudre à quitter un rivage sur lequel il avoit été témoin de tant d'événements extraordinaires. Le renard, la nymphe et le poisson occupoient ses pensées tour à tour, sans qu'il

Digitized by Google

pût comprendre ce qu'ils étoient. Il savoit seulement qu'on n'avoit jamais senti tant d'amour qu'il en sentoit pour cette nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit pour le poisson, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné renard. L'approche de la nuit et quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage interrompirent ses rêveries, et l'obligèrent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert.

Il n'en connoissoit point de plus commode que la grotte des bains : elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumières; et, quand il fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déjà entendue deux fois. Il se coula, le plus doucement qu'il put, jusqu'à l'entrée de la grotte; il s'y arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accents de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue. Il étoit si près de celle qui chantoit, et tellement attentif aux paroles de son chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici :

Prince, pour qui je sens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais sort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de peigne
Quand vous me trouverez dans l'eau;
Et, quoique rien ne soit plus beau
Que mon éclat quand je me baigne,
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.

Digitized by Google

Des paroles si flatteuses pour son espoir, et cependant si obscures et si mystérieuses, augmentèrent tellement sa curiosité, qu'il entra brusquement dans la grotte, bien résolu pourtant, s'il y trouvoit la chanteuse, de n'exécuter que la moitié de ses volontés, et de ne faire que la peigner bien délicatement, et non pas de lui [illegible] la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puisqu'elle le disoit. De plus, il avoit [illegible] que sa divinité de l'autre jour [illegible] cette même chanteuse.

[illegible] d'abord qu'il fut dans la [illegible] d'une infinité de lu[illegible] dans des [illegible] d'ébène, garnies [illegible] et toutes les bou[illegible] d'un couteau sor[illegible] de cette [illegible] bien plus [illegible] d'un pavillon de [illegible] en bro[illegible] qu'il voyoit [illegible] entendit [illegible] un mo[illegible] chanter, lui [illegible]

[illegible] aimez et qui [illegible] vous dirai, [illegible] vous [illegible]

me perdrez pour jamais, si, lorsque ce pavillon s'ouvrira, vous témoignez la moindre peur. — Moi, peur ! » s'écria-t-il.... Dans le moment le pavillon s'ouvrit, et ce qui se présenta à ses regards pensa le faire évanouir : une tête de crocodile, la gueule ouverte, paroissoit hors du bain, et sembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point; mais il suoit à grosses gouttes, et le cœur lui battoit. Cependant il regarda fixement cette affreuse hure, qui, s'étant fermée, se retroussa pour faire voir sous elle le plus beau visage qui fut jamais, et qu'il reconnut pour être celui de la nymphe qu'il adoroit. Cette tête pourtant, qui s'élevoit au-dessus de celle de la nymphe, comme une espèce de rayon, composoit une assez vilaine coiffure, et lui serroit le front et les joues avec tant de justesse, qu'on ne voyoit pas un seul de ses cheveux. Il n'importe : toute l'horreur du prince se dissipa dès que ces beaux yeux se tournèrent vers lui; et, se mettant à genoux pour l'adorer plus respectueusement, il alloit parler, lorsque la nymphe lui dit : « Que faites-vous, prince? les moments sont précieux; que ne me peignez-vous? » « La peigner, disoit-il en lui-même! eh! comment? » La nymphe lui parut irritée de ce retardement. Il prit donc son peigne; et, croyant le tirer tout d'un coup de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortoit que petit à petit, et non

Digitized by Google

sans beaucoup d'effort. Mais, à mesure qu'il sortoit, la tête du crocodile se renversoit en arrière, et découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'univers. Quand le peigne fut à moitié sorti, la tête disparut, et le prince vit alors la nymphe dans tous ses charmes. Les transports de joie qu'il sentoit lui donnèrent un nouvel empressement pour tirer son peigne, croyant bien qu'elle avoit besoin d'être peignée après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à mesure que le peigne sortoit de l'étui, le reste de la nymphe sortoit de l'eau. Les lis, la neige et l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ses yeux : mais cette blancheur éblouissante n'étoit rien encore en comparaison des grâces qui accompagnoient toutes ces beautés. Elle avoit les épaules et la moitié des bras hors de l'eau ; et c'étoit chose à voir, que les efforts que le prince faisoit contre son peigne en faveur du reste. Mais la nymphe, prenant la parole : « C'est assez, dit-elle, laissez là votre peigne et son étui pour brûler vite ma peau. — Moi ! s'écria-t-il, moi, brûler votre peau ! Que la mienne, avec tout mon corps et avec tout l'univers, soit réduite en cendres, plutôt que cette divine peau soit seulement égratignée par celui qui vous adore ! — Je ne doute point de votre amour, répondit la nymphe ; mais ce n'est pas ici le temps d'en étaler la délicatesse : il n'est question que de

Digitized by Google

m'obéir. Si on vous prévient, vous me perdrez pour jamais, car apprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. » Le prince ne pouvoit se résoudre à cette exécution; et, tandis que la pitié, l'amour et l'obéissance se disputoient dans son cœur, la nymphe lui dit adieu, le pavillon se referma sur elle, et toutes les lumières s'éteignirent.

Ce fut alors que le prince se repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il auroit fait un peu de mal, il est vrai, mais dont il auroit retiré un si grand bien. Il étoit résolu de réparer sa faute à la première occasion; et, pour empêcher qu'on le prévînt, il fut se camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumière le frappa : il crut que c'étoit la grotte qui s'éclairoit de nouveau; mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé sous les derniers arbres de la forêt qui s'étendoit vers le rivage. Il couroit pour en prendre quelque tison, quand, au premier pas qu'il fit, il vit la peau du poisson. La même horreur le saisit à cette vue; et, indigné de rencontrer encore cet objet affreux, il le prit, transporté de colère, en s'écriant : « Pour toi, détestable peau, qui ressemble si peu à celle de la nymphe que j'adore, tu seras brûlée »; et, courant de toutes ses forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une

Digitized by Google

femme assise, qui ne l'eut pas plutôt aperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, et se sauva tout éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le prince jeta cette peau dans le feu : dès qu'elle y fut, il crut avoir fait sauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il se saisit d'un tison, et revint en toute diligence vers son premier poste. Son tison fut inutile; il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau; mais il ne vit plus ni le pavillon, ni la nymphe : il pensa s'en désespérer, ne doutant pas que quelque amant moins tendre et moins difficile, après l'avoir bien peignée et bien brûlée, ne l'eût emmenée pour sa récompense.

Il sortit comme un fou pour courir après, sans savoir de quel côté il alloit : il parcourut toute la forêt sans que nul objet s'offrît à sa vue. Le jour commençoit à paroître, lorsqu'il se trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé. Il voulut voir s'il ne restoit rien de cette affreuse peau qui avoit fait tant de bruit : il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut sa surprise, de retrouver le carcan à deux pas de là! Cette vue lui donna de la joie, ne doutant point que la princesse sa sœur ne fût cette personne qui s'étoit sauvée dans le bois. Il courut avec empressement du côté où il l'avoit vue fuir, sans

Digitized by Google

se mettre en peine du carcan; et il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité. Ce récit seroit trop long si je vous disois la joie qu'ils eurent en se voyant, les caresses qu'ils se firent, et les tendres expressions qui marquoient leur amitié; ils ne se lassoient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied d'un grand arbre pour se conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le prince, ayant fait le récit de ses aventures au sujet de la nymphe et de la grotte au bain, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le renard blanc, et fit bien; car la princesse, ayant conté ses infortunes jusqu'à l'endroit où nous l'avons laissée, poursuivit ainsi :

« O mon cher frère! si vous aviez connu les charmes de ce renard, il eût été impossible que vous ne l'eussiez aimé. Ses soins et ses assiduités auprès de moi avoient quelque chose de surnaturel : il sembloit deviner mes pensées, tant il alloit à propos au-devant de tous mes souhaits : je n'en faisois point, à la vérité, que celui de n'en être jamais séparée; j'en avois si peur que mon premier soin avoit été de lui cacher mon carcan, qui faisoit fuir toutes les bêtes. Le petit palais où nous étions étoit embelli de jardins, de grottes et de fontaines. Le renard m'y conduisoit, quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener; et dans ces promenades, quoi-

Digitized by Google

qu'il ne pût me parler, il entendoit tout ce que je lui disois, et trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit transporté de la bonne volonté que j'avois pour lui. Cependant, il sembloit me demander quelque chose par ses regards et par des gestes suppliants : j'étois au désespoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me dire; car je lui aurois donné ma vie. A la fin je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le carcan au milieu de quelque buisson à l'extrémité du jardin. Le renard blanc l'aperçut dans une de nos promenades; et, loin d'en avoir peur comme les autres bêtes, il me quitta pour sauter à corps perdu dessus; mais, dès qu'il l'eut touché, le carcan se referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la reine. A ce bruit, le pauvre renard fit un saut en arrière, et d'un autre, franchit la muraille du jardin, sans que je l'aie jamais revu depuis. Je fus reprendre ce maudit carcan que je détestois, et que j'aurois abandonné si je ne m'étois souvenue qu'il m'étoit nécessaire dans les bois pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains, qu'il s'ouvrit; et, depuis ce jour fatal, quoique j'aie erré sans cesse par les bois, les rochers et les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidèle et bien-aimé renard. La nuit me surprit hier à

Digitized by Google

l'endroit où j'avois allumé ce feu auprès duquel vous me vîntes effrayer avec cette horrible peau ; et, dès que j'ai été remise de l'étonnement que me causa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je suis revenue sur mes pas pour reprendre ce carcan que j'avois oublié dans ma frayeur. »

En finissant ce récit, la princesse pria son frère de la ramener à cet endroit ; mais ils eurent beau l'y chercher, il ne se trouva plus : elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de son frère ; sa présence la rassuroit contre les périls dont la vertu du carcan l'avoit garantie jusqu'alors ; et, comptant sur la complaisance et l'amitié du prince pour elle : « Mon cher frère, lui dit-elle, en lui serrant les mains et en pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie ; je ne puis plus vivre sans le renard blanc ; et, si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre, vous me verrez mourir de douleur. »

Le prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au désespoir où tomberoit sa sœur quand elle sauroit la triste destinée de ce pauvre renard ; et, ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il savoit, et lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la mer. La princesse y consentit à peine, tant elle étoit pressée de courir après le renard blanc. La grotte

Digitized by Google

des bains fut le lieu qu'ils se marquèrent pour se retrouver, après qu'ils auroient visité tous les environs. En y entrant, la princesse fut étonnée des merveilles qu'elle y vit, quoique son frère l'en eût prévenue ; et, pendant qu'elle étoit occupée à les considérer, le prince grimpoit jusqu'au sommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ses regards le plus loin que sa vue put s'étendre sur la terre et sur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit sembloit fait exprès pour la rêverie, ce fut donc là que la tête du crocodile lui revenant dans l'esprit, et l'idée de la nymphe y succédant, il ne put s'empêcher de parler seul, quoiqu'il n'eut jamais approuvé ceux qui le faisoient dans les livres.

« Qu'est-elle devenue, disoit-il, cette adorable figure que j'ai vue sous des formes si différentes ? et que sont devenus ses sentiments si favorables, qu'elle a bien voulu ne pas me cacher ? Quoi ! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle disparoît dès que j'ai le dos tourné ! Quelque téméraire l'aura fait, poursuivit-il, et tant de beautés seront la récompense de tant de barbarie. Quel tigre a pu brûler une peau que ?..... Mais, s'écria-t-il tout d'un coup, ne seroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire ? » Cette pensée le fit revenir comme d'un songe ; et, convaincu de sa première erreur.

Digitized by Google

« Oui, continua-t-il, c'est cette peau détestable dont elle vouloit se défaire. Il n'y a qu'un lourdaud comme moi qui ait pu s'y m'éprendre.

— Ma foi, dit le géant, je m'y serois mépris tout comme lui : d'où vient aussi que cette sotte grenouille ne lui disoit pas que c'étoit son autre peau ? Mais achève ton conte ; car, franchement, je commence à le trouver un peu long.

— Le prince, dit le Bélier, persuadé entièrement par de nouvelles réflexions qu'il avoit, sans y songer, fait une partie de ce que la nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raison elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reste. Par exemple, disoit-il, en prenant son peigne, et le tirant aussi facilement que le jour des épreuves : si cette reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ses jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevoit ces mots ; et, s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute sa force à travers les arbres pour se sauver d'un homme à cheval qui la poursuivait. Malgré la distance des lieux, il remarqua que cet homme avoit un arc à la main ; et, ne doutant pas que ce ne fut le meurtrier du renard blanc, et que celle qu'il poursuivoit n'eût besoin d'un prompt secours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidoient, car il en avoit perdu la vue en descendant du rocher :

Digitized by Google

le désir de la secourir et de venger le renard sembloit lui donner des ailes; mais, sans aller si vite, il les auroit bientôt joints. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme ; cet homme avoit mis pied à terre et la tenoit entre ses bras; il alloit la mettre sur son cheval quand le prince arriva.

La beauté de cette personne l'éblouit d'abord ; mais sa surprise fut extrême lorsqu'il la reconnut pour être la reine sa belle-mère. Il ne savoit pas son heureux changement; et le souvenir de ses cruautés et de sa haine pour sa sœur et pour lui pensa le faire repentir d'être sitôt arrivé. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de son ravisseur; et, mettant l'épée à la main, il alloit venger son injure et la mort de son ami le renard blanc, lorsque la reine le retint en lui disant que c'étoit l'archiduc de Plaisance. Il n'en douta pas après l'avoir examiné, car c'étoit l'archiduc le plus sauvage qui fût au monde. Il avoit la barbe épaisse, les cheveux hérissés, les regards farouches et ses habits en lambeaux. La reine se mit à genoux, embrassa ceux du prince en lui demandant pardon de ses injustices passées, et le conjura de venir avec elle au secours du roi son père, que ce maudit archiduc venoit de blesser d'une flèche qu'il lui avoit tirée. Le prince, transporté de colère à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie ;

Digitized by Google

mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la reine, et vraisemblablement étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la reine et le prince alloient à grands pas vers l'endroit où elle avoit laissé le roi de Lombardie, elle contoit au prince comme son cœur avoit été soudainement changé pour toute la famille royale ; que le roi son époux, ne la voulant plus voir, avoit quitté sa cour pour chercher ses enfants ; que, désespérée du départ de son mari, elle l'avoit suivi sans équipage et sans train ; mais que, ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit consulté la mère aux Gaînes, qui l'avoit fait conduire à l'isle des Gaînes, où elle avoit vu la plus belle princesse de l'univers, et la plus malheureuse, puisqu'elle étoit obligée, par enchantement, de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monstre marin ; que, quand ce jour arrivoit, il se présentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impossible de résister ; que l'horreur qu'elle en avoit lui donnoit mille morts, et que cependant elle étoit forcée de s'en envelopper et de se jeter dans la mer.

Le prince, transporté d'admiration et de joie, ne pût s'empêcher d'embrasser la reine à cet endroit de son récit, et de l'assurer que celle dont elle parloit ne seroit plus importunée de cette affreuse peau ; et, se mettant à genoux à son

Digitized by Google

tour, il conjura la reine de le conduire à l'isle où étoit cette adorable princesse. » C'est pour vous y mener que je vous cherchois, répliqua-t-elle ; mais, vous ayant si heureusement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait, si nous ne trouvons la princesse votre sœur ; car de sa présence, aussi bien que de la vôtre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. — Et de quelle vie ? dit le prince alarmé. — De celle du renard blanc, reprit la reine, que nous ne trouverons peut-être plus en vie. »

A cette idée de la mort du renard blanc, la reine ne put retenir ses larmes. « Hélas ! poursuivit-elle, ce pauvre renard nous venoit voir de temps en temps, et nous charmoit par ses manières. Pour moi, j'en étois folle. Hier il fit signe qu'on lui envoyât la chaloupe de l'isle ; j'étois au rivage pour l'attendre ; la belle enchantée s'y promenoit avec moi : mais elle ne put rester jusqu'à son arrivée ; car, s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, et sur-le-champ s'élança dans la mer, sous la figure la plus hideuse qu'on puisse voir. Je la plaignis ; mais j'eus bientôt d'autres sujets de m'affliger quand la chaloupe aborda, et que je vis le pauvre renard blanc baigné dans son sang et aux derniers abois. A cette vue je fis mille cris douloureux ; et, l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au Palais des Gaînes, où il est servi

Digitized by Google

comme dans celui du roi votre père. Les chirurgiens jugèrent sa blessure mortelle; mais la gouvernante de l'isle, qui s'intéresse pour lui, se mit à genoux devant la gaîne des oracles : j'y prêtai l'oreille, et j'entendis que, si je pouvois amener le prince et la princesse de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'isle, le renard blanc étoit sauvé; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe, qui me conduiroit à ce rivage, où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit; je parcourus la forêt pour vous trouver : mais quelle fut ma surprise d'y trouver le roi! J'en fus transportée de joie; il voulut d'abord me fuir. Voyant son dessein, je me jetai à ses pieds, et lui dis tant de choses pour l'assurer de mon repentir et de mon changement, qu'il céda à la tendresse qu'il a toujours eue pour moi : cependant il me dit qu'il ne pouvoit rester où j'étois qu'il n'eût trouvé ses enfants. Alors je lui dis que je vous cherchois tous deux, et qu'un oracle avoit dit que je vous trouverois : il me crut. Ensuite je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à son tour que l'archiduc, son parent, s'étant échappé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs et tuoit à coups de flèches tout ce qu'il rencontroit. Ce matin, comme nous commencions à parcourir la forêt pour vous chercher, l'archiduc, qui par malheur

Digitized by Google

nous suivoit, perça le roi d'un coup de flèche à l'épaule, et d'une autre qu'il avoit mise à son arc m'alloit donner la mort ; mais il se retint après m'avoir quelque temps considérée, et je jugeai qu'il vouloit me faire un tout autre traitement, car il vint droit à moi pour me saisir et me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force et de légèreté qu'il me perdit bientôt de vue. Comme il avoit mis pied à terre, le temps qu'il perdoit à remonter à cheval m'avoit donné beaucoup d'avance sur lui : cependant, sans votre secours, j'étois en sa puissance. »

Ce récit finit justement à l'endroit où le roi avoit été blessé ; mais ils ne l'y trouvèrent plus : ce furent de nouvelles alarmes. La pitié d'une part, et le devoir de l'autre, vouloient que, laissant là toute autre inquiétude, ils se remissent à le chercher ; mais l'amour, beaucoup plus pressant que tous les autres égards, s'y opposa. Ils souhaitèrent donc toutes sortes de prospérité au roi, en quelque endroit qu'il fût, et s'acheminèrent en toute diligence vers la grotte des bains, pour y prendre la princesse et voguer ensuite vers l'isle des Gaînes. En entrant dans la grotte, ils trouvèrent la princesse assise qui se désespéroit ; elle tenoit la tête du roi son père sur ses genoux, et l'arrosoit de ses larmes ; elle le croyoit mort, mais il n'étoit qu'évanoui. L'ardeur

Digitized by Google

de courir après celui qui venoit de le blesser, et qui vouloit encore lui ravir sa femme, et de plus la perte de son sang, l'avoient tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pu faire avoit été de se traîner jusqu'à cette grotte pour y chercher du secours ; sa foiblesse et sa surprise lui firent perdre le sentiment.

Votre grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris et les plaintes du fils et de la femme, quand ils virent le roi dans cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la manière qu'on fait ordinairement revenir dans les romans les héros pâmés et les divinités interdites, c'est-à-dire avec force eau fraîche. On arrêta son sang avec des compresses de gaze ; et ensuite, le soulevant de tous côtés, on le mena jusqu'à la chaloupe de l'isle, qui eut la bonté de se venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès qu'ils y furent placés, la princesse apprit de la bouche de sa belle-mère la triste aventure de son cher renard. En apprenant ce malheur, son désespoir éclata de mille manières différentes ; elle vouloit se jeter dans la mer, ou du moins s'évanouir d'affliction ; mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre ; et l'on trouva moyen de tranquilliser un peu son esprit, en lui disant que, dès qu'elle arriveroit auprès du renard mourant, il se porteroit à merveille. Il n'y a rien de si

Digitized by Google

doux pour un cœur amoureux que de pouvoir rendre la vie à l'objet de sa tendresse. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui sembloit immobile; son impatience fut enfin satisfaite; ils abordèrent, mirent pied à terre, et bientôt se rendirent au palais. Nous les y laisserons, s'il vous plaît, pour nous transporter où l'archiduc..

— Oh! va te promener avec ton archiduc, dit le géant; je te défends absolument de quitter ton isle que tout ceci ne soit fini. — Comme il vous plaira, reprit le Bélier; et il poursuivit ainsi :

Le renard blanc, couché sur un petit lit auprès d'un bon feu, tendoit à sa fin; ses yeux étoient fermés, et tout son corps sans mouvement; mais au premier cri que fit la princesse, il ouvrit les yeux, et, rappelant, dès qu'il la vit, le peu qui lui restoit de force, il la regarda d'une manière assez tendre pour un renard à l'agonie, et remua foiblement la queue. Elle se jeta toute plate à terre auprès de lui; mais la gouvernante de l'isle, qui ne l'avoit pas envoyé chercher pour se lamenter, la prit par les bras et l'ayant relevée : « Que faites-vous? lui dit-elle. Il est question de guérir le renard, et non pas de le plaindre. » Le roi de Lombardie, tout languissant qu'il était, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la première vue de cette aimable bête; et, pendant le discours de la gouvernante, il ne cessoit de pleurer et de tâter le

Digitized by Google

pouls du malade. La gouvernante le fit emmener dans un appartement; et, tandis qu'il étoit entre les mains des chirurgiens, s'adressant encore à la princesse : « Que tardez-vous, lui dit-elle, à secourir votre cher renard? Sa vie est entre vos mains, et, dès que vous lui aurez mis le carcan que vous avez, il se portera mieux que jamais; mais je vous avertis qu'il ne vous reste plus que quelques moments pour le sauver. » Ce fut le comble du désespoir pour la princesse de savoir que le salut de son cher renard dépendoit d'un carcan qu'elle avoit perdu. Dès qu'on le sut, ce fut une lamentation universelle ; tous les assistants se mirent à crier : « Le carcan est perdu ! » et mille voix, sortant tout à la fois de mille gaînes, dont la chambre étoit ornée, se joignirent à ce concert, et, sur des tons différents, crièrent : « Le carcan est perdu ! »

Le roi de Lombardie, que les chirurgiens sondoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit. Celui qui avoit pansé le renard de ses blessures en revenoit, et dit au roi ce que c'étoit. « Voilà bien du bruit, dit le roi, pour un carcan. Tenez, ajouta-t-il brusquement, en voici un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt ; je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette, car sans doute il fera cesser ce bruit insupportable que je ne puis souffrir. » On peut juger du mal que la sonde faisoit au roi par la

Digitized by Google

manière chagrine dont il envoyoit le carcan au secours de ce même renard qu'il avoit trouvé si aimable. Quand le chirurgien parut avec le carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort, et la princesse, qui vouloit se tuer, enrageoit de voir tant de gaînes sans trouver un seul couteau. Elle prit le carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie, le mit promptement au cou de son cher renard. Aussitôt il s'étendit, et s'étendit tellement que ce ne fut plus un renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la princesse : aussi n'y perdoit-elle pas ; et, ravie de joie et d'admiration, elle étoit embarrassée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui, un moment avant, étoit ce cher renard qu'elle favorisoit de ses caresses innocentes, sans contrainte et sans scrupule. Confuse et les yeux baissés, elle sortit de la chambre dans le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite; car sans doute que votre grandeur sait depuis longtemps qu'il étoit ce renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé qu'il courut chercher sa belle princesse. Quels furent leurs transports en se parlant, et surtout quels furent ceux de cette tendre princesse en apprenant qui il étoit, et qu'elle en étoit adorée ! Après avoir reçu les compliments de ceux qui s'étoient

Digitized by Google

intéressés à son malheur, il fut rendre ses devoirs au roi de Lombardie.

Le prince, qui n'étoit pas resté au palais, n'y voyant point sa belle nymphe, en étoit sorti d'abord, et ignoroit ce qui venoit de s'y passer : il y rentroit triste et abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'isle, lorsque le beau Pertharite en sortoit pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrassèrent, et se dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un et l'autre. Pertharite, se tournant vers la gouvernante de l'isle, qui étoit présente au moment de sa rencontre avec le prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce prince, et des souffrances de Férandine. « Hélas ! reprit le prince, suspendez pour un moment la pitié qui vous intéresse pour Férandine ; c'est la belle nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grands que vous ne pensez, repartit la gouvernante ; cependant son soulagement dépend de vous, si vous êtes encore en possession de votre peigne. » Sur-le-champ il le tira de sa poche ; et la gouvernante, l'ayant reconnu, lui dit : « Eh bien ! il faut peigner la nymphe dont vous désirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire ? — Si je le jure ! reprit-il ; oui, je le jure. Qu'on me mène promptement à l'endroit où est cette malheureuse nymphe enchantée ! — Doucement, dit la gouvernante ; et si,

Digitized by Google

après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ses attraits et dans la douceur de son premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouser la charmante Férandine, sœur de Pertharite, y consentirez-vous ? — Non, s'écria le passionné prince, et je mourrai plutôt. — Mais, lui répliqua la gouvernante, si son repos est à ce prix, que ferez-vous ? — Courons, répondit-il, la délivrer de ses malheurs ; qu'elle me doive sa tranquillité, je la payerai sans regret de ma vie. — Venez donc, lui dit la gouvernante, venez la peigner, si vous osez ! » A ces mots elle le mena, suivi de tout le monde, jusqu'à la porte d'un salon qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais quelle fut sa surprise quand il vit, au milieu de ce salon, cette malheureuse nymphe assise dans un fauteuil, et paroissant tout embrasée ! Sa gorge et ses bras étoient à demi découverts, et ce ne fut qu'à ses beautés qu'il la reconnut ; car sa tête étoit enveloppée de flammes épaisses qui lui tenoient lieu de cheveux, son visage étoit tout enflé, et ses yeux étoient près de sortir de sa tête. « Regardez, dit la gouvernante au prince, voilà l'état où vous avez mis cette nymphe que vous adorez, en la débarrassant de la tête du crocodile et de sa peau ; allez la peigner. » Il ne se le fit pas dire deux fois, quoique l'aventure fût difficile à tenter. Il tira son peigne, et se jeta d'abord dans ce salon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit son

Digitized by Google

peigne au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, et que la nymphe, plus fraîche que l'aurore et plus brillante que l'astre du jour, lui tendit la main : il se mit à genoux pour la baiser. Alors le beau Pertharite, entrant dans le salon qui avait repris sa fraîcheur naturelle, se jeta au cou de la nymphe, qui, de son côté, l'embrassoit tendrement. Le prince fut arrêté, dans les mouvements de jalousie qui vouloient naître dans son cœur, par les doux noms de frère et de sœur qui frappèrent son oreille, et qui lui apprirent, avec des transports de joie inconcevables, que sa divine nymphe étoit la charmante Férandine, dont il venoit de refuser la main, et qu'il se flattoit dans ce moment de posséder bientôt. Il ne pouvoit se persuader que son bonheur fût réel : son étonnement aussi ne pouvoit cesser, quand il pensoit que cette beauté céleste, qu'il avoit adorée sous tant de formes différentes, étoit la célèbre Férandine, et que le beau Pertharite, sous la figure d'un renard blanc, eût été si passionnément aimé de sa sœur.

Ces quatre amants, les plus parfaits et les plus heureux de l'univers, furent à l'appartement du roi de Lombardie. La reine était auprès de lui, qui, par ses empressements et par ses soins, lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendresse : comme sa blessure étoit peu de chose, il fut bientôt guéri. Le beau Pertharite, pour le

Digitized by Google

divertir, lui conta l'histoire de sa métamorphose et de celle de Férandine.

« Le jour où nous entrâmes dans le château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'esprit de l'archiduc mon père, nous fûmes éblouis d'un nombre infini de spectres et fantômes effroyables. Après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naissant, une femme d'une mine assez respectable, quoiqu'elle fût fort vieille et toute couverte de gaînes, parut à nos yeux, tenant un carcan d'une main, et un peigne de l'autre : « Tenez, « Pertharite, me dit-elle, mettez ce carcan ; et « vous, Férandine, ajouta-t-elle en s'adressant à « ma sœur, peignez-vous de ce peigne, si vous « voulez que votre père rentre dans son bon sens. « Et, pour vous consoler des malheurs qui pour- « ront vous arriver à l'un et à l'autre, sachez que, « quand on vous mettra ce carcan, tous vos « malheurs finiront, et que vous aurez ce que « votre cœur souhaitera ; et vous, belle Féran- « dine, la même chose vous arrivera lorsqu'on « aura brûlé votre peau, et qu'on vous aura pei- « gnée avec ce même peigne que je vous donne. » La mère aux Gaînes disparut à ces mots.

« Cependant, pour sortir de ce château, et pour guérir l'archiduc mon père, je me pressai de mettre ce carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me sentis transformé comme vous m'avez vu. Ma sœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce mal-

Digitized by Google

heur. Comme la raison ne m'avoit pas abandonné dans ce funeste changement, je le sentis dans toute son horreur. Malgré ma douleur, je songeai d'abord à garantir Férandine du piége que la mère aux Gaînes nous avoit tendu. L'usage de la voix m'étant interdit, je lui fis signe de ne se pas peigner, en portant mes pattes à ma tête. Ce geste la trompa, elle crut que je la priois de se peigner, et, espérant que le peigne seroit peut-être le contre-poison du carcan, elle s'en voulut peigner; mais il n'eut pas touché ses cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut aussitôt vers la porte du château, en jetant son peigne, comme j'avois fait mon carcan, gagna ensuite la forêt, et ne cessa de courir qu'elle n'eût gagné le rivage opposé à cette isle. Je la suivis partout, et je vis que, s'étant arrêtée dans la grotte aux bains, près la cuve pleine d'eau, elle se déshabilloit pour s'y jeter; mais elle jeta, par malheur, sa vue sur cette vilaine peau, et, quoiqu'elle fît mille cris pour s'en éloigner, elle se sentit forcée, par une puissance invincible, de s'en envelopper et de se précipiter dans la mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer, et pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé sur le rocher, où je faisois des cris et des lamentations vers le château de cette isle, croyant bien que Férandine s'y étoit réfugiée, lorsque j'en vis

Digitized by Google

venir une chaloupe; je me mis dedans, et elle me débarqua dans l'isle. Je vis ma sœur dans un de ses bons jours : elle me conta comme la gouvernante l'avoit bien reçue, et la traitoit le plus humainement du monde ; mais elle m'arracha des larmes quand elle me dit que, les jours où la peau se présentoit à ses yeux, elle étoit forcée de subir sa destinée, de sauter ensuite dans la mer, et de venir à la grotte des bains, où la peau la quittoit, pendant qu'elle se rafraîchissoit dans cette magnifique cuve. La gouvernante, qui sembla s'intéresser à notre malheur, me permit de venir de temps en temps voir Férandine : nous convînmes des signes que je ferois au haut du rocher. Je revins dans la forêt pour y chercher le remède à nos maux, c'est-à-dire le peigne et le carcan. La fortune, ou plutôt les enchantements de la mère aux Gaînes me conduisirent au petit palais, que j'ai toujours habité depuis.

« La belle princesse de Lombardie vous a dit de quelle manière j'eus le bonheur de la rencontrer ; comme je me sentis forcé de la quitter, lorsque le carcan se referma : et elle vous a instruit de tout ce qui nous est arrivé depuis ce moment. »

Ce récit jeta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la gouvernante de l'isle prenant la parole : « C'est maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'est que la mère aux Gaînes, par quelle raison elle a

Digitized by Google

exercé cette cruelle vengeance sur l'archiduc et sur sa charmante famille, et ce que veulent dire enfin toutes ces gaînes, et.... » — Non! non! s'écria le géant; je n'en veux pas entendre parler: je suis si saoul de gaînes que je n'en puis plus. — Je n'ai donc plus rien à vous apprendre, lui dit le Bélier; car vous savez comme tous les contes finissent. — Eh! que sais-je comme celui-ci finira? reprit le géant. Achève-le donc, et achève-le promptement.

— Le roi de Lombardie, continua le Bélier, guérit de son extrême laideur en guérissant de sa blessure. L'archiduc obtint la paix de la mère aux Gaînes avec le retour de sa raison. Elle donna l'isle enchantée, la grotte aux bains, et tout le pays à la ronde au beau Pertharite: il y établit sa résidence avec la princesse de Lombardie, qu'il épousa; et tous les charmes de l'incomparable Férandine furent le partage du prince de Lombardie. »

Le Bélier ayant, heureusement pour les lecteurs aussi bien que pour le géant, mis fin à son récit, il fut question de dépêcher le héraut d'armes vers le druide et sa fille.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

PENDANT que le Bélier amusoit le géant, son seigneur le druide s'occupoit à remettre l'esprit de sa fille, en calmant les mouvements de son cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfant; et, quand il en auroit eu cinquante, les cinquante ensemble n'auroient pas eu la moitié du mérite et des charmes d'Alie.

L'aveu sincère du petit Poinçon ne l'assuroit que trop que sa fille avoit quitté toutes ses rigueurs en faveur du prince de Noisy. Il aimoit donc Alie, comme un père opulent et spéculatif aime d'ordinaire une fille unique. Il y avoit bien une heure qu'il perdoit son temps à vouloir lui prouver, par les raisonnements les plus subtils et par les démonstrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le prince de Noisy au lieu de l'aimer. Tout cela ne la persuadoit point, et son

Digitized by Google

cœur auroit combattu dix ans contre sa raison avant que de se rendre. Le druide, qui s'en aperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre manière; et, prenant un air plus sérieux: « Alie, lui dit-il, je voulois vous aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vais lui porter. Mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez n'est plus. — Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trompez; car il n'y a pas deux jours que le prince de Noisy m'a parlé dans ce jardin même. — Alie, reprit le druide, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Écoutez ce que je vais vous dire, et vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

« Je vous ai déjà dit de quelle manière la race des Pepin est en possession d'un trône que mon grand-père, votre bisaïeul, croyoit lui appartenir; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits, il trouva dans l'étude de la philosophie de quoi se consoler de l'injustice de la fortune; mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoissances que mon père acquit dans les secrets les plus impénétrables de la nature. Je n'ai point dégénéré; une application continuelle et des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre éléments; et leurs intelligences, jointes à mes lumières, m'ont

Digitized by Google

rendu savant dans l'avenir, et ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant, comme il n'est point de puissance mortelle qui puisse être au-dessus de secours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce livre que je vous avois défendu de lire, que je suis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, et d'être inutilement instruit de leurs desseins contre moi, sans pouvoir prévenir leurs complots, ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis est l'enchanteur Merlin, et la mortelle ennemie de l'enchanteur est une femme immortelle, qu'on appelle vulgairement la mère aux Gaînes. Elle habitoit autrefois les environs du mont Apennin; je vous conterai dans quelque autre temps tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer son ennemi Merlin, moins savant qu'elle, à la vérité, mais beaucoup plus subtil et plus artificieux. Ce fut par ses artifices qu'il sut se rendre maître du plus précieux de ses trésors : c'étoit un couteau dont les merveilleuses vertus le faisoient principal appui de tous ses enchantements ; enfin, ce couteau étoit pour elle ce que mon livre étoit pour moi. Les regrets qu'elle en eut l'obligèrent, contre la douceur de son naturel, de faire beaucoup de mal à des innocents pour retrouver le coupable. Elle établissoit partout des espèces de bureaux tout farcis de gaînes ; elle exigeoit de tous ceux qui venoient

Digitized by Google

implorer son secours une offrande de couteaux, dans l'espérance que celui qu'elle avoit perdu seroit à la fin remis dans quelqu'une de ses gaînes. La magicienne, depuis quelques années, quittant l'Italie qu'elle avoit épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin, qu'elle soupçonnoit du vol, et qui triomphe depuis long-temps à la cour de Pepin. Elle a choisi Moulins pour sa résidence; c'est là que les couteaux se rendent en foule de toutes parts; et, si mon art ne me trompe, ce lieu, dans les siècles à venir, fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant le perfide Merlin ne jouit pas long-temps de sa proie; le fameux Dagobert, mon père, trouva le moyen de s'en emparer, et cette merveille qu'il m'a laissée est encore en ma puissance. Merlin le sait; et, depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantements, de stratagèmes et d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puissance, beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon livre, m'a garanti jusqu'à présent de toutes ses entreprises, et ces lieux que nous habitons étoient inaccessibles à tous ses attentats; mais je tremble que mon livre ne soit entre ses mains, et ne le rende maître de nos destinées.

« Je commence à croire que ce Bélier implacable, dont la haine se déclare si hautement contre

Digitized by Google

nous, est l'enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sortes de voies. Le grand Dagobert, mon père, qui prévit votre naissance et les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un berceau vert pour vous y mettre dès que vous seriez au monde : c'est ce berceau qui vous a garantie de mille malheurs, et qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme : c'est pour cette raison qu'il est au fond de la fontaine, appelée la fontaine du berceau, et dont on n'approche pas impunément ; car, si celui qui l'aura conquis vous doit posséder, celui qui osera l'entreprendre sans y réussir en fera son tombeau. Le téméraire prince de Noisy, dont la destinée étoit de rendre la vôtre malheureuse, étoit bien capable de tenter une pareille aventure, au risque d'y succomber ; mais il a péri d'une autre manière. Oui, ma fille, poursuivit le druide, ce fantôme qui vous avoit troublé la raison doit s'effacer de votre cœur ; et, s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu, soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'enchanteur Merlin pour vous tendre quelque piége. »

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au discours de son père : elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux, et, après tout ce qui accompagne un

Digitized by Google

vrai désespoir, elle s'évanouit entre les bras de son père. Revenue de cet évanouissement, elle voulut savoir de quelle mort son cher amant avoit fini ses jours, pour mourir de la même manière. Le druide eut beau lui dire qu'il n'étoit pas question de mourir pour un homme dont la vie avoit été le seul obstacle à son bonheur; que son projet étoit de restituer à la mère aux Gaînes le larcin de leur ennemi pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui; qu'après cette union le sort lui préparoit un établissement plein de gloire et de félicité: tout cela ne servit de rien, et le druide fut contraint de céder aux empressements d'une curiosité si bizarre. Il conduisit sa fille aux pieds de la statue de Cléopâtre, fit ouvrir la statue, et permit à l'aimable Poinçon d'en sortir et de se rendre visible. Mais, quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda seulement pas. Il fut au désespoir de ce mépris; car il aimoit la nymphe de tout son cœur, et ne cherchoit qu'à lui rendre quelque service.

Le druide confia à Poinçon le talisman qu'il portoit au doigt, et le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide, et des pierreries qu'il avoit si longtemps gardées sans les voir. Poinçon ne fut qu'un moment à revenir, et rapporta un couteau d'une

Digitized by Google

médiocre grandeur. Il étoit éblouissant par l'éclat dont sa lame brilloit; il étoit à deux tranchants, et la pointe en paroissoit fort aiguisée. Le druide le prit des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de respect; et, le mettant entre celles de sa fille : « Voilà, lui dit-il, l'oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez; je veux que vous soyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve. Appuyez doucement la pointe de ce couteau sur l'endroit le plus uni du piédestal de la statue; les caractères qu'il y tracera conduiront votre main, et satisferont votre curiosité. »

Dès que la pointe du couteau toucha à la pierre, elle se mit à écrire avec rapidité, et puis tout à coup s'arrêta. Alors Alie lut ce qui étoit écrit; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de son malheur, et pour s'affermir dans la résolution de n'y pas survivre. Les oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du couteau :

La Seine vit près de Poissy,
Par une funeste aventure,
La fin, sans voir la sépulture,
Du pauvre prince de Noisy.
Vous qui déplorez une perte
Que vous feriez bien d'oublier,
Puisqu'elle est enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Bélier.

Digitized by Google

Le premier mouvement de la belle Alie fut de se percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre la perte de ce qu'elle adoroit; mais son père la retint, et lui arracha le couteau. Après de vains efforts pour calmer son désespoir, il obtint enfin qu'elle traîneroit sa misérable vie jusqu'à ce qu'elle pût attraper le maudit Bélier Merlin, pour le faire périr dans des tourments aussi longs que violents. Car je vous laisse à penser combien on trouve horrible et détestable le meurtrier de ce qu'on aime, et si la grandeur des supplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire étoit de se saisir du coupable. Le druide dit à sa fille qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultés qu'Alie voyoit à exécuter son dessein, redoubloient son impatience et son désespoir. Elle embrassoit les genoux de son père, et le conjuroit, par toute sa tendresse, de mettre tous ses secrets en usage pour hâter l'heureux moment de sa vengeance, lorsqu'ils entendirent des fanfares et des trompettes vers la porte du château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après il vint annoncer au druide le héraut d'armes du géant. Il fut résolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduisit dans le salon du palais, où le druide le reçut; tandis que sa fille, suivie du petit Poinçon, se

Digitized by Google

mit en devoir d'attendrir les bosquets, les fontaines et tout le marbre du jardin par ses plaintes douloureuses. Mais tout fut insensible à sa douleur; il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, et qui mêla ses larmes à celles qu'elle donnoit au souvenir du prince de Noisy. Cette triste occupation fut enfin interrompue par le retour du druide.

La joie, l'étonnement et l'inquiétude étoient peints à la fois sur le visage du druide, quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage. « Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurois espéré de mon art: l'ennemi prévient tous les piéges que j'aurois pu lui préparer; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'enchanteur Merlin dans les propositions du géant; il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connoissance du trésor que nous gardons: il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le prince de Noisy pour s'emparer du livre dont cet infortuné n'a pu se prévaloir contre lui. Cet avantage suffiroit non-seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici, sous prétexte de se faire dorer les cornes et les pieds, que pour se rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées, et

Digitized by Google

qui, depuis la perte du livre qu'il possède, est mon unique ressource : il se croit si bien caché sous cette figure de Bélier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la cérémonie dont vous le devez honorer, car j'ai consenti sur-le-champ à toutes ses propositions, et demain vous serez instruite de la manière dont je prétends qu'il soit reçu. »

Cette nouvelle suspendit la douleur d'Alie pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine; et, quoique le nom seul du Bélier la fît frémir d'horreur, elle ne souhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver son père, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'enchanteur, mena sa fille à la statue de Cléopâtre. Le désespoir et la douleur l'avoient extrêmement abattue ; pas un seul ornement ne soutenoit ses attraits, et cependant, pour vous montrer ce que c'étoit que sa beauté :

Ni la reine de Lombardie,
Ni l'amante du Renard blanc,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,
N'eurent jamais rien d'approchant
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout son abattement,
Elle eût même de Férandine
Effacé la beauté divine;

Digitized by Google

Non quand, soumise à tant de maux,
Elle habitoit sa peau marine;
Mais quand, brillante sur les eaux,
Dans cette superbe machine,
On la prit pour Vénus sortant du sein des flots.
Tout cela n'est que bagatelle.
Mais, pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous savez, le goût le plus fidèle,
Je me serois mis à genoux
Pour rendre hommage à cette belle,
Car je l'aurois prise pour vous.

Cette belle donc se rendit avec son père au pied de la statue ; tout y étoit préparé pour la scène qu'on avoit méditée. Un vase, enrichi de gros diamants, contenoit une liqueur encore plus précieuse, puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Bélier de lui dorer les cornes et les pieds. Ce fut alors que le druide donna les dernières instructions à sa fille ; mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, et dans la droite ce couteau redoutable de la magicienne. « Alie, lui dit-il après l'avoir armée, je vous quitte ; car je ne suis plus à l'épreuve des enchantements depuis que je n'ai plus le talisman que je vous laisse. Vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire ; souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Bélier paroîtra, cachez le couteau, et ne lui montrez que le vase que vous tiendrez : il ne l'aura pas plutôt vu qu'il s'en approchera sans aucune défiance ;

Digitized by Google

mais, comme il sait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché, faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes: faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler, et, quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vite ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête. S'il quitte alors sa forme de Bélier pour paroître sous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire si c'est lui, tuez l'enchanteur avant qu'il puisse vous échapper: et, s'il ne quitte point sa forme de Bélier, tuez-le de même, et vengez les maux qu'il vous a faits. Cette exécution faite, venez me trouver dans le palais le plus diligemment qu'il vous sera possible. Poinçon, que je rends invisible, restera auprès de vous. »

Le druide embrassa sa fille, et se retira dans le salon après ces instructions. A peine y étoit-il qu'on entendit les fanfares des trompettes, et quelques moments après le Bélier, ayant montré son passe-port, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'Alie s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son amant: l'impatience qu'elle sentoit de l'avoir à sa discrétion étoit si violente, qu'il falloit toute la confiance que le Bélier avoit pour ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baissa la tête pour la saluer. Elle crut qu'il lui présentoit les

Digitized by Google

cornes pour être dorées de ses belles mains : cela la mit tout à fait hors d'elle-même, et, lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit : « Couche-toi là, scélérat, si tu veux que je te touche. » Le Bélier, qui ne s'attendoit peut-être pas à cette réception, ne laissa pas d'obéir, et se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le druide avoit mis dans ses instructions, elle voulut commencer par le plus sûr ; et, lui ayant enfoncé le couteau justement à l'endroit du cœur, elle coupa ensuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au palais pour apprendre à son père la mort du Bélier, et lui porter sa glorieuse dépouille. Mais quelles furent ses alarmes quand elle vit la surprise et l'horreur du druide ! « Malheureuse ! s'écria-t-il en reculant, quel sang viens-tu de répandre, puisque ce n'est ni celui du Bélier ni celui de l'enchanteur ? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. » Alors elle jeta les yeux sur la main dont elle croyoit tenir la laine du Bélier Merlin, et la trouva pleine de cheveux les plus beaux et les plus blonds qu'on eût jamais vus. En les regardant, une horreur secrète s'empara de son âme ; et, laissant tomber les cheveux et le couteau, elle courut tout éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avoit de funeste. Son père eut beau l'appeler et courir après elle,

Digitized by Google

jamais elle ne se fût arrêtée sans le concert nouveau qui frappa tout à coup ses oreilles. Les statues du jardin, animées par quelque enchantement, sembloient unir leurs voix lugubres pour chanter :

Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime !

Tous les oiseaux des bosquets les plus éloignés se rassemblèrent autour des statues pour leur répondre, et les échos des environs répétoient l'un après l'autre :

Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime !

Et, par malheur, les statues, les oiseaux et les échos, qui disoient tous la même chose, ne disoient rien qui ne fût vrai.

La misérable Alie, se débarrassant des bras de son père, qui l'avoit jointe tandis qu'elle donnoit toute son attention à ce qu'elle entendoit, courut tout éperdue à la statue de Cléopâtre. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive et la plus sincère qui fut jamais ! Il n'étoit plus question de ce Bélier, objet de sa vengeance et de toute son horreur. Le beau prince de Noisy, tel et plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la fontaine du berceau, versoit son sang à gros bouillons par l'af-

Digitized by Google

freuse plaie qu'elle venoit de lui faire : elle se précipita sur lui, et l'embrassa pour la première et dernière fois de sa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languissamment vers elle, et les referma pour jamais.

Je ne sais, mademoiselle, comment vous vous sentirez en lisant cet endroit ; mais je sais bien que le savant Mabillon n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduisant ces mémoires. La scène étoit attendrissante, car la belle Alie, appuyée contre le piédestal de la statue, tenoit entre ses bras le corps sanglant du plus charmant de tous les hommes et du plus fidèle de tous les amants, et versoit sur son visage et sur la blessure qu'elle venoit de lui faire un torrent de larmes. Le druide, le petit Poinçon, les sylphides et tous les oiseaux des environs assistoient, en pleurant, à ce triste et funeste spectacle.

C'est ainsi que l'on peint la reine de Cythère,
Arrosant de ses pleurs le mourant Adonis,
Lorsqu'une chasse téméraire
Les eut pour jamais désunis.
C'est ainsi que l'on peint une troupe légère
D'Amours autour d'eux réunis,
Brisant leurs armes de colère,
Poussant des regrets infinis,
Et pleurant autour de leur mère.

Si l'illustre et savant traducteur de ces antiquités avoit bien fait, il en seroit demeuré là ;

Digitized by Google

car, le héros de la pièce égorgé sous la figure du Bélier et reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas mériter une grande attention. Cependant, pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de Pontalie, il faut aller jusqu'à la fin de l'histoire.

Quoique le druide fût pénétré de douleur et confondu par l'étonnement que lui causoient tant d'événements imprévus, il n'étoit pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au palais : il y avoit laissé, pour courir après sa fille, l'unique ressource qui lui restoit. Il ordonna aux sylphides d'enlever le corps du prince de Noisy, et de le porter auprès de la fontaine du berceau, où il viendroit les retrouver ; ensuite il emmena Alie dans le cabinet des vestales, et ordonna au petit Poinçon de ne pas la quitter, de crainte que le désespoir ne la portât à quelque violence.

Les ordres du druide furent mal exécutés, car les sylphides, timides et effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle et défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, et le prièrent, tandis qu'elles resteroient avec elle, de porter le prince de Noisy à la fontaine du berceau. Il sembloit que ce changement dans l'exécution des ordres du druide ne dût être d'aucune conséquence : cependant il pensa tout gâter, comme on verra dans la suite.

Digitized by Google

L'empressement du druide n'étoit pas frivole : il avoit pour objet le couteau enchanté que sa fille avoit laissé tomber dans le salon du palais ; il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce trésor, et plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hasard laissé tomber sur la pointe, et, dès que cette pointe étoit appuyée sur quelque chose de solide, elle écrivoit. Il trouva donc une infinité de caractères tracés sur les carreaux du salon. Le couteau, teint du sang de l'infortuné prince de Noisy, marquoit distinctement tous les traits de l'écriture sur le marbre, et continuoit toujours à les marquer. Le druide le saisit et l'arrêta : mais, quoique toutes les langues de l'univers lui fussent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés : CASIA, TUXIL, GRIMORION, GRINA, NAXUN, CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau sur les carreaux du marbre, sans en pouvoir tirer autre chose que ce maudit CASIA, TUXIL, etc., qu'il recommençoit toujours. Il crut que le sang dont il étoit souillé pouvoit bien être cause de cette langue diabolique contre laquelle toute sa science venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir, il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine ; mais l'eau ne faisoit que rendre ce sang plus vif, et

Digitized by Google

sembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il se rendit à la statue de Cléopâtre pour le remettre à sa place ordinaire : mais, dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit son éclat, et tout le sang disparut. Ce fut alors que le druide crut qu'il s'expliqueroit plus clairement : mais, l'ayant appuyé près du même endroit de la statue où il avoit écrit la première fois, il y répéta encore les mêmes caractères que dans le salon. Le druide en eut tant de dépit qu'il fut tenté de le briser contre la statue, ou de s'en frapper pour se punir de son ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment philosophe, il prit un parti plus raisonnable. Après l'avoir enfermé dans la statue, il fut confronter du grec, de l'hébreu, du syriaque, du chaldéen et du chinois avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusque bien avant dans la nuit, et lui fit entièrement oublier nos amants infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le cabinet des vestales, où les sylphides la gardoient, représentoit partout ce qui pouvoit avoir du rapport aux vierges de l'antiquité. On voyoit de leurs statues qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires ; d'autres qui, par une mort glorieuse, se délivroient des poursuites et de la violence des mauvais empereurs ; et d'au-

Digitized by Google

tres enfin qui, ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étoient sur le point d'en subir le châtiment rigoureux.

A peine le druide avoit-il quitté sa fille dans le cabinet des vestales, que cette tendre et désespérée amante s'étoit évanouie. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi toute sa douleur : ce furent des cris et un redoublement de désespoir qu'il n'est pas possible d'exprimer ; elle demandoit au ciel, à la terre et aux sylphides, cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même.

Mais que devint-elle lorsqu'en jetant les yeux sur ses mains et sur ses habits, elle les vit ensanglantés du meurtre de l'infortuné Bélier ? A cette vue, son désespoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à son secours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle se mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux ; et, se mettant dans l'esprit qu'elle étoit une vestale faussement accusée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le testament de son cœur, dont elle vouloit charger les sylphides pour le rendre à son cher amant.

Les sylphides furent effrayées de son égarement ; elles reculèrent quelques pas. Alors Alie s'écria : « Non, vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refusez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle en se levant avec précipitation ; je vois cette

Digitized by Google

ombre bien-aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. » Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté, ce qui me feroit croire que c'étoient plutôt des villageoises travesties en nymphes qui gardoient Alie que de vraies sylphides : car elles se sauvèrent dès que leur maîtresse eut dit qu'elle voyoit l'ombre de son amant ; et la belle Alie, toujours remplie de cette idée, couroit comme une insensée, croyant poursuivre le prince de Noisy, qu'elle appeloit à haute voix.

Elle étoit parvenue jusqu'à la porte du jardin ; et, quoique cette porte fût fermée, elle crut que son amant lui venoit d'échapper par là. Cet obstacle auroit terminé sa course, puisque tout l'art et toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, sans la bague qu'Alie avoit au doigt, et que son père lui avoit mise pour la garantir des supercheries de l'enchanteur Merlin. Elle porta par hasard la main sur la porte du jardin : dès que le talisman l'eut touchée, elle s'ouvrit ; et la charmante Alie se mit à courir les champs.

Elle traversa ce pont qui lui avoit donné tant d'alarmes peu de temps auparavant, et le traversa sans savoir qu'il fût de la façon du pauvre Bélier. Si elle l'avoit su, je ne sais ce qu'elle seroit devenue, car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter pour faire quelque exclamation ; et, si par

Digitized by Google

hasard elle l'eût touché de son talisman, adieu le pont et la nymphe, tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la bague. Mais, quand le malheur en veut, on n'évite un danger que pour tomber dans un plus grand.

Le géant Moulineau n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin pour y être introduit après la mort du druide, suivant ce qu'ils avoient concerté, son premier ministre et lui; et, tandis que la triste scène dont nous venons de parler se passoit au dedans du jardin, il n'avoit cessé de rôder au dehors. Il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en possession de sa maîtresse et des trésors du druide, et qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginoit que le Bélier l'avoit trahi, et tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue pendant qu'il étoit agité de son impatience et de ses réflexions, il venoit de passer le pont pour regagner son quartier, lorsque la malheureuse Alie, l'ayant aperçu parmi les ténèbres, le prit d'abord pour cette chère ombre qu'elle poursuivoit; et, cette idée lui faisant redoubler sa course : « Cher prince, dit-elle, arrête, et reçois les derniers soupirs de ta cruelle et de ton innocente meurtrière ! »

L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappoit son oreille; et quoique ce fût cette

Digitized by Google

même voix qui l'avoit appelé nain, il se retourna, et vit un visage dont l'éclat dissipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle Alie qui venoit, les bras ouverts, se précipiter dans les siens! Il imagina que le fidèle Bélier avoit égorgé le druide, et que sa fille, libre désormais, s'abandonnoit, dès cette première occasion, au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'auteur de ces mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure justement où nous en sommes pour rentrer chez le druide : l'heure étoit indue, les illusions mènent loin, et les géants sont avantageux.

Tandis que celui-ci se sentoit tout transporté d'une fortune si peu espérée, le druide, ayant inutilement feuilleté ses antiques manuscrits, se souvint enfin de sa fille : mais comme il la croyoit en sûreté sous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la fontaine du berceau pour disposer du corps de l'infortuné prince de Noisy, selon qu'il avoit résolu. Mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin qu'il y vit les sylphides, dont les unes se cachoient dans les palissades, et les autres fuyoient à son approche. Il les appeloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait du prince de Noisy : mais cette question n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il se

Digitized by Google

rendit en toute diligence au bord de la fontaine, où il fut bien surpris de trouver le petit Poinçon qui se désespéroit.

« Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le druide, et qu'est devenue ma fille? — Votre fille, répondit le désolé Poinçon, est en toute sûreté entre les mains des sylphides; mais pour le corps du prince de Noisy, dont je m'étois chargé, il est perdu malgré tous mes soins. Je pleurois auprès de lui; je déplorois sa cruelle destinée, et je compatissois au désespoir de la belle Alie, lorsque j'ai vu tout à coup auprès de moi l'homme de l'aspect le plus respectable, après vous, qui soit dans tout l'univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au lieu de verser des larmes inutiles sur le sort de celui que je regrettois, il falloit lui rendre le seul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger son corps dans la fontaine, pour le purger du sang dont il étoit souillé, avant que vous vinssiez le brûler. Je l'ai cru, mais le corps du prince de Noisy n'a pas eu plutôt touché l'eau qu'il s'est abîmé jusqu'au fond de la fontaine, malgré tous mes efforts; et dans le même instant, le berceau s'étant élevé jusqu'au-dessus de l'eau, cet homme l'a saisi, et a disparu à mes yeux.

« C'en est donc fait, cruel Merlin, s'écria le druide, tu as vaincu! Mais pour toi, scélérat,

Digitized by Google

dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare! » Le misérable Poinçon étoit plus mort que vif; cependant le druide ne savoit pas encore tous ses malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la statue de Cléopâtre pour l'y renfermer : mais cette même statue, qui s'étoit ouverte sans le secours du talisman pour y remettre le couteau, refusa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon.

Ce fut dans ce moment que le druide s'aperçut qu'il avoit laissé sa bague au doigt de sa fille : il courut la chercher au cabinet des vestales; et vous jugez bien que ce fut inutilement. Nouvelles alarmes, nouveaux reproches et nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon. Le druide regagna son palais pour y chercher Alie; après de vaines recherches, il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorsque, levant les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les désastres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'astronome qui ne suspende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt que c'étoit ou une comète, ou quelque autre phénomène, et bientôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une chose lumineuse, qui sembloit suspendue en l'air, et qui grossissoit à mesure que cela s'approchoit de la terre : il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné

Digitized by Google

de lumière, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorsqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des palissades, il lui parut attelé de deux licornes qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot, qui lui causoit un étonnement merveilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot. Tous ces flambeaux qu'il avoit vus en l'air étoient autant de bougies placées dans des gaînes autour du chariot, et les cornes des animaux qui l'avoient traîné n'étoient autre chose que deux grandes gaînes, portant chacune un flambeau allumé.

Pendant que le druide donnoit toute son attention à ce nouveau spectacle, le chariot s'ouvrit, et la mère aux Gaînes en sortit en lui présentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, et qui portoit si bien son âge, qu'elle ne paroissoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cents : elle avoit une andrienne de velours cramoisi, semée partout de gaînes en broderie d'or. « Donnez, dit-elle au druide, le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde ; elle pourroit vous être de quelque secours dans l'embarras où je sais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hasard aujourd'hui, et j'ai vu, en examinant mes livres, que ce que je cherche n'est pas loin d'ici. Il n'y a que sept mi-

Digitized by Google

nutes que je suis partie de Moulins ; peut-être aurois-je prévenu le funeste accident qui vous est arrivé, si j'avois découvert plus tôt ce que j'ai ignoré si longtemps : mais allons nous reposer dans votre palais. »

Le druide, ayant appelé Poinçon, qui par respect se tenoit à l'écart, lui commanda d'un air sévère de conduire le chariot au cabinet des vestales, et de le garder. En entrant dans le salon du palais, la mère aux Gaînes fut frappée des caractères que le couteau avoit tracés : elle en tressaillit ; et, s'arrêtant tout court : « Que vois-je ? dit-elle, et par quelle aventure mon précieux couteau s'est-il échappé des mains du perfide Merlin pour vous consoler de votre malheur dans un langage inconnu au reste des mortels ? » Le druide émerveillé, sans pourtant lui révéler l'aventure de son couteau, la supplia de lui expliquer ces paroles, puisqu'elles sembloient le regarder. « Voici, dit la mère aux Gaînes, leur explication :

Ne craignez rien pour votre Alie,
Tant que vous aurez son berceau.
Gardez votre Bélier de l'eau,
Et je vous réponds de sa vie. »

Le docte Mabillon nous assure qu'à cette explication le druide devint plus pâle que la fraise de la mère aux Gaînes ; que cependant il ne

Digitized by Google

voulut pas lui avouer ce qui en étoit. La magicienne, ayant remarqué le trouble du druide, lui dit : « Passons dans un autre lieu, où je pourrai plus commodément vous instruire de certaines choses qui sont sans doute échappées à cette connoissance universelle dont l'art et la nature vous ont comblé. » A ces mots, le druide la conduisit dans la salle des peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté. Il y avoit fait peindre à fresque la représentation d'un ameublement où l'or brilloit partout au milieu des couleurs les plus vives ; et tout cela si bien imité, qu'il n'y avoit personne qui ne l'eût prise pour une véritable tapisserie : des figures grotesques, des musiques barbares, des oiseaux de la Chine, et mille fleurs indiennes en faisoient le sujet. Les tableaux qu'on y voyoit ne représentoient ni le passé, ni le présent ; cela n'étoit pas digne de l'art, ni de la science du druide. Le plus bel ouvrage dont cette superbe salle paroissoit enrichie, étoit le portrait d'un prince auguste et majestueux, qui dans les siècles futurs devoit réunir le vaste empire des Gaules sous sa domination, et dont la gloire devoit s'étendre jusqu'à de nouveaux climats. La mère aux Gaînes le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que neuf cents ans après ; et, dès qu'elle eut donné quelques moments d'attention aux autres ornements, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit

Digitized by Google

mettre le druide auprès d'elle pour lui conter ses aventures.

Le druide n'étoit guère en état de donner son attention au discours de la mère aux Gaînes, car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caractères du salon, et le désir de retrouver Alie, lui causoient une agitation intérieure que toute sa raison pouvoit à peine dissimuler : cependant il écouta, avec une tranquillité apparente, la magicienne qui parla de cette manière :

HISTOIRE

DE LA MÈRE AUX GAINES.

Quoique je sache que vous êtes instruit d'une partie des choses qui me regardent, je suis très-certaine que les plus essentielles et les plus particulières vous sont inconnues : c'est de quoi je vais vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Je suis fille du premier souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle. En naissant on m'appela Philoclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un siècle. Je naquis aussi belle qu'on

Digitized by Google

peut l'être en naissant : mais cette beauté devint si merveilleuse dans la suite, que j'ai passé pour un miracle de beauté ; et mon étoile, qui m'avoit favorisée de cet avantage, voulut encore me donner un esprit qui surpassoit l'éclat de tant de grâces : ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouie. Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'esprit et la science les distinguoient. Je fus long-temps sans en voir qui fussent dignes de mon choix : tout mon plaisir étoit la solitude, et tous mes amusements la lecture. Mon père, le prince le plus magnifique de son siècle, étoit aussi le plus ignorant : cependant il avoit rassemblé à grands frais les livres les plus rares et les plus curieux de l'univers; mais il n'en avoit jamais lu un seul. Cette bibliothèque étoit mon séjour ordinaire : de ma lecture et du choix que j'en faisois je tirai les premiers éléments de ces connoissances qui m'ont rendue si fameuse.

Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eut bientôt rendue maîtresse des caractères les plus inconnus, et du sens le plus obscur des livres dont cette bibliothèque étoit remplie. Cependant le plus précieux de tous ces volumes me parut long-temps impénétrable : il contenoit un nombre infini de plantes et de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées séparément, et quelquefois interrom-

Digitized by Google

pues dans leurs arrangements par les planètes et les constellations, sous les différentes figures dont les astronomes nous les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fussent autant d'hiéroglyphes employés au lieu des différents caractères dont les autres livres étoient écrits. Je vins à bout d'un langage si difficile et inconnu à tout autre, malgré le mystère et les énigmes qui l'enveloppoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail et de mes veilles par les sècrets que ce livre me révéla.

Mon père, qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit souvent menacée de faire brûler tous ces livres. Un jour il vint m'arracher de sa bibliothèque pour me mener à une chasse à l'oiseau. On me mit en habit de chasse. Je montai à cheval; et, dans cet état, au milieu d'une suite brillante de l'un et de l'autre sexe, j'effaçois toutes les femmes, et je charmois tous les hommes, sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine que bordoit une rivière assez profonde. Dès que la chasse commença, mille cris s'élevèrent, et mon cheval effrayé m'emporta d'une course rapide droit à cette rivière. Il s'y précipita; et, l'ayant passée, il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre; et, charmée

Digitized by Google

que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque temps; et, trouvant un lieu propre à me reposer, je m'assis sur un gazon naissant au pied d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie. Elle me mena si loin, que le jour commençoit à baisser lorsque j'en fus tirée par un assez grand bruit au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée. Un gros hibou causoit ce bruit; il tomboit de branche en branché; et, s'étant embarrassé sur la dernière par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui qu'on s'étoit servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espèce sont d'ordinaire le jouet et la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisois tout un autre cas, je le mis en liberté : mais, au lieu de s'envoler, lorsque je l'eus débarrassé, il se mit à terre à deux pas de moi, et me regarda fixement. L'obscurité naissante commençoit à lui rendre l'usage de la vue que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler, comme je crus qu'il alloit faire, après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, battit des ailes, et s'envola. Son vol ne fut pas rapide; il se posa sur un autre chêne à dix pas de là, et fit un second cri. Je m'en approchai; mais le hibou disparut; et de l'endroit où je l'avois vu il sortit un rayon de lumière. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, et une partie de ceux

Digitized by Google

qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée, je regagnai la cour de mon père, bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour la bibliothèque me fut interdite; tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul livre. Ce fut celui des hiéroglyphes; et comme mon père crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vu ce hibou. Je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient, à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté : j'y voulus attendre le coucher du soleil, dans l'espérance de voir mon hibou. J'examinois avec soin tous les arbres, sans avoir pu reconnoître celui d'où j'avois vu sortir ce rayon de lumière ; et, m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe, et m'endormis d'un profond sommeil. Il ne dura guère, et ce qui causa mon réveil, fut de me sentir presque dans les bras d'un homme, ou, pour mieux dire, d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les satires : il en avoit le visage ; et, quoiqu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds, son corps étoit hérissé d'un poil affreux. Mes efforts et mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garantir, si le hibou le plus effroyable que jamais

Digitized by Google

hibou puisse être, n'eût alarmé ce monstre. Il s'éloigna de quelques pas, et leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri : il vit comme moi quelque chose de lumineux entre les griffes du hibou, qui, descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre; la terre étoit arrosée de son sang; et, quoique j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en approcher : je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel. Il étoit tombé à la renverse, et je vis le manche d'un couteau, dont toute la lame paroissoit enfoncée dans son cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré, que les endroits de cette lame, qui n'étoient point souillés de sang, m'éblouirent par leur éclat. Dès que ce couteau fut en ma possession, je crus avoir le plus précieux de tous les trésors, et je ne me trompois pas. Je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui sortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois; mais ce fut inutilement, l'eau ne faisoit que rendre la couleur du sang plus vive. Ce prodige m'étonna, et mon étonnement redoubla bientôt par un nouveau prodige. J'en appuyai la pointe sur le rocher pour essayer si le sang ne s'effaceroit point : mais, dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau sembla s'animer d'un mouvement auquel je cédai; et, suivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caractères

Digitized by Google

communs. Mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui est écrit dans votre salon, et c'est ce langage que j'avois appris dans le livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit sur le rocher :

Jeune beauté, qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime;
Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me suis un peu étendue sur ces premières circonstances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues : je vais vous parler plus suceinctement du reste.

J'avois deux trésors inestimables qui, m'élevant au-dessus des connoissances ordinaires, ne me laissoient de goût que pour les spéculations sublimes. Tout ce que j'avois essayé pour ôter le sang qui souilloit mon couteau n'avoit pu le faire disparoître. Je m'avisai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or : l'or se fondit, et, le sang s'effaçant jusqu'à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les astres du ciel. Je le consultois dans toutes mes difficultés, et je sortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à présent que ce n'est que dans le temps qu'il est sanglant qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai souvent cru que c'étoit le couteau dont Apollon

Digitized by Google

s'étoit servi pour écorcher Marsyas, puisqu'il rendoit des oracles, et qu'il les rendoit toujours en vers. Mais finissons.

Je restai auprès de mon père sans jamais vouloir consentir aux engagements pour lesquels on ne cessoit de me tourmenter, et j'y restai dans tout l'éclat de ma première fraîcheur, tandis que toutes les personnes de mon âge voyoient disparoître leurs charmes par le nombre des années. Je m'aperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis si longtemps, et, m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangères. Je visitai l'Égypte, l'Afrique, la Perse et les Indes. Plusieurs siècles s'étant écoulés pendant ces différents voyages et les longs séjours que j'ai faits dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe pour l'enrichir de tant de veilles et de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin partout répandue. Le désir de savoir si les merveilles qu'on publioit de sa science étoient dignes de cette réputation me fit passer en Angleterre. Je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage, et j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend, comme moi, d'un des premiers souverains de l'Armorique, dont la posté-

Digitized by Google

rité s'est établie dans la province de Cornouaille, dont il avoit le duché.

La faveur du roi d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin. Je l'en trouvai digne : je fus charmée de son esprit, mais je ne fus pas si contente de son caractère, quoiqu'il le cachât, autant qu'il lui étoit possible, par une grande apparence de sincérité qui couvroit un artifice qui alloit jusqu'à la supercherie. Je connus bientôt que les soins qu'il prenoit pour me paroître agréable et pour s'insinuer auprès de moi avoient pour but son intérêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse Philoclée dont quelque chronique de Bretagne faisoit mention, et qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivants; il me parloit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu immortelle cette beauté fameuse. En me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en fallut pas davantage pour m'alarmer : j'eus recours à mon couteau, et mon couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui sembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du mont Apennin; et, pour m'y cacher à sa poursuite et à tous ses projets, j'y pris cette forme d'extrême décrépitude où l'on m'a vue. Mais toutes mes précautions furent

Digitized by Google

inutiles : le perfide fit tant qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis; vous savez le sujet de ces gaînes universelles qui m'ont fait donner le nom de la mère aux Gaînes; vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours, et c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chassé de l'Angleterre, a non-seulement trouvé un asile à la cour de Pepin, mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la principauté de Noisy. C'est là qu'il a élevé son fils dans la même crainte de votre voisinage que vous avez toujours eue du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez prises l'un et l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devoit être si fatale à leur union : le livre dont je vous ai parlé m'a instruite de toutes ces choses, et me promet la possession du trésor que Merlin m'a volé. Je sais le moyen de rappeler son fils des portes du trépas à la vie, et ce n'est qu'en lui rendant ce fils que l'enchanteur se résoudra à me rendre mon couteau. C'est maintenant à vous à m'apprendre par quel hasard il a pu échapper de ses mains pour égorger son fils, et pour tracer ensuite les caractères que j'ai lus sur le marbre de votre salon.

Digitized by Google

Le druide, pénétré de son affliction, ne pouvant plus se contraindre et sentant de plus le besoin qu'il pouvoit avoir de la magicienne, se jeta alors à ses genoux, et, en les arrosant de ses larmes, il lui conta naturellement l'état présent des choses.

« Quoi! s'écria la mère aux Gaînes, le prince de Noisy a disparu dans la fontaine! Le berceau d'Alie, en paroissant au-dessus de l'eau, a été enlevé par Merlin! car, n'en doutez point, c'est lui-même qui vous a fait le vol, et de plus votre fille est perdue! Que de malheurs! ajouta-t-elle. La perte d'Alie, qui vous est le plus sensible de tous, me fait trembler pour vous, puisque vous ne la trouverez qu'en retrouvant son berceau; et comment l'espérer, votre plus cruel ennemi en étant possesseur? Et cet ennemi est Merlin, qui, malgré mes soins et mes précautions, m'enleva mon couteau. » En disant ces mots, quelques larmes échappèrent à la magicienne; et d'un ton pénétré de douleur elle répéta ces vers, que le couteau lui avoit tracés dans la forêt :

Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

« C'est ce que tu me recommandois, continua-t-elle, précieux trésor que j'ai tant appréhendé de perdre, et dont j'ai regretté la perte avec des

Digitized by Google

remords si cuisants et qui ne finiront jamais. Hélas! que pouvois-je faire de plus pour te conserver? Que ne me gardois-tu de même, selon ta promesse, quand le chariot enchanté vint se présenter à mes yeux dans les déserts de l'Apennin? »

Le druide, à ce redoublement de douleur que témoigna la mère aux Gaînes, crut ne pouvoir mieux prendre son temps pour lui apprendre que ce couteau si précieux et si regretté étoit en sa puissance, en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut si transportée de ravissement à cette nouvelle qu'elle pensa s'en évanouir. Le druide la conduisit à la statue de Cléopâtre, oubliant qu'il n'avoit plus cette bague qui pouvoit seule la faire ouvrir. Il resta donc tout court vis-à-vis de la statue et de la magicienne, à qui il avoua qu'en perdant sa fille il avoit aussi perdu son talisman qu'elle avoit au doigt; il lui apprit que cette bague étoit la seule clef qui pouvoit ouvrir la statue qui renfermoit son couteau. La magicienne, désespérée, résolut de mettre toute sa science en usage pour triompher des obstacles qui s'opposoient à son bonheur. Elle dit au druide d'ordonner à Poinçon d'aller, sous toutes sortes de formes, chercher Alie, tandis qu'elle s'occuperoit du soin de faire retrouver le berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons

Digitized by Google

laissée se jetant à corps perdu entre les bras du géant. Cette situation m'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie; mais grande étoit la vertu des talismans antiques, et plus grande encore la foi de ceux qui y croyoient. La charmante Alie, qui pensoit courir après l'ombre de son cher amant, s'étoit attendue à n'embrasser que l'air; mais quelle fut sa surprise de se trouver entre les bras d'un corps solide et raisonnablement épais! Sa frayeur lui rendit d'abord toute sa raison. Alors, voyant le danger où elle venoit de se jeter elle-même, elle fit mille cris et mille efforts pour se débarrasser du géant, qui, loin de lâcher sa proie, la porta dans son quartier sans qu'elle eût seulement touché du pied à terre. Quel effroi s'empara de son âme quand elle se vit renfermée, et qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute sa tendresse, et qu'elle se trouvoit au pouvoir d'un monstre qu'elle détestoit!

Le géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le prince de Noisy. Elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main. Le géant voulut l'embrasser pour la remercier; mais, s'étant défendue de cette marque de sa reconnoissance, il lui demanda ce qu'étoit devenu son Bélier. « Il est mort, lui répliqua-t-elle; c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux

Digitized by Google

prince de Noisy! s'écria-t-elle, c'est moi qui, sous la..... »

Le Moulineau, transporté de fureur, sans donner à Alie le temps d'achever, et sans consulter son amour pour elle, lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds, et fut tenté de lui couper la tête pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignoit un meilleur traitement. « Malheureuse, lui dit le géant en la relevant rudement, vois ce que te coûte ta perfidie! Sans l'aveu que tu viens de me faire, je t'aurois, dès cette nuit, reçue tout botté dans mon lit; mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il est vrai que tu aies tué mon Bélier. Je vais t'enfermer dans sa chambre, et ensuite je m'informerai de la vérité. Tremble! si mon favori n'est plus, ton père sera ma première victime; et quand je serai las de t'avoir fait servir à mes amusements, je t'enterrerai toute vive. »

Après avoir prononcé cette effroyable sentence, le géant renferma Alie dans la petite cabane de défunt le Bélier, où il lui donna le temps de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla jusqu'au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau se mit en campagne.

La malheureuse Alie, qui ne craignoit rien tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contre elle, songeoit par quel genre de mort elle pour-

Digitized by Google

roit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé partout sur les murailles : elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidèle et délicat Bélier; et ce fut pour elle un nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce livre qu'elle avoit jeté de la fenêtre du druide au prince de Noisy pour le ramasser. Elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane; dès que la bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit. Vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver, tenant son livre : mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le jardin de son père, où elle savoit que le géant étoit allé. Ce fut donc pour éviter sa rencontre qu'elle prit un assez grand détour, et, après avoir marché assez long-temps, elle aperçut un bois, où elle se jeta pour y attendre la nuit. Ce bois faisoit une partie de la forêt de Noisy. Dès qu'elle y fut assez avancée pour se croire en sûreté, elle se laissa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante et de lassitude. Elle se seroit donné moins de tourment si elle avoit pu s'imaginer ce qui se passoit ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du Bélier, étoit sorti de chez le druide environ en même temps que le géant sortoit de

Digitized by Google

sa demeure : ils ne manquèrent pas de se rencontrer, et, d'aussi loin que le seigneur Moulineau aperçut son cher favori, il se repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie. Il courut à lui plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en possession du reste des trésors de son ennemi; mais il fut fort surpris de voir que son favori le Bélier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté. Il eut beau l'appeler et le menacer en courant, le Bélier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un et cette poursuite de l'autre, par le terrain le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, durèrent si long-temps que le géant se rendit; et, après un vaste détour, se voyant assez près de son quartier, il résolut d'aller prendre son grand cheval, pour avoir raison du déserteur qu'il avoit si long-temps et si inutilement poursuivi.

Dès que le géant eut lâché prise, le Bélier partit à toutes jambes; et, après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver, il parvint, avant le coucher du soleil, à cet endroit de la forêt de Noisy que la pauvre Alie avoit pris pour sa retraite. Il la trouva dans le moment que, défaisant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretière de l'univers, elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante et la plus désolée qui fut jamais. La

Digitized by Google

présence du Bélier prévint le funeste effet de son désespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement et sa joie à cette vue. « Est-ce toi, s'écria-t-elle en l'embrassant, est-ce toi, mon cher prince, est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui m'a si cruellement abusée ? » Le petit Poinçon pleuroit, tandis qu'elle lui tâtoit le côté pour chercher la blessure qu'elle lui avoit faite. Il balançoit à se découvrir, s'affligeant de lui ôter la joie que lui causoit cette illusion. Mais il fallut pourtant reprendre sa véritable forme, et, voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de se calmer, en lui disant qu'elle devoit beaucoup espérer du secours que lui promettoit la mère aux Gaînes, dont il lui apprit l'arrivée. Alie, se laissant aller aux discours flatteurs de Poinçon, prit le parti de le suivre pour se rendre chez son père.

Pendant qu'ils marchoient, l'aimable Poinçon, qui s'étoit chargé du livre pour en débarrasser Alie, lui dit : « Ma belle maîtresse, si vous saviez la joie que vous allez causer au druide mon seigneur en lui rapportant ce livre, vous en sentiriez moins de douleur : il est rempli des plus beaux secrets de la nature et des plus jolies histoires du monde. Je vais, pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux et pour distraire votre affliction, vous en conter une : car mon maître me le laissoit lire quelquefois. Pour

Digitized by Google

lui, il ne s'est jamais amusé à lire les contes dont il est rempli.

Il y avoit autrefois en Basse-Bretagne un druide qui s'appeloit Gaspard le savant : il l'étoit à tel point qu'il avoit fait un gros livre où toute la science du monde étoit renfermée, il avoit aussi inventé un langage nouveau, composé de fleurs, de plantes, de planètes et de je ne sais combien d'autres choses. Or ce Gaspard le savant avoit un fils si beau qu'il devint amoureux de lui-même ; il n'avoit point de plus grand plaisir que celui de passer les journées entières à se mirer dans l'eau : ce fut pour cela que son père l'appeloit Narcisse. Cependant il étoit si affligé de la folie de son fils, qu'il le fit venir un jour dans son laboratoire ; et, après l'avoir bien grondé de son impertinente coquetterie : « Mon fils, lui dit-il, tu ne serois jamais bon à rien si je te gardois auprès de moi ; c'est pourquoi je vais te donner une commission qui te fera voir le monde. Mais c'est à condition que tu ne te verras jamais toi-même, car, si jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras si effroyable que tu auras horreur de ta figure ; et, si ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire et entendre ce qui est écrit dans mon livre qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, et que tu mépriseras alors pour en aimer

Digitized by Google

une autre. De plus, en reprenant ta première beauté, toute ma science te sera communiquée, ainsi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon livre, si elle peut comprendre un langage inventé par moi seul. Écoute ce que je vais te dire. Il y a dans le monde une forêt, et dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, et dans cet arbre il y a une gaîne d'or, et d'un or qui ne se fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner: c'est cette gaîne qu'il faut que tu cherches, que tu trouves et que tu me rapportes. »

A ces mots, il lui donna le couteau, l'embrassa tendrement et le fit partir. Mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui; et, agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de temps après le départ de Narcisse.

Narcisse, pour obéir aux ordres de son père, parcouroit tous les bois, et visitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une gaîne à son couteau. L'histoire dit qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amusoit à parcourir toutes les forêts qui se trouvoient sur son chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la cour du prince Keraliosmadec, qui régnoit pour lors en Bretagne: mais, comme ce n'étoit pas dans les cours des princes qu'il devoit

Digitized by Google

trouver cette gaîne qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il le falloit pour visiter les bois qui en étoient les plus proches. Il en vit un fort agréable, presque entouré d'une rivière, dont l'onde étoit plus claire que le cristal. Il falloit la passer pour aller dans la forêt; mais, en la traversant, la curiosité de voir si les fatigues de ses voyages n'avoient rien diminué de sa beauté, l'emporta sur toutes les menaces de son père, et il se pencha vers la surface de l'eau.

Quelle fut sa surprise lorsqu'au lieu d'y voir le visage du beau Narcisse, il y vit celui d'un gros hibou! Le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus, puisque ce fut celui d'un vrai hibou; et, avant qu'il en pût faire un second, il le devint depuis les pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant; mais il en avoit si peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, et pensa s'en désespérer; il la recouvra dès que la nuit fut venue, et se réfugia dans le bois.

Le malheureux Narcisse y menoit une triste vie; se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, et passant les nuits à se nourrir de quelques souris, et à chercher la gaîne du couteau qu'il avoit toujours soigneusement gardé. Il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténèbres cette merveilleuse gaîne; mais il ne put jamais parvenir à la tirer

Digitized by Google

de l'arbre, ni à y mettre son couteau. Il passoit une partie des nuits à se tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre; mais tout ce qu'il put faire fut de cacher son couteau dans le même arbre, tout auprès de la gaîne. Enfin, je ne me souviens plus par quel hasard une certaine princesse le tira d'un grand embarras. Cette princesse étoit si belle qu'il en devint amoureux: elle se promenoit souvent dans ce bois, mais il avoit le malheur de ne la voir que lorsqu'elle y restoit jusqu'à la nuit. Ce fut pendant une de ces nuits que, s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le hibou, qui contemploit sa beauté, un sauvage la réveilla par quelque insulte: l'amoureux hibou eut recours à son couteau, et la sauva, je ne sais plus comment; mais, en la sauvant, il perdit son couteau, et cette beauté l'emporta. La perte de ce trésor auroit désespéré le hibou, s'il n'étoit resté entre les plus belles mains de l'univers. Cette charmante princesse en eut bientôt connu toutes les vertus. Étant un jour restée jusqu'à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de son couteau sur une pierre unie: le fidèle hibou s'étoit mis auprès d'elle sans qu'elle s'en fût aperçue. Le couteau écrivit tout seul, comme il avoit coutume de faire; voici ce qu'il écrivit:

Belle princesse au beau couteau,
Plumez, plumez-en l'oiseau.

Digitized by Google

A peine cette charmante princesse avoit-elle été en possession du couteau, qu'elle avoit juré de suivre en tout ce qu'il lui traceroit de faire. Voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le hibou : sa joie fut extrême de le voir à ses côtés. Elle le saisit d'abord, et se mit à le plumer avec son couteau, non sans quelque remords de lui faire un si mauvais traitement, après le service qu'elle en avoit reçu. A mesure qu'elle le plumoit, le beau Narcisse reprenoit sa première figure.

La princesse ne fut point effrayée de ce prodige, et l'histoire dit que, quoiqu'il restât nu en lui ôtant ses plumes, elle ne lui en laissa pas une seule. Il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science de feu Gaspard le savant, son père ; c'est pourquoi, demandant permission à la princesse de se rendre invisible jusqu'à ce qu'il fût habillé, il lui promit de se trouver le lendemain sous un berceau, dans un des jardins du prince son père. Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisoit plus de cas ; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marièrent et qu'ils se communiquèrent leur science et tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille et de ne jamais mourir ; il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son couteau, à la possession

Digitized by Google

duquel leur bonheur commun étoit attaché, et de ne jamais parler ni de son aventure, ni de leur union. Ils menèrent longtemps la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en aperçût, par le secret que l'heureux Narcisse avoit de se rendre invisible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de se tourmenter pour tirer la gaîne d'or de l'arbre où elle étoit, puisque ce miracle étoit réservé à quelque autre ; que cependant la possession de ce couteau ne pouvoit être assurée que par celle de la gaîne. Je ne sais plus pour quelle raison ils quittèrent leur pays ; mais, après avoir voyagé par tout le monde, Narcisse toujours invisible, et la princesse toujours aussi belle qu'il lui plaisoit de l'être, ils s'établirent quelque part au pied d'une montagne. Se promenant un jour, la princesse vit descendre du haut de cette montagne un chariot lumineux ; de ce chariot sortit un enchanteur qui lui fit voir la gaîne de son couteau, et qui, se mettant à genoux devant elle, lui dit qu'il l'avoit longtemps cherchée pour lui donner ce trésor, inutile dans toutes autres mains que dans les siennes. Il ajouta qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le couteau. La princesse fut si charmée en recevant la gaîne d'or, que, sans songer au risque qu'elle pouvoit courir, elle donna son cher couteau pour l'y placer ; mais l'enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il disparut.

Digitized by Google

Je vous ennuierois, ma belle maîtresse, si je vous disois le désespoir où tomba l'étonnée princesse de se voir dans les mains l'inutile gaîne du couteau qu'elle venoit de perdre; mais que devint-elle, et quelle fut sa douleur, lorsque, revenant pour conter son aventure à son cher Narcisse, elle ne le trouva plus! Elle passa des temps infinis à le chercher par toute la terre, sans en avoir de nouvelles, non plus que de son couteau: car ce n'est qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir son cher époux. Elle revint au même pays où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux. C'est dans ces lieux que, le désespoir ayant aigri la bonté de son naturel, elle se mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amants dont je vous conterai l'histoire, quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'esprit plus disposé à l'écouter. »

Le petit Poinçon, en finissant son récit, s'aperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt; mais, quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du druide, jamais il n'en put venir à bout: il fallut céder à la puissance invisible qui le conduisit, avec la belle Alie, jusqu'au milieu du palais de Noisy.

Ils y arrivèrent dans le temps que l'enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien-aimé: tout y étoit rempli de gémissements. Le corps du beau

Digitized by Google

... communication souterraine, étoit
... du berceau dans celle qui
... nement des jardins du palais
... corps étoit étendu sur un
... près du bûcher qu'on avoit
... le berceau vert, orné de
... mes fleurs, étoit à ses pieds.
... endre Alie hors d'elle-
... son désespoir au petit
... empêchat pas de se
... au milieu des
... le corps de son
... entraîner malgré
... il cherchoit,
... avec Alie, ne
... triste et cruel

... monie, l'incon-
... du prince au
... mmes et de
... il fit
... haussant
... eux au ciel
... funeste à
... fidèle
... par le
... as
... emis des
... son

berceau sera réduit en cendres! » En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bûcher, et la malheureuse Alie partoit déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, et quelques moments après il vit descendre la mère aux Gaînes dans son char avec le druide. « Ah! ma belle maîtresse, s'écria Poinçon, courons au-devant de la mère aux Gaînes! La voilà qui vient sans doute à votre secours avec monseigneur le druide votre père. »

Dès qu'ils furent descendus du char, la mère aux Gaînes ôta le flambeau des mains de Merlin, et le druide ôta la bague du doigt d'Alie pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, sans oublier cet or précieux qui lui servoit de gaîne. Merlin, en voyant la mère aux Gaînes, sentit de la joie et de la crainte; il savoit les justes reproches qu'il méritoit d'elle, et il savoit ce qu'elle pouvoit en sa faveur. Tandis que la magicienne faisoit quelques plaintes à Merlin, et que Merlin lui faisoit beaucoup d'excuses en la suppliant de faire céder la vengeance à la générosité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumière par l'éclat de l'or et du couteau qu'il portoit. La mère aux Gaînes tressaillit et pensa s'évanouir de joie à cette vue. Elle le reçut des mains du druide. Alors, élevant

Digitized by Google

sa voix : « Que l'on descende le prince du bûcher, dit-elle ; il n'a point encore vu les sombres bords de l'Achéron. Ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels et aux scélérats. »

Mais pourquoi allonger ce récit par des circonstances ennuyeuses au dénoûment de l'histoire ? Toutes les personnes intéressées à cette aventure avoient leur compte : la mère aux Gaînes son couteau, le druide son livre, et Alie son berceau. Notre héros, qui n'étoit que dangereusement blessé, se trouvoit entre les mains de trois personnes dont l'art étoit capable de ressusciter tous les héros morts depuis le grand Cyrus ; et, ces trois personnes unissant leur pouvoir en faveur du beau prince de Noisy, il est aisé de penser qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de charmes, plus d'agréments et plus de tendresse que jamais. La naissante aurore éclaira cette espèce de résurrection, et le soleil, qui s'étoit couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deuil et d'affliction, les vit, à son retour, remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie que le géant Moulineau, monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cor à la porte du château pour demander sa prisonnière et son Bélier, ou pour défier au combat tous les habitants du château, au cas qu'on le refusât. L'amant d'Alie, qui vouloit se signaler à ses yeux, accepta le défi, et

Digitized by Google

lui fit dire que le prince de Noisy, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous, à trois jours de là, sur le pont élevé par son Bélier, pour y vider leur querelle et s'y disputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les transports que lui causoit ce changement inopiné dans sa fortune, sentoit mille fois plus d'amour pour le prince de Noisy, sous sa figure naturelle, qu'elle n'avoit senti de haine pour lui sous celle de Bélier. Ce fut à lui, comme le prince le plus spirituel et le plus galant de son temps, à trouver des expressions dignes de lui en marquer sa reconnoissance et capables de lui faire oublier ses malheurs passés.

Alie, aussi curieuse que tendre, voulut savoir de son amant comment il étoit devenu Bélier. Le prince lui dit que, s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avoit jeté le livre, elles l'avoient insensiblement conduit jusqu'au bord de la Seine; que, le jour commençant à paroître, il avoit eu la curiosité de l'ouvrir; qu'il n'y avoit trouvé que les signes du zodiaque; que, s'étant appliqué à considérer celui du Bélier, il n'avoit pu s'empêcher de lire ce qui étoit dessous; qu'à la troisième lecture de ces paroles mystérieuses, il s'étoit vu tout d'un coup transformé en Bélier. « Il est inutile, poursuivit-il, de vous parler de mon étonnement et de mon

Digitized by Google

désespoir. J'étois encore dans le premier mouvement de l'un et de l'autre quand le géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hasard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté son service depuis ma métamorphose.

« Cependant ce livre, dont je déchiffrois tous les jours quelque chose malgré son obscurité, me faisoit espérer que je pourrois, par son secours, reprendre ma première figure. C'est par son moyen que j'ai su en un instant élever le pont; par son secours, j'avois repris l'usage de la parole; par son secours encore, je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie; et c'est enfin par lui que j'avois su que l'or liquide dont le druide étoit en possession me délivreroit de mon enchantement aussitôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le prince, ce qui me détermina à aller chez le druide votre père, où je ne comptois pas vous présenter une victime. Aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence. »

La fin de ce récit renouvela les regrets et les douleurs d'Alie; mais la présence de son cher prince l'eut bientôt consolée, surtout quand elle entendit Merlin et le druide convenir ensemble

Digitized by Google

qu'elle seroit unie au prince de Noisy dans trois jours.

Ce jour heureux étoit aussi celui qu'on avoit marqué pour le combat, et, malgré les alarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit se battre le jour même qu'il devoit posséder ce qu'il aimoit; malgré, dis-je, toutes ses inquiétudes, le beau prince de Noisy tint sa parole.

Vous ne doutez pas, mademoiselle, que ce combat ne finît comme finissent toujours les combats des géants avec les héros. Le seigneur Moulineau fut renversé à la première course, et, culbutant de l'endroit le plus haut du pont jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou sans être regretté des spectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec autant de magnificence, et jamais mariés ne furent si contents.

Voilà ce que le savant Mabillon a pu découvrir de ces aventures, et voici ce qu'il ajoute sur le changement du nom dont vous avez souhaité d'être informée :

Ce lieu, qui s'appeloit autrefois Pont d'Alie,
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,

Digitized by Google

Voyoit sa gloire ensevelie
Avec le géant son patron ;
Et, quoiqu'elle soit rétablie
Dans l'agrément du premier son,
Un reste de corruption
Le fait appeler Pontalie.

FIN DU BÉLIER.

Imp. JOUAUST.

Digitized by Google

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

CONTES D'HAMILTON

II

FLEUR D'ÉPINE

Digitized by Google

TIRAGE A PETIT NOMBRE.

Il a été fait un tirage spécial de :

25 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 25).
25 — sur papier Whatman (Nos 26 à 50).

50 exemplaires numérotés.

Digitized by Google

CONTES D'HAMILTON

PUBLIÉS AVEC UNE NOTICE DE M. DE LESCURE

II

FLEUR D'ÉPINE

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXIII

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR LE CONTE DE FLEUR D'ÉPINE

LEUR *d'Épine* passe généralement pour le plus heureux, le plus amusant, le plus joli des contes d'Hamilton.

« Les enchantements à part, dit M. Sayous, c'est, pour la composition, les figures et l'intérêt véritable, le meilleur des contes d'Hamilton. »

Cette opinion est d'accord avec le jugement d'un aristarque peu suspect d'indulgence.

« Il y a, dit La Harpe de *Fleur d'Épine*, des traits d'une vérité charmante et de l'intérêt dans les caractères et dans les situations. L'objet en est moral et très-agréablement rempli : c'est de faire voir qu'avec beaucoup d'esprit, de courage et d'amour, un homme sans figure et sans fortune peut vaincre les plus grands obstacles, et que dans les femmes la grâce l'emporte encore sur la beauté. Hamilton devait, en effet, vanter la grâce : son style en est plein. »

C'est le même critique qui, à propos de la délicieuse scène entre Tarare et Fleur d'Épine, assise en croupe

Digitized by Google

derrière lui sur la jument Sonnante, s'écrie que ce tableau lui paraît la plus vraie, la plus douce et la plus gracieuse de toutes les peintures dont l'amour a fourni le sujet. « Elle remplit le cœur, dit-il, d'un de ces moments délicieux qui sont faits pour lui, et qui sont d'un prix d'autant plus grand qu'il semble que tout ce que l'amour promet soit encore au-dessus de tout ce qu'il peut donner. »

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

FLEUR D'ÉPINE

DERNIÈRE NUIT

La belle et malheureuse Schéhérazade, par ce récit, avoit fini la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième nuit depuis son mariage; et le sultan, fidèle à sa prudente habitude, étoit sorti du lit avant le jour, pour se rendre au conseil avant ses ministres.

Dès qu'il fut sorti, Dinarzade, qui, quoiqu'un peu prompte, étoit la meilleure fille du monde, se

Digitized by Google

mit à dire à la sultane : « Vous avez beau dire, ma sœur, il faut que vous soyez la plus sotte bête de l'univers, sauf le respect de votre rang, de votre érudition et de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'empereur, qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'est avisé d'autre chose que de les écouter; et des fables, qui ne seroient rien sans la manière vive et légère dont vous les contez. Cependant je vous vois à la fin de votre recueil, et par conséquent bientôt à la fin de vos jours. L'histoire que vous venez de lui conter est si misérable, qu'il n'a fait que bâiller, et moi aussi, pendant ce long récit. Ma patience à vous tenir compagnie depuis si longtemps est une preuve suffisante de ma tendresse; mais je n'en puis plus, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'absente cette nuit, pour donner audience au prince de Trébisonde; s'il s'ennuie auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête pour avoir passé la nuit sans lui faire un conte. Je vous conseille donc d'amuser votre benêt de mari par celui de la Pyramide et du Cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain; et, dès que le sultan se sera mis au lit, avant que de vous y mettre jetez-vous à deux genoux; feignez quelque subite indisposition, et conjurez bien humblement ce vilain bourreau de trouver bon que je l'entretienne

Digitized by Google

pour la dernière fois au lieu de vous : dites-lui bien que c'est pour la dernière fois, puisque vous ne demandez cette grâce qu'à condition que, si l'histoire que je lui conterai n'est pas plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain; mais aussi qu'il vous donnera la vie, en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit. Je crois qu'il ne refusera pas ces conditions, car vous savez qu'il est tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui dise, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes. »

Ces conventions auroient alarmé toute autre; mais la merveilleuse Schéhérazade, à qui l'étude de la philosophie avoit appris à ne point craindre la mort, y consentit.

Elle amusa donc son seigneur pendant la dernière des mille nuits, par le conte du Cheval d'or et de la Pyramide; et, dès que la suivante fut venue, que le sultan se fut mis au lit, et qu'elle eut obtenu que sa sœur parleroit pour elle aux conditions que nous venons de dire, la prudente Dinarzade les fit signer au prince, et commença son récit de cette manière :

« Très-illustre, très-religieux et très-clément empereur qui, n'écoutant que les lois de la justice et la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos femmes en haine de la première, et qui, noblement irrité de ce que tant de nègres et de mule-

Digitized by Google

tiers étoient au service de cette impératrice d'heureuse mémoire, sacrifiez tant de beautés innocentes à la mémoire d'une beauté coupable, que diriez-vous, seigneur, vous qui passez pour le plus secret de tous les princes, et dont les ministres sont les plus impénétrables de tous les ministres, que diriez-vous de votre esclave si elle vous informoit de ce qui s'est aujourd'hui passé dans votre conseil?—Tarare, dit le sultan.—C'est justement cela, poursuivit Dinarzade, et vous l'allez voir par ce récit : écoutez-moi bien, et surtout souvenez-vous de votre promesse. »

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

FLEUR D'ÉPINE

A deux mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici est un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnoit un calife; ce calife avoit une fille, et cette fille un visage; mais on souhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu. Sa beauté fut supportable jusqu'à quinze ans; mais à cet âge on ne pouvoit plus y durer : c'étoit la plus belle bouche du monde; son nez étoit un chef-d'œuvre; les lis de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroissoient sales auprès de son teint; et la rose nouvelle sembloit im-

Digitized by Google

pertinente lorsqu'elle paroissoit auprès de l'incarnat de ses joues.

Son front étoit unique en son espèce, à l'égard de la forme et de l'éclat; sa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs et plus brillants que du jais, ce qui lui avoit fait donner le nom de Luisante; le tour de son visage sembloit fait pour l'assemblage de tant de merveilles; mais ses yeux gâtoient tout.

Personne n'avoit pu les regarder assez longtemps pour en démêler la couleur, car, dès qu'on rencontroit ses regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le calife, son père, avoit coutume de la faire venir pour se mirer dans son ouvrage et pour faire dire mille pauvretés à ses courtisans sur ses jeunes attraits: car dès lors on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, et il ne falloit point d'autre lumière que celle de ses petits yeux. Mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeux d'enfants: ce fut quand ces yeux eurent pris toute leur force qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la cour y périssoit misérablement, et l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces petits maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux. Ainsi, quand c'étoient des

Digitized by Google

hommes qui la regardoient, le feu passoit subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, et en moins de vingt-quatre heures on mouroit, prononçant tendrement son nom, et remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau sexe, il en alloit autrement. Celles qui ne rencontroient ses regards que de loin en étoient quittes pour un éblouissement qui duroit toute la vie; mais celles qui servoient auprès de sa personne payoient cet honneur un peu plus cher; sa dame d'atours, quatre filles d'honneur et leur vieille gouvernante en étoient tout à fait aveugles.

Les grands du royaume, qui voyoient éteindre l'espoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumoit, supplièrent le calife de vouloir remédier à un désordre qui privoit leurs fils du jour, et leurs filles de la lumière.

Le calife fit assembler son conseil pour voir ce qu'il y auroit à faire; son sénéchal y présidoit, et ce sénéchal étoit le plus sot homme qui eût jamais présidé. Le calife n'avoit eu garde de manquer à faire son premier ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le conseil fut partagé sur les expédients.

Les uns furent d'avis de mettre Luisante dans un couvent, soutenant qu'il n'y auroit pas grand

Digitized by Google

mal quand trois ou quatre douzaines de vieilles religieuses avec leur abbesse perdroient la vue pour le bien de l'État; d'autres dirent qu'il falloit, par lettre de cachet, lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement qu'elle n'en sentiroit aucun mal, et s'offrirent d'en donner le secret.

Le calife, qui aimoit tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils; son sénéchal s'en aperçut. Il y avoit une heure que le bonhomme pleuroit, et, commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux: « Je pleurois, sire, dit-il, la mort de mon fils le comte, gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la princesse. On le mit hier en terre: n'en parlons plus. Il est aujourd'hui question du service de Votre Majesté, il faut oublier que je suis père pour me souvenir que je suis sénéchal.

« Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner, et, n'en déplaise à la compagnie, je les trouve tous impertinents. Voici le mien :

« J'ai depuis quelque temps un écuyer chez moi: je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est; mais je sais bien que, depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison: c'est un démon qui sait tout; et, quoique j'aie l'honneur d'être votre sénéchal, je ne suis qu'une

Digitized by Google

bête auprès de lui. Ma femme me le dit tous les jours.

« Or, si Votre Majesté trouvoit bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en auroit contentement. — Volontiers, mon sénéchal, dit le calife, d'autant que je serois bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous. »

On l'envoya chercher; mais il refusa de venir qu'on n'eût renfermé la princesse et ses beaux yeux. « Eh bien! sire, dit le sénéchal, que vous avois-je dit? — Oh! oh! dit le calife, il en sait beaucoup. Qu'on le fasse venir, il ne verra point ma fille. » Il ne fut pas long-temps à venir. Il n'étoit ni bien ni mal fait; cependant il avoit quelque chose d'agréable dans l'air, et d'assez fin dans la physionomie.

« Parlez-lui hardiment, sire, dit le sénéchal; il entend toutes sortes de langues. » Le calife, qui ne savoit que la sienne, et même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé pour trouver un tour spirituel : « Mon ami, lui dit-il, comment vous appelez-vous? — Tarare, répondit-il. — Tarare! dit le calife. — Tarare! dirent tous les conseillers. — Tarare! dit le sénéchal. — Je vous demande, dit le calife, comment vous vous appelez. — Je le sais bien, sire, répliqua-t-il. — Eh bien? dit le calife. — Tarare, dit l'autre, en faisant la révérence.....

Digitized by Google

— Et pourquoi vous appelez-vous Tarare?..... — Parce que ce n'est pas mon nom. — Et comment cela? dit le calife. — C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il. Ainsi, je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. — Il n'y a rien de si clair, dit le calife, et cependant j'aurois été plus d'un mois à le trouver. Eh bien! Tarare, que ferons-nous à ma fille? — Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

— Mais encore? poursuivit le calife. — Tout ce qu'il vous plaira, disoit toujours Tarare.

— Bref, dit le calife, mon sénéchal m'a dit qu'il falloit vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. — Sire, dit Tarare,

La faute en est aux Dieux qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux.

Mais si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux, voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudroit faire pour y remédier. La magicienne Serène sait tous les secrets de la nature: envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux; et, si elle ne vous enseigne un remède pour les yeux de la princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serois d'avis qu'on imaginât quelque coiffure d'un beau vert pour y enfermer les cheveux de Luisante: car je me trompe fort si leur éclat,

Digitized by Google

joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux; et, pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si Votre Majesté le trouve bon, qui consulterai la magicienne de votre part, puisque je sais sa demeure. »

Le calife le trouva fort bon. Tarare fut chargé d'une bourse de diamants brillants et d'un demi-boisseau de grosses perles pour Serène, et se mit en chemin, malgré les regrets de madame la sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luisante firent plus de mal que jamais. Elle ne s'étoit pas accommodée de la coiffure verte: ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux; mais en même temps son teint en avoit pris une légère teinture, qui la mit dans une telle colère, qu'elle la jeta au nez de sa dame d'atours, après l'avoir arrachée; et ses yeux en étoient devenus plus méchants que jamais.

Le calife faisoit faire et processions et prières publiques pour qu'il plût au ciel de regarder en pitié son pauvre peuple, ou d'empêcher que sa fille ne le regardât, quand Tarare revint: et voici ce qu'il dit au calife, séant en son conseil:

« Sire, la magicienne Serène vous fait ses compliments; mais elle vous remercie de votre présent, dont elle ne veut point: elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la princesse aussi

Digitized by Google

traitables que ceux de Votre Majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. — Quatre? dit le calife; quatre cents si elle veut, et..... — Doucement, s'il vous plaît, sire, dit Tarare. La première de ces choses est le portrait de Luisante; la seconde, Fleur d'Épine; l'autre, le Chapeau lumineux, et la dernière, la jument Sonnante. — Que diable est-ce que tout cela? dit le calife. — Je vais vous l'apprendre, sire.

« Serène a une sœur qui s'appelle Dentue, presque aussi savante qu'elle; mais, comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que sorcière, au lieu que l'autre est une honnête magicienne. Or la sorcière enleva la fille de Serène quand elle n'étoit qu'un enfant; mais, à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit et jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle Fleur d'Épine, et qui est au pouvoir de la sorcière; elle a de plus un chapeau si chargé de diamants, et ces diamants sont si brillants, qu'ils jettent autant de rayons que le soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui à chaque crin a une sonnette d'or dont le son est si harmonieux qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

« Voilà, sire, les quatre choses que vous demande Serène, vous avertissant que quiconque se mettroit en devoir de les enlever à Dentue, il

Digitized by Google

seroit comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, et que toutes les puissances de la terre ne le sauveroient pas s'il y étoit une fois. »

Le calife et son conseil se mirent à pleurer, voyant, par la dureté de ces conditions, qu'il n'y avoit point de remède à leurs maux. Tarare en fut attendri, et, s'adressant au calife : « Sire, dit-il, je connois un homme qui seroit capable de fournir la première demande s'il l'entreprenoit.

— Quoi! dit le calife, peindre ma fille! Et qui est le fou qui oseroit entreprendre une chose impossible?

— Tarare, répondit l'autre. — Tarare! dit le calife. — Tarare! » dit le sénéchal avec tout le conseil; et « Tarare! » enfin, s'écrièrent tous les galopins qui jouoient dans la cour du palais.

« Sire, dit le sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout. — Et quand cela seroit, dit le calife, qui entreprendra le reste? — Moi, dit le téméraire Tarare, mais à condition que, lorsqu'on me nommera par hasard, on me laissera en repos, sans se renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos; et que, quand la princesse sera dans l'état que vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira. »

Le calife lui en donna sa parole, et le sénéchal, qui aimoit à travailler, lui en expédia des lettres patentes.

Digitized by Google

On étoit en peine de la manière dont il s'y prendroit pour peindre un visage qu'on ne pouvoit regarder sans en mourir : on en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, et qui trouva dans les curieuses remarques qu'il avoit faites sur chaque pays que dans celui des éclipses les gens du pays ne faisoient que teindre un morceau de verre de quelque couleur sombre pour regarder impunément le soleil.

Il se fit, sur cette idée, des lunettes d'un verre fort obscur, et, les ayant essayées contre le soleil en plein midi, il se rendit chez Luisante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la surprit, et, pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux ; mais ce fut en vain, car, après avoir examiné toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.

Personne dans cet art ne le surpassoit, quoiqu'il n'en fît pas profession. Son goût étoit de la dernière délicatesse pour tout, mais personne ne se connoissoit si bien en beauté ; cependant celle de Luisante ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avoit cru. Sa taille étoit moins parfaite que son visage ; cela le garantit quelque temps ; mais il fallut céder à la fin : ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire. Elle ne fut pas insensible aux

Digitized by Google

louanges qu'il donnoit à sa beauté, tandis que, sous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui faisoit des récits si agréables de ses voyages, qu'elle l'auroit écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, et fut fâchée que son portrait fût sitôt fini; mais elle le fut bien plus quand il fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant qu'il alloit travailler pour lui-même en s'exposant pour elle, puisque, s'il réussissoit, il lui seroit libre de se choisir un époux; et, s'il ne réussissoit pas, qu'elle n'en choisiroit jamais.

En ce temps-là, dès qu'une beauté se sentoit de la tendresse, elle se hâtoit de le dire, et les princesses en étoient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jeta dix ou douze fois à ses pieds pour lui marquer un transport qu'il ne sentoit pas. Il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur, car il sentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le disoit.

Le portrait de Luisante fut l'admiration de toute la cour. Il étoit si vivement peint qu'on avoit peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. Tarare découvrit au ca-

Digitized by Google

life le secret dont il s'étoit servi pour peindre sa fille, et lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accident; mais le calife ne profita pas de cet avis, et s'en trouva mal.

On lui offrit, pour faciliter son entreprise, de l'argent et même des troupes; mais il refusa l'un et l'autre, se recommanda seulement à la fortune, et se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage et de son industrie.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaisirs : les fleurs naissoient sous ses pas; les pêches et les figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête; les melons les plus rares s'offroient à lui de tous côtés; un printemps continuel rendoit l'air doux et le ciel serein. Avoit-il besoin de repos, un vaste oranger lui présentoit, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche et délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avoit pas un rossignol dans tout le royaume qui ne sût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais, dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déserts ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres et les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Digitized by Google

Il falloit cependant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savoient son dessein, car, au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite et à gauche : trois hydres, dix rhinocéros et quelques demi-douzaines de griffons se mirent sur son passage.

Il savoit assez bien la guerre : ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein ; et, comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au stratagème.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp ; et, environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, et marcha droit aux ennemis. Il sentoit bien qu'il n'aimoit pas assez pour oser invoquer la belle Luisante. Ainsi, sans se recommander à sa divinité, le fier Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu : dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencèrent à s'ébranler. Il s'en aperçut, poussa de grands cris, et, les ayant écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux,

Digitized by Google

quoiqu'il en eût grand besoin. Le soleil se levoit, et ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier. Il suivit ce sentier; mais, après avoir long-temps marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toujours à la même distance. Il fut contraint de s'asseoir de chagrin et de lassitude; et, dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avoit vu s'éleva dans l'air, et le plus bel oiseau du monde se vint poser sur un buisson, à quatre pas de lui. Les plumes de ses ailes étoient or et azur, le reste couleur de feu et blanc; son bec et ses ongles étoient d'or; il avoit la figure d'un perroquet, hors qu'il paroissoit un peu plus gros.

Tarare, qui le considéroit attentivement, fut charmé de sa beauté. Quelque chose de plus que la curiosité le pressoit d'en approcher; mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y songeoit pas, car, après avoir quelque temps cherché dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre; et, l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à becqueter après l'avoir éparpillé de ses pieds.

« Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas; cela vous fera mal. » Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement. « Mon Dieu! poursuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet! Mais que dis-je? un

Digitized by Google

perroquet! c'est un phénix...—Tarare! » dit le perroquet, et il s'envola.

Tarare, l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel, et se mit en chemin le long du sentier où il étoit; il espéra que l'oiseau reviendroit à lui, puisqu'il emportoit sa nourriture. « Je ne comprends pas, disoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché : mais d'où vient que, jusqu'aux oiseaux, tout répète Tarare, dès qu'on l'entend prononcer? Celui-ci l'a pourtant dit de lui-même; mais pourquoi me suis-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien? Est-ce pour l'aventure des pies? Mais personne ne m'en croira, quand je la conterois toute ma vie; et je ne sais si je la dois croire moi-même qui l'ai vue. »

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles et inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées auxquelles Luisante avoit souvent part; mais elle n'occupoit point son souvenir par ces longues et agréables rêveries où l'on aime à se perdre, quand on aime passionnément, dans ces beaux châteaux en l'air où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchoit; il n'en pouvoit plus de lassitude et de faim, lorsque, tournant les yeux de toutes parts, il aperçut une méchante chaumière au milieu de quelques broussailles. Il y trouva un bon petit vieillard et sa femme; du

Digitized by Google

reste, toutes les apparences d'un triste repas et d'un mauvais gîte: mais, ayant bien autre chose dans la tête que le faste ou la bonne chère, il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu, car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Le fils du logis arriva bientôt après; jeune gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenoit deux misérables chèvres, qui se mêlèrent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumières pour l'entreprise qu'il méditoit. Dès que le jour parut, ayant changé d'habit avec le fils, il s'en couvrit, se mit un emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chèvres, et, sans oublier son sac de sel, se mit en campagne. Il adressa ses pas vers l'endroit d'où on lui dit à peu près qu'il verroit le palais de la sorcière; mais ses hôtes lui conseillèrent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché longtemps qu'il entendit une espèce d'harmonie, qui devenoit plus mélodieuse à mesure qu'il en approchoit. Il se douta de ce qui la causoit, et, chassant encore quelque temps ses chèvres devant lui, tandis qu'il observoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au travers duquel couloit un agréable ruisseau.

Digitized by Google

Le voisinage d'un lieu dangereux, et l'approche d'une aventure téméraire, lui causèrent quelques réflexions, ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte ni repentir.

Il se disoit sans cesse :

Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'achève ;
Et quand je devrois succomber,
Il est beau qu'un mortel à Luisante s'élève ;
Il est beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
Je ne saurois périr pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifioit ainsi par toutes les magnanimités d'opéra qui lui venoient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été ; à sa taille, pour la mieux faite des déesses ; et à sa grâce, pour toutes les grâces assemblées dans une personne.

Elle étoit très-simplement vêtue ; mais un arrangement naturel, que soutenoit un air de propreté, la paroit tellement en dépit de ses habits, qu'elle lui parut quelque princesse déguisée.

Il la regarda trois fois, depuis les pieds jusqu'à la tête, à mesure qu'elle avançoit vers le ruisseau ; et trois fois il jura tout bas qu'il n'avoit jamais vu de pieds si bien tournés, ni tant

Digitized by Google

d'agréments que dans la figure qu'ils soutenoient.

Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chèvres. Elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains et se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Il se rapprocha dans le temps qu'ayant poussé quelques soupirs, elle se mit à dire : « Non, jamais créature ne fut si malheureuse! Hélas! poursuivit-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre? » Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer; et un moment après : « Heureux oiseaux, disoit-elle, qui n'avez à craindre que les éléments, les hommes et d'autres oiseaux qui vous font une guerre continuelle, du moins jouissez-vous de la liberté malgré toutes vos alarmes, et vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde! »

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant, et, après s'être lavé le visage et les mains, elle prit sa cruche et s'en alla.

Tarare l'avoit attentivement examinée sans qu'elle eût pris garde à lui : il avoit trouvé sa personne toute charmante ; et, à son air, il trouva qu'elle avoit l'esprit naturel, l'humeur douce, le

Digitized by Google

cœur sincère, et cependant l'âme assez fière. C'étoit trouver bien des choses en un moment; cependant il ne s'étoit point trompé: il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il passa la journée dans ce bocage comme il lui plut, et, la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres, et s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il savoit où il alloit; il eût erré longtemps de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison plate, à deux cents pas de lui. Cette lumière étant disparue, il ne laissa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maison. Il ne douta point que ce ne fût celle de la sorcière, et, ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille, et, ayant prêté l'oreille quelque temps sans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put la paille de l'endroit où il étoit, et, par l'ouverture qu'il venoit de faire, il vit l'horrible Dentue qui, en marmottant quelques mots barbares, jetoit des herbes et des racines dans une grande chaudière qui étoit sur le feu; elle remuoit tout cela en rond avec une dent qui lui sortoit de la bouche et qui avoit deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces dro-

Digitized by Google

gues, elle y jeta trois crapauds et trois chauve-souris, et se mit à dire :

Par mon Chapeau, par ma Jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement;
C'est pour déplumer mon amant
Qu'il faut que mon pouvoir s'unisse.

— Son amant, grands dieux ! s'écria Tarare ; il faut que ce soit quelqu'un de ces monstres qui m'ont voulu arrêter dans le bois. » Cependant la sorcière mettoit de temps en temps dans la chaudière un doigt qui avoit un ongle presque aussi long que sa dent : c'étoit pour prendre de cette belle composition, qu'elle goûtoit pour voir comment alloit le sortilége.

Au coin du feu étoit un petit monstre si laid et si bossu, qu'il faisoit encore plus peur que sa mère.

La belle que Tarare avoit vue dans le petit bois étoit à genoux devant ce monstre, et, avec ses bras de neige et ses mains d'ivoire, elle lavoit les pieds les plus crasseux et les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en désespéroit, et n'en étoit pas moins désespéré. Dentue, s'étant aperçue que la pauvre fille pleuroit, leva sa grande dent, et, la regardant de travers : « Malheureuse ! dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grâce

Digitized by Google

celui qui dans deux jours sera ton mari, au lieu de remercier le ciel d'être au fils de Dentue et de posséder un tel époux? »

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles. La sorcière leva la tête à ce bruit, et lui, descendant au plus vite de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venoit de voir et à méditer son entreprise.

Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau. Elle y revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, et par-dessus tout cela avec de vilains habits crasseux et du linge fort sale, qu'elle se mit à laver en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue au bord du même ruisseau augmenta la compassion qu'il avoit eue pour elle, et lui fit sentir qu'il auroit bientôt besoin de la sienne. Elle étoit penchée vers le ruisseau en lavant ces vilaines hardes; elle paroissoit d'un désespoir à s'y précipiter s'il y eût eu de quoi la noyer. La posture où elle étoit laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée; il en loua le ciel, sans oser pourtant se flatter qu'elle lui seroit jamais de rien.

Il crut qu'il étoit temps de se découvrir à elle; mais, avant que de lui parler, il voulut attirer son attention; et, tirant une flûte de sa poche, il se mit à jouer un air assez touchant. Il ne pei-

Digitized by Google

gnoit pas la moitié si bien qu'il jouoit de la flûte, et c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui : sa figure et sa manière de jouer ne s'accordoient pas. Quand il s'aperçut qu'elle l'écoutoit, il fit semblant de suivre ses chèvres, qui s'éloignoient. « Non, dit-elle quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonnante n'est pas si agréable. Qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce pauvre qui passe sa vie à garder les chèvres ! Hélas ! tout malotru qu'il est, je voudrois de bon cœur être ce misérable. Mais que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau ? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue ?... — Il vient vous en délivrer, belle Fleur d'Épine », dit-il, en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise qu'elle pensa s'évanouir ; mais il ne lui en donna pas le temps. « Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. — Hélas ! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es ! tu peux mourir ; mais tu ne saurois me sauver, puisqu'il faudroit pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, et que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde ; cependant j'y passerois de bon cœur ma vie, si je n'avois à craindre quelque chose de plus effroyable ; mais on veut que j'épouse le fils de Dentue.

Digitized by Google

— Je sais tout cela, lui dit Tarare, et je vous en sauverai. »

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloit avec tant de confiance, et qui paroissoit tout savoir. Il n'avoit eu que le plaisir de la voir, et n'avoit pas encore senti celui d'en être regardé; il le préféra dans son âme à tous ceux qu'il eût jamais eus. Il ôta son emplâtre pour paroître moins défiguré. Je ne sais s'il fit bien; cependant, si elle ne fut pas fort touchée de son visage, elle s'accoutumoit assez à sa manière de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paroissoit, il avoit entrepris de l'enlever, elle, le Chapeau lumineux et la jument Sonnante; qu'il avoit entrepris tout cela pour le service d'une princesse qui passoit pour la merveille du monde, et dont il commençoit à ne se plus souvenir. « Eh! quel moyen, disoit-il, de s'en souvenir quand on a vu la charmante Fleur d'Épine? C'est elle qui sera désormais l'objet de toutes mes entreprises. »

Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du sacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de son esprit et de ses sentiments; il la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardoit l'exécution de son entreprise; il ne lui demanda que de consentir à ce que proposeroit un homme qui choisiroit deux

Digitized by Google

ou trois cent mille morts plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où étoit l'écurie de Sonnante ; il sut qu'on ne se donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisoit pas le moindre bruit sans qu'on l'entendît, et dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante dès qu'on la sortoit de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage : elle n'osa rester plus long-temps, et, lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi long-temps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il se recommanda sérieusement à une fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une industrie dont il avoit plus besoin que jamais et à toute la fermeté de son courage. Il sentoit bien qu'il étoit inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse et du bon sens. Il s'imagina que c'étoit sa nouvelle passion ; mais c'étoit tout autre chose. Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvements inconnus, il commença par souffleter de méchants petits coquins qu'il vit venir avec de la glu pour prendre les pauvres petits oiseaux ; il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence, et, à l'entrée de la nuit, il s'achemina vers l'écurie de Sonnante, portant son petit sac de sel et la glu qu'il avoit prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise

Digitized by Google

comme la sienne ! belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une sorcière à laquelle il vouloit ravir tous ses trésors !

Un bruit mélodieux le conduisit droit à la jument Sonnante ; il y arriva comme elle venoit de se coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce et la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main en la saluant : elle en fut si touchée qu'elle lui auroit donné sa vie, car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la sorcière, qui lui donnoit à manger et qui souvent la maltraitoit, outre qu'il étoit si horrible que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier, et les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonnante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ses caresses, la sella, lui mit sa bride, et, la laissant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il se posta sur le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant. Il ne savoit pas pourquoi ce sac de sel étoit entre ses mains, quelque part qu'il pût aller ; mais il s'en aperçut bientôt. Il vit par la même ouverture à peu près les mêmes ob-

Digitized by Google

jets, hors que la pauvre Fleur d'Épine lui parut encore plus malheureuse : car la première fois elle ne faisoit que laver les pieds de Dentillon ; mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avoit la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La sorcière la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux et s'endormit.

L'infortunée Fleur d'Épine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avoit, mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la sorcière.

Tarare sentoit toutes ses afflictions. Dentue, toujours attentive à ses sortiléges, en remuoit la composition avec sa grande dent jusqu'au fond de la chaudière. Elle y jetoit quelque nouveau poison en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque chose du sien, et par l'ouverture de la cheminée il y vida son sac de sel. La sorcière ne s'en aperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la première fois ; elle tressaillit, en goûta pour la seconde fois ; et, trouvant que le maléfice étoit gâté par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas, elle fit un cri si affreux qu'on eût dit que quinze mille chats-huants avoient crié à la fois.

Digitized by Google

Elle ôta promptement son chaudron de dessus le feu, et donna un soufflet à l'innocente Fleur d'Épine, qui en pensa tomber à la renverse en réveillant Dentillon. Celui-ci lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare, qui en étoit témoin, crut avoir reçu cinquante soufflets et autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colère prit le dessus de sa prudence; il s'alloit perdre pour la venger, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. « Va, mon mignon, disoit-elle; cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer. Je l'y enverrois bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille, et qu'il ne faut pas que celle qui le porte, porte autre chose. Va, mon fils; prends la cruche, ne crains point les esprits: ils n'oseroient approcher quand le chapeau luit; et je te promets que tu épouseras cette gueuse, qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

—Oui-dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour. » Il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison et le ruisseau. A peine y fut-il qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi. La charmante Fleur d'Épine fut le

Digitized by Google

premier objet qui s'offrit à ses yeux; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit monstre qui l'accompagnoit se traînoit à peine sous le poids d'une cruche vide. Le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur, il étoit boiteux comme un chien, et si petit qu'il avoit vainement essayé de prendre sa belle maîtresse sous le bras: jamais il n'avoit pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche ; il s'y étoit attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvoit, car Dieu sait les enjambées qu'elle faisoit pour s'en dépêtrer! Son cœur battoit si fort de crainte et d'espérance, qu'elle n'en pouvoit plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit. Sa vue la fit tressaillir ; elle rougit, et pâlit un moment après. Je ne sais s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua, s'il s'en aperçut; mais, après l'avoir rassurée, se saisissant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir; et, après l'avoir chargé sous son bras comme on enlèveroit un barbet, il donna la main à Fleur d'Épine, et s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonnante dans le même état qu'il l'avoit laissée. Il instruisit Fleur d'Épine de son dessein en peu de mots. Elle étoit si éperdue qu'elle approuva tout sans rien entendre. « J'ai

Digitized by Google

une frayeur, disoit-elle ; je ne crains plus pour moi seule, et c'est avoir trop à craindre. Vous avez déjà tant fait que je devrois me rassurer sur ce que vous me dites. Pour cela, sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui nous puisse sauver ; mais que ferez-vous de ce petit monstre ? — Je l'écorcherois tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouser et pour le soufflet qu'il vous a donné, si ce n'est que sa mère ne seroit pas si affligée de cette douce mort qu'elle le sera de celle que je lui prépare. »

La généreuse Fleur d'Épine, qui ne pouvoit consentir à d'autre cruauté qu'à celle des beautés sévères envers les tendres amants, se préparoit à demander grâce pour le misérable. « Non, lui dit Tarare, ne soyez point alarmée ; tout le mal que nous lui ferons n'ira qu'à être bien à son aise, tandis que nous serons exposés à la fatigue. Je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme : permettez qu'il porte votre coiffure, en attendant l'honneur de vous revoir. »

Fleur d'Épine ne savoit ce que cela vouloit dire ; mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop de saison de plaisanter dans une telle conjoncture. Pour le petit Dentillon, dès qu'il en fut coiffé, son visage parut plus détestable. Il avoit entendu la menace de l'écorcherie ; et, quand il vit qu'elle

Digitized by Google

n'aboutissoit qu'à porter la coiffe de sa maîtresse, il se crut sauvé.

Mais Tarare, lui ayant lié les pieds et les mains, et fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, couvrit tout son corps de foin, de manière qu'on ne lui voyoit que le derrière de la tête, assez proprement coiffé.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonnante, il monta dessus, prit Fleur d'Épine devant lui, se mit en campagne, et tourna le dos au palais de la sorcière.

Quoique Sonnante fût plus vite que le vent, elle étoit plus douce qu'un bateau. Tarare, voulant profiter de sa vitesse, lui mit la bride sur le cou pendant une heure; mais, jugeant qu'il avoit fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser prendre un peu haleine à la jument.

Il avoit raison d'être content, après avoir mis à fin une si terrible aventure, en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer ; il respiroit sans alarmes, et ce qu'il aimoit étoit entre ses bras sans pouvoir s'en offenser : heureuse situation pour un homme qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venoit de l'achever pour l'amour! Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit, et c'étoit bien assez; il étoit trop éclairé sur son mérite pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure; il ne savoit que trop que, sans le secours de son esprit et de

Digitized by Google

son amour, il n'y avoit rien en lui de fort engageant. Chaque vue de Fleur d'Épine avoit redoublé sa passion, et ce n'étoit pas la diminuer que de tenir cette beauté entre ses bras, quoique le plus respectueusement du monde.

« Belle Fleur d'Épine, lui disoit-il, sentant qu'elle trembloit encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, et vous n'avez sans doute rien qui vous doive inquiéter auprès d'un homme dont les sentiments pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite, car j'ose dire que personne ne s'y connoît mieux; mais je n'ose vous dire que je le sens jusqu'au fond du cœur. Il seroit pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon pays. Quand j'en partis, je n'avois ni projet ni dessein arrêté; je ne savois pas trop ce que j'allois chercher par le monde; mais je ne connois que trop à présent que c'étoit vous. Ayez agréable que je vous amuse pendant quelques moments par ce récit. »

Fleur d'Épine, ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disoit à la fois, se pencha doucement contre lui, comme pour se reposer. Il aimoit bien cette façon de répondre, et, sans en attendre d'autre, il continua de cette manière :

« Je suis fils d'un petit prince dont les États

Digitized by Google

sont des plus petits; mais, en récompense, les sujets y sont riches, contents et fidèles.

« J'avois un frère (Dieu sait ce qu'il est devenu). Nous n'avions pas plus de six ans quand mon père nous prit tous deux en particulier, et, nous parlant comme si nous avions eu de la raison : « Mes enfants, dit-il, comme vous êtes jumeaux, « le droit d'aînesse ne sauroit décider de la succes- « sion entre vous. Cependant, comme mes États « sont trop petits pour être partagés, je prétends « que l'un de vous deux cède ses droits à l'autre; « et, afin que celui qui aura cédé ne s'en repente « pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le « moindre pourra faire votre fortune ailleurs, et « ces dons sont l'esprit et la beauté. Mais, comme « il faut que ces avantages soient séparés, que « chacun choisisse celui qu'il aime le mieux. » Nous répondîmes tous deux à la fois; je demandai l'esprit, et mon frère la beauté.

« Mon père, nous ayant embrassés, nous dit que chacun auroit avec le temps ce qu'il avoit choisi.

« Mon frère s'appeloit Phénix, et moi Pinson; et, si nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés, les uns Merle, les autres Sansonnet, Rossignol ou Serin, selon le nombre : car une des folies du bon petit prince étoit celle des oiseaux; l'autre, de vouloir que ses enfants l'appelassent Monsieur mon père, en

Digitized by Google

parlant de lui, ce qu'il ne put jamais obtenir de moi; mais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit. Cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi, car, à l'âge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on avoit jamais vu de plus beau dans notre sexe. Mais, pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentillesses de mon esprit, je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfants du monde, quand les pères et les mères vont fatiguant tous les gens de leurs bons mots, et je ne me sentois qu'autant d'esprit qu'il en falloit pour connoître que je n'en avois pas assez.

« Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon frère et moi. Je passois mon temps à lire tous les livres que je pouvois attraper, bons ou mauvais. Je distinguai bientôt les uns des autres; et, me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchoit beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeoit qu'à se parer pour éblouir par sa figure.

« Enfin notre père mourut, et parut aussi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laissoit dans une union si parfaite. Dès qu'il fut en terre, nous commençâmes, pour la première fois, à être de différents avis et à vouloir contester l'un contre l'autre ; mais, dans

Digitized by Google

une dispute qui fut très-opiniâtre, il ne s'agissoit que de vouloir céder chacun son droit. Phénix se tuoit de me dire que, comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de succéder; que, pour lui, fait comme il étoit, Dieu merci, en quelque endroit du monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'aussi bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite principauté : je ne le persuadai pas. Ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune, chacun de son côté, à la charge que celui qui seroit établi le premier tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revînt se mettre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des ministres fidèles pour gouverner en notre absence, et, Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon sens qui m'étoit tombé en partage.

« Nous prîmes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avois prise est assez singulière, quoique ce ne soit pas de ces événements périlleux ou éclatants qui signalent les héros. J'avois parcouru beaucoup de provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissois pas de m'instruire partout où je trouvois quelque chose digne de

Digitized by Google

mon attention : j'appris des secrets de toute nature ; je remarquai ce que chaque pays avoit de singulier ; mais rien de tout cela ne contentoit ma curiosité.

« Parvenu enfin au royaume de Circassie, qui est le pays des beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement qui étoit arrivé dans le royaume, et je crus que les troubles avoient pu disperser ces beautés que j'avois cru rencontrer à chaque bout de champ, de la manière qu'on m'en avoit parlé.

« Je marchois un jour le long d'un fleuve qui bordoit une vaste plaine ; au delà de ce fleuve s'élevoit un bâtiment qui me parut assez superbe. La curiosité de le voir me prit ; je la suivis, et, en y arrivant, je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque souverain. Le dedans m'en parut assez sombre et les habitants tristes ; cependant j'y vis plus de beautés que dans le reste de la Circassie ; mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyoient de loin me fuyoient ; et celles qui ne pouvoient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disois en les abordant, ne tournoient pas seulement la tête de mon côté. Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles représentent natu-

Digitized by Google

rellement de très-belles femmes. Je traversai je ne sais combien de galeries sans rencontrer dans ce vaste château que des objets aussi ennuyants qu'ils paroissoient ennuyés, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries. Je fus bien aise que tout ne fût pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençoit à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement, et, dans la chambre où ces éclats de rire continuoient encore, je vis quatre pies assises autour d'une table qui jouoient aux cartes. Elles ne furent point effarouchées de ma présence; au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuèrent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui sais tous les jeux du monde. Il y avoit une corneille de fort bonne mine assise auprès d'elles, qui faisoit des nœuds en les voyant jouer.

« J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau; je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement. Elles mêloient, coupoient et donnoient comme si elles n'avoient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces pies, après avoir longtemps filé une de ses cartes, les jeta toutes sur la table avec transport, et se mit à crier « Tarare! » de toute sa force.

« Les autres y répondirent; la corneille même, qui n'étoit pas du jeu, cria « Tarare! » et, après

Digitized by Google

cela, ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçants, que je n'y pus tenir.

« Je sortis de l'appartement des pies du sombre château, et trois jours après du royaume. Ce fut environ dans ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luisante commençoit à se répandre partout. J'en appris des choses si merveilleuses que je ne les pus croire, et, quelque danger qu'on me dît qu'il y avoit à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même si ce qu'on en disoit étoit véritable.

« L'heureux royaume de Cachemire m'avoit dès longtemps inspiré la curiosité de le voir par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout à coup. Je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les aventuriers, qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinson ne me paroissoit pas assez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui chez la première beauté du monde : mais enfin je changeai mon nom, et, l'aventure des pies m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. — Tarare, dit Fleur d'Épine? — Justement, poursuivit-il; et ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussitôt.

« A l'entrée du royaume de Cachemire, par la route que j'avois prise, la savante Serène a établi

Digitized by Google

sa demeure enchantée. Le désir de connoître une personne que des connoissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendoient la plus illustre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire que tout ce qu'on m'avoit dit de Luisante; mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter: de mille et mille gens qui avoient eu le même dessein que moi, un très-petit nombre avoit réussi. On savoit à peu près le lieu de sa résidence; mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit. Il étoit impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la magicienne, ne vous y guidoit. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence; et apparemment je n'en fus digne que par l'extrême passion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

« Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est, à l'égard du reste, ce que le délicieux royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le don d'esprit que mon père croyoit m'avoir laissé en partage: je crus m'apercevoir que mon admiration et mes respects m'avoient attiré sa protection; elle me la fit espérer en la quit-

Digitized by Google

tant, et je partis avec la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me seroit possible.

« Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la cour.

« Je connus bientôt ce que c'étoit que le génie du bon calife ; je fus informé du caractère de son premier ministre. Comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire ou que doivent avoir ceux qui gouvernent sous leur maître, il n'avoit pas aussi leur présomption, et moins encore leur rudesse : c'étoit le ministre le plus affable qui fut jamais. Il avoit une femme qui n'étoit pas si simple, mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'écuyer, et je m'aperçus bientôt que je ne déplaisois pas à madame la sénéchale. — Quelle sorte de beauté étoit-ce, dit Fleur d'Épine en l'interrompant ? — De celles qui la font comme il leur plaît, » répondit-il. Et, continuant son discours : « Comme le sénéchal, son époux, étoit tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit. Cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisoient chaque jour les yeux de la princesse. »

Tarare alors lui conta de quelle manière il étoit venu à bout de la peindre. « Vous l'avez donc souvent regardée, dit Fleur d'Épine ? — Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, et sans aucun danger, comme je viens de vous dire. — L'avez-

Digitized by Google

vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avoit dit, poursuivit-elle ? — Plus belle mille fois, répondit-il. — On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux ; mais dites-m'en la vérité. »

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre lui et la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur d'Épine ne l'eut pas plutôt appris que, repoussant les mains dont il la tenoit embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire, et, continuant son discours sans faire semblant de rien : « Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avoit disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur ; mais je sentis bien que je n'en étois pas digne par les agréments de ma personne, et que je le méritois encore moins par les sentiments de mon cœur ; car je ne me suis que trop aperçu depuis que l'amour que je croyois avoir pour elle n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignoit effaçoit insensiblement son idée de mon souvenir, et, dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout. »

Il se tut, et la belle Fleur d'Épine, au lieu de

Digitized by Google

parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, et appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étoient là; le jour commençoit à paroître, et, Tarare ayant pris le Chapeau lumineux pour en soulager Fleur d'Épine, qui ne l'avoit point quitté durant l'obscurité, ils ne furent plus éclairés que du foible éclat de l'aurore naissante. Sa fraîcheur ranimoit les fleurs; et les larmes précieuses qu'elle répandoit, arrosant l'herbe des prairies, abattoient la poussière sur les grands chemins.

Mais, dans le temps que la belle avant-courrière du jour ouvroit les portes de l'orient aux chevaux du soleil, la jument Sonnante se mit à hennir. Fleur d'Épine en tressaillit, et tremblante depuis les pieds jusqu'à la tête : « Ah ! dit-elle, nous sommes perdus ; la sorcière nous suit. » Tarare regarda derrière lui, et vit la terrible Dentue, montée sur une licorne couleur de feu, qui menoit en laisse deux tigres dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonnante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur d'Épine en lui disant que la jument alloit si vite qu'ils auroient bientôt perdu de vue la sorcière et son équipage. Et là-dessus il voulut pousser à toute bride, mais Sonnante demeura tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons et qu'il l'incita de toutes les manières; elle étoit immobile.

Digitized by Google

Fleur d'Épine s'évanouissoit entre ses bras, voyant la sorcière à cinquante pas d'eux. Tarare avoit beau lui protester que, tant qu'il auroit une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberoit ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses tigres, tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentue approchoit toujours, et Tarare, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'avisa d'essayer les voies de la douceur; et, caressant la jument: « Quoi! ma bonne Sonnante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine sorcière qui la poursuit? N'as-tu donc commencé de si bonne grâce que pour nous trahir à la fin? » Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas, et la sorcière n'étoit plus qu'à vingt pas de lui quand Sonnante remua trois fois l'oreille gauche. Il y mit vitement le doigt, et, y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche. Dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la sorcière et lui. Cette muraille n'avoit que soixante pieds de haut; mais elle étoit si longue qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Épine respira; Tarare remercia le ciel, et Sonnante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, et Tarare, croyant Fleur d'Épine en sû-

Digitized by Google

reté, lui alloit dire quelque chose de tendre, et peut-être de joli, lorsque Sonnante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête, et vit l'éternelle Dentue qui les poursuivoit tout de nouveau. « Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent et de son épouvantable griffe? » Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Épine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, sembloit clouée à la terre. Tarare, ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonnante d'une manière plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. « Hélas! lui disoit-il, vertueuse Sonnante, je vois bien que la sorcière a jeté sur vous quelque sort, et que lorsqu'elle peut vous voir vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur aussi bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune maîtresse, la belle Fleur d'Épine. Mais, comme je vois par votre tristesse que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui est de sauver la charmante Fleur d'Épine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la sorcière et des tigres; peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute vos forces avec ma chère Fleur d'Épine, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi. Adieu,

Digitized by Google

bonne Sonnante ; sauvez Fleur d'Épine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure ; et, si vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois souvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. » Il alloit mettre pied à terre en achevant ; mais Fleur d'Épine lui serra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonnante, elle fut si attendrie qu'elle se mit à pleurer comme une folle ; elle sanglotoit à fendre les rochers les plus durs, et des larmes plus grosses que le pouce couloient de ses beaux yeux jusqu'à terre. Pendant qu'elle menoit un deuil inutile, la sorcière approchoit. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendoit au bout de son doigt. Il la jeta par-dessus son épaule droite. Cette goutte d'eau ne fut pas plutôt par terre que ce fut un fleuve, qui devint bientôt si large qu'on l'eût pris pour un bras de mer ; ses eaux étoient plus rapides que celles d'un torrent, et s'étendirent du côté que Dentue les avoit poursuivis ; mais ce fut avec tant d'impétuosité, qu'elle, sa licorne et ses tigres pensèrent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour Fleur d'Épine et Tarare de voir comme l'eau la poursuivoit à mesure qu'elle pressoit sa licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonnante fit un

Digitized by Google

saut d'allégresse qui pensa faire tomber Fleur d'Épine. Cela donna occasion à Tarare de la serrer encore plus étroitement, comme pour la soutenir ; car, quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de la jument, comme il étoit bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare espéroit que ce seroit la dernière alarme qu'elle leur donneroit. La bonne Sonnante sembloit prendre part à la tranquillité qui succédoit à toutes les inquiétudes qu'ils venoient d'avoir, et elle couroit d'une légèreté inconcevable. Tarare, voyant qu'elle alloit toujours, s'avisa de l'arrêter au bout de quelque temps pour l'informer de son dessein, ne sachant pas si la route qu'elle tenoit les conduiroit où ils vouloient aller. C'est pourquoi, lui ayant remis la bride sur le cou : « Sonnante, lui dit-il, je sais bien qu'on ne se peut égarer avec vous... Nous voulons aller au pays de Cachemire ; il est tout environné de montagnes et de précipices d'un côté, et c'est celui qui est auprès de la demeure de Serène. Menez-nous-y par ce côté.

— Et pourquoi au pays de Cachemire ? lui dit Fleur d'Épine. N'est-ce pas celui de Luisante ? — C'est le royaume de son père, dit-il, et c'est à son père que j'ai promis de porter les dépouilles

Digitized by Google

de la sorcière, telles que les demande Serène.

— Eh quoi! lui dit-elle un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant? Que j'étois folle, poursuivit-elle, de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle personne du monde pour songer à une créature comme Fleur d'Épine! Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas? Ah! Tarare! dit-elle en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre seul empressement est de paroître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, et lui menant Fleur d'Épine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher : après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre, qui vous empêcheroit de me conduire en votre pays? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me feroit point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luisante; elle ne vous aimera que trop sans ce nouveau témoignage de votre tendresse. »

Tarare se désespéroit de son affliction, mais il étoit charmé de ses alarmes; et, voyant qu'elle

Digitized by Google

ne cessoit de pleurer : « Non, charmante Fleur d'Épine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée en vous disant que je ne m'exposois que pour vous, et que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux que de songer à vous sacrifier à Luisante. Votre première vue l'a chassée de mon cœur, chaque moment vous y établit de plus en plus ; vos paroles, qui marquent si bien la délicatesse et la sincérité de vos sentiments, ont pénétré jusqu'au fond de mon âme. Je voulois mourir pour vous sauver : jugez si c'est pour une autre que je veux vivre ! Ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein ; souffrez que je tienne ma parole, puisque je serois indigne de vous si j'y manquois. Sachez que nous ne saurions être en sûreté que sur les terres de Cachemire, et comptez que, s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur d'Épine, au péril de mille vies. »

Ce qu'on aime persuade, et l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avoit ouvert son cœur avec un empressement trop sincère et trop naturel pour laisser aucune inquiétude à Fleur d'Épine sur ses intentions, et, dès qu'il la vit rassurée, il rendit la bride à Sonnante, qui tourna tout d'un coup sur la droite et se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger et de plus vite sur la terre. Ils arrivèrent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paroissoit

Digitized by Google

inaccessible, si quelque chose pouvoit l'être à la légèreté de Sonnante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limités du bienheureux Cachemire. Sonnante y grimpa comme si elle eût marché en rase campagne, et ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit qu'elle n'avoit fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie; et, de quelque côté que leur vue s'étendît, un parterre continuel sembloit s'offrir à leurs yeux, avec tous les agréments d'une variété délicieuse. Fleur d'Épine fut bien aise de s'y arrêter un moment, et, tandis qu'elle se perdoit dans la contemplation de tant de merveilles, le démon de la jalousie, qui se fourre partout, vint troubler son attention.

« Quoi! dit-elle, Luisante est héritière de tout ce que je vois! Luisante, plus précieuse encore que tous ces trésors, et plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici, les doit porter à celui qu'elle choisira pour époux; et il pourroit y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour Fleur d'Épine! Ah! Tarare! s'il est vrai que votre constance ou plutôt votre aveuglement pour moi soit à l'épreuve de ce que je crains, rassurez-moi, s'il est possible, avant que nous descendions dans ces lieux enchantés, ou laissez-moi chercher au travers des précipices

Digitized by Google

d'où nous venons une destinée plus supportable que celle de vous voir à Luisante. »

Un autre se seroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas sitôt la reprendre après ce qu'il venoit de lui dire; mais Fleur d'Épine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit tendre et délicate, et Tarare l'aimoit passionnément. Il étoit si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvements d'inquiétude auroient été la joie de son cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit; et, pour tâcher de l'en guérir : « Belle Fleur d'Épine, dit-il, je ne sais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez : l'un est de recevoir ici votre main en présence du ciel et de la terre, et d'unir, dès ce moment, mon cœur au vôtre pour jamais. Je prends à témoin les puissances invisibles qui nous écoutent que je me croirois plus heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés que de régner avec Luisante dans ces climats fortunés où nous allions descendre. Je vous offre donc mon cœur et ma foi sans aller plus loin, et vais vous conduire au petit État où mon frère est peut-être de retour. Mais je vous ai déjà dit que partout, hors du royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur et à la poursuite de la cruelle Dentue; mais, quand nous pourrions l'éviter, nous ne pour-

Digitized by Google

rions nous sauver du juste ressentiment de Serène, à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau et la jument. »

Fleur d'Épine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. « Oui, belle Fleur d'Épine, dit-il, vous êtes fille de la magicienne Serène, que sa vertu autant que son art rendent plus respectable que si elle tenoit le rang le plus élevé. Ce seroit chez elle que je serois d'avis que nous allassions, afin que, mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés et que j'ai heureusement enlevés à la sorcière, je fusse en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir. »

Fleur d'Épine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avoit témoignée, ne balança point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles et riantes, qui leur offroient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchoient. Pour moi, j'avoue que je n'en suis point fâchée, car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le sommet de cette montagne, où leurs sentiments, aussi bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyée, comme ils auront fait votre majesté sérénissime.

Nos amants se trouvèrent au bas de la montagne dans le temps que le soleil étoit encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonnante fût si aisée qu'on

Digitized by Google

n'en pouvoit être fatigué, les alarmes et les frayeurs que Fleur d'Épine avoit eues pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil l'avoient fort abattue. Tarare, qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en aperçut, et mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur d'Épine n'y fut pas plutôt assise qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonnante, pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement; mais, comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, et qu'il lui vouloit pourtant laisser la liberté de paître où bon lui sembleroit, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre en quelque endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisoit des mouvements si gracieux et si mesurés, que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faisoit entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écoutée quelque temps, se mit à considérer sa charmante Fleur d'Épine. C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais; son visage, dans le doux sommeil qui fermoit ses paupières, brilloit de tous les agréments que la fraîcheur, la jeunesse et les grâces y pouvoient répandre. Le passionné Tarare ne se lassoit point de la considérer, et se laissoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde,

Digitized by Google

examinant tant de beautés en détail ; mais il demeura dans un fidèle respect, quelque envie que cette contemplation pût inspirer d'en sortir.

Les amants de ces temps-là ne savoient ce que c'étoit que de surprendre ou de voler des faveurs, quand on s'en fioit à leur bonne foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyoit, et de promener son imagination sur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonnante cependant, qui s'éloignoit insensiblement, faisoit aller ses sonnettes harmonieuses d'une manière si ravissante, qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qu'elles composoient, et y fit des couplets tendres et galants à la louange de Fleur d'Épine endormie. « Non, disoit-il dans ses vers, s'il ne tenoit qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois ; et, pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier Fleur d'Épine. »

Avec de telles imaginations, le seigneur Tarare n'avoit garde de s'endormir. Il loua le ciel du profond repos dont jouissoit sa divinité ; mais il crut qu'après avoir bien dormi elle pourroit avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyoit que trop de quoi fournir le plus beau dessert du monde : chaque arbre et chaque buis-

Digitized by Google

son en offroient de reste; mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit quand on avoit bien faim. Il laissa ses tablettes et les vers qu'il y venoit d'écrire auprès de Fleur d'Épine, et s'en alla trouver Sonnante, dont la musique continuoit toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne savoit pas trop bien ce qu'il y alloit faire; mais il se mit en tête qu'une créature qui leur avoit été d'un si grand secours ne pouvoit manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux que la douceur de son harmonie avoit rassemblés autour d'elle. Il en coûta la vie à une gélinotte, deux perdrix rouges et un faisan, qui se trouvèrent un peu trop attentifs. Il se mit à les accommoder pour le souper de Fleur d'Épine, car, quoique Pinson fût prince, Tarare était cuisinier quand il vouloit, et tout des meilleurs : il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour, Fleur d'Épine s'éveilla, et à son réveil elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins, et son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hasard lui avoit fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avoit trahis; mais elle ne laissoit pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut savoir ce qu'il avoit

Digitized by Google

fait tout le temps qu'elle avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle ; il ne fit que les ouvrir. Elle les prit ; et, quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'osoit louer, autant qu'ils le méritoient, des vers qui la louoient beaucoup trop. Lui de protester qu'ils ne la louoient pas assez, et de prendre ses charmes à témoin qu'il en sentoit mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer ni en prose, ni en vers.

« Tarare, dit la modeste Fleur d'Épine, si je voulois me chagriner par de justes réflexions, je vous dirois que votre sincérité m'est un peu suspecte. Je me connois, et je sais que je n'ai qu'autant d'agréments qu'il en faut pour n'être pas absolument laide ; mais, puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai, et que je voudrois ne pas avoir pour être digne de ce que vous dites et de ce que vous m'assurez que vous pensez. »

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part et d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. Fleur d'Épine, qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dînée, auroit bien voulu se remettre en chemin.

Digitized by Google

L'innocence de ses sentiments, le respect de celui qui l'accompagnoit, et la coutume, sembloient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle étoit délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle étoit embarrassée pour Tarare, qui vraisemblablement avoit besoin de repos. Il connut sa pensée, entra dans ses sentiments ; et, l'ayant fort assurée qu'il n'étoit pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serène à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonnante surprit et charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversoient, les oiseaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyoient saluer le jour naissant, lorsqu'ils répondoient au son agréable des sonnettes d'or. Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, et réveilloient les pauvres laboureurs, qui venoient de s'endormir, pour retourner vitement à leur travail. Mais Fleur d'Épine n'avoit qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête : la nuit revenoit, et les bonnes gens se rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, et Tarare promettoit à sa belle maîtresse qu'elle salueroit bientôt son illustre mère ; mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avoit été déjà deux fois

Digitized by Google

chez la magicienne, il crut qu'il y parviendroit facilement la troisième; mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher. Il savoit bien qu'il avoit cent fois passé tout auprès; il ne pouvoit comprendre pourquoi Serène lui devenoit plus inaccessible cette fois que les autres, puisqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, et qu'il étoit chargé du reste des trésors qu'elle avoit demandés. Il eut peur que Fleur d'Épine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article; mais les dernières preuves qu'il lui avoit données de la sincérité de sa tendresse l'avoient entièrement guérie de toutes ses jalousies : elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la disgrâce d'une mère qu'elle n'avoit jamais vue et qui sembloit refuser de la voir.

Ils ne se rebutèrent pas, et le troisième jour ils alloient recommencer leur recherche partout aux environs, sans s'aviser, comme Tarare avoit fait auparavant, de dire à Sonnante de les mener chez la magicienne: car elle étoit douée du pouvoir d'arriver partout où l'on lui disoit d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savoit pourtant pas cela; mais, s'il avoit été inspiré quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de Serène.

Ce fut pendant ce temps-là que certain poli-

Digitized by Google

tique de campagne, qui se mêloit d'entretenir des correspondances à la cour, y manda l'arrivée de Tarare : sur quoi, le calife lui ayant dépêché courrier sur courrier, avec ordre de se rendre incessamment à la cour, il fallut obéir, malgré quelque légère alarme qui reprit à Fleur d'Épine, et des pressentiments secrets qui menaçoient son cœur de quelque malheur. Elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare, et ce ne fut pas un médiocre effort que de paroître tranquille en approchant d'une ville où Luisante n'attendoit que Tarare pour en recevoir le remède à tant de maux, et peut-être pour lui en offrir la récompense.

Ils arrivèrent enfin, et furent reçus comme en triomphe : tout retentissoit d'acclamations, et ces acclamations élevoient la gloire de Tarare jusqu'aux cieux. On ne douta point qu'un homme qui venoit d'achever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien public et pour le service de la princesse, n'apportât le remède à tous leurs maux ; et il en étoit temps. Le bon calife, depuis son départ, s'étant amusé trop long-temps un jour auprès de sa fille, avoit laissé tomber ses lunettes, et les beaux yeux qui tenoient de lui le jour lui en avoient ôté la lumière. Le sénéchal, de tous les ministres le plus loyal, en étoit mort d'affliction ; sa femme s'en étoit consolée par sa nouvelle faveur auprès de

Digitized by Google

la princesse : elle étoit si grande qu'elle ne tuoit plus personne de ses regards que par son conseil.

Voilà bien du changement à la cour; mais ce n'étoit pas tout. Il étoit arrivé, par malheur, une certaine More, depuis peu, qui gouvernoit la sénéchale par les charmes insinuants de son esprit, comme la sénéchale gouvernoit la princesse par les charmes d'un perroquet qui garantissoit ceux qui le tenoient du danger de ses yeux.

Le conseil fut assemblé sur l'arrivée de Tarare, et le calife, qui n'avoit jamais vu bien clair dans ses affaires, étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns proposèrent de lui élever des statues; d'autres opinèrent pour le grand et le petit triomphe. Le calife consentoit à tout pour honorer tant de mérite; mais, Tarare s'en défendant avec modestie : « Ah! sire, s'écria-t-il, quels soins vous occupent aussi bien que votre sage conseil! Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous et pour l'État ne demande point de pareilles récompenses : est-il temps d'en parler avant que ce service ait produit son effet? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empressement dont vos courriers m'ont fait venir ici : j'allois remettre entre les mains de Serène ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je

Digitized by Google

vous aurois apporté le remède tant désiré, au lieu qu'il faudra que j'y retourne et qu'on attende mon retour. »

Le calife lui en demanda bien humblement pardon, et en attribua la faute à son conseil. Son conseil la rejeta sur les ordres de la princesse, qui gouvernoit depuis l'aveuglement de son père, et que la sénéchale gouvernoit absolument.

Il fut résolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les trésors de la sorcière.

Le calife voulut absolument que Fleur d'Épine fût logée cette nuit chez la sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son palais. « Car, dit-il à Tarare, vous voyez, par mon exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. » Tarare l'y conduisit, et la femme more étoit si empressée à la servir, et le faisoit avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au palais, de peur de renouveler ses alarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur d'Épine et mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour, il trouva Fleur d'Épine occupée à considérer le portrait de Luisante, qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'aperçut que son admiration pour cette beauté merveilleuse étoit mêlée de quelque

Digitized by Google

trouble ; il lui dit ce qu'il falloit pour la rassurer, et elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme more eut bientôt démêlé les sentiments qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la sénéchale, qu'elle fut chercher, et qui lui avoit fait confidence de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais, avant qu'elle pût parler, la sénéchale s'étoit hâtée de lui apprendre que son cœur venoit d'être un peu déchiré d'un côté par la tendresse, et de l'autre par la gloire ; que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poste où son élévation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit eu de la peine à se déterminer ; mais qu'après y avoir bien songé, elle trouvoit qu'une sénéchale pouvoit sans honte épouser son écuyer, principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue que sa confidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire ; elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve ; elle étoit de toutes les veuves la plus violente dans ses passions ; et, de toutes les Mores,

Digitized by Google

sa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre Fleur d'Épine : il y parut bientôt.

Tarare, qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentoit des maux effroyables qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher ; elle connut, par les transports de sa douleur, qu'il en sentoit toute la violence. Adieu son voyage, adieu le bien de l'État : il ne songea plus qu'à secourir Fleur d'Épine ; et, voyant par le redoublement de ses maux que tous ses soins étoient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La sénéchale, dans le désespoir de son amant et les tourments de sa rivale, goûtoit à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le conseil du calife fut terriblement alarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La More enfin, qui avoit fait le mal, s'avisa de le faire cesser, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur d'Épine la quittèrent tout à coup comme elles l'avoient prise ; mais il lui en resta tant de foiblesse et d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la cour et de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit ; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour. Il l'assura qu'il seroit très prompt, et partit après des adieux fort tendres de part et d'autre.

Digitized by Google

Mais ce fut en vain que Fleur d'Épine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentoit miner à vue d'œil. Elle n'avoit pas douté que, ses douleurs l'ayant quittée, son embonpoint ne revînt; mais, au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitoit ardemment le retour avant celui de son amant, une défaillance presque insensible la changeoit de jour en jour.

Enfin, les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de vert qui la rendoit méconnoissable à ses propres yeux : une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais fut changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Épine se voyoit dans un état si déplorable, la sénéchale en triomphoit. Sa confidente lui avoit fait concevoir que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant, et c'étoit ce supplice, qu'ils jugèrent plus grand pour elle, qui lui avoit sauvé la vie.

Cependant au palais on ne voyoit plus la princesse, car on ne la pouvoit regarder sans être muni de son perroquet : mais elle en étoit devenue si folle qu'elle ne vouloit plus que

Digitized by Google

personne le tînt. On disoit des merveilles de la beauté de cet oiseau, peu de chose de son esprit, car il ne parloit guère; et, quand cela lui arrivoit, il répondoit tout de travers : mais il avoit de la grâce dans l'action et de la politesse dans les manières.

L'impatience de Tarare raccourcit son voyage; il revint qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin, et il rapportoit le remède aux maux que causoient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luisante; mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portoit une fiole grande comme les plus grands verres; elle étoit faite d'un seul diamant, et contenoit une liqueur si brillante que les yeux éblouissants de la princesse en furent eux-mêmes si éblouis qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les tempes et les paupières. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit; et, Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle et le célébra par mille acclamations. On voyoit ses yeux aussi brillants que jamais, mais on les voyoit avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baisa le bas de sa robe pour lui en faire le premier compliment, et se retira sous

Digitized by Google

prétexte d'en porter la nouvelle au calife ; mais il suivoit les mouvements de son cœur, qui l'entraînoit vers sa charmante Fleur d'Épine.

La nouvelle de son retour et du miracle qu'il avoit produit se répandant bientôt partout, il fallut céder à la nécessité de voir le calife avant sa maîtresse.

Le bon prince pensa devenir fou de joie, quand il sut que les yeux de sa fille n'étoient plus méchants, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais : mais, quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour qu'il parut reconnoissant envers celui qui la lui rendoit. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds ; et, après quelques autres transports qui convenoient moins à sa majesté qu'à sa reconnoissance, il vouloit sur-le-champ le ramener à sa fille, afin qu'elle le choisît pour époux et que le mariage se fît dès ce jour, protestant devant son conseil qu'il ne seroit jamais content qu'il ne vît son palais tout plein de petits Tarares.

« Oh ! pour les petits Tarares, dit le sultan, je m'y rends ; j'avois eu toutes les peines du monde à résister à l'autre, mais je n'y peux plus tenir. Vous avez vaincu, Dinarzade ; je vous dois la vie de votre sœur, je vous la donne, et je lui donne toute ma tendresse qu'elle mérite par ses

Digitized by Google

attraits et son érudition, mais dont elle est encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis si long-temps. Allez, Dinarzade, allez chercher le visir votre père; qu'il m'apporte au plus vite mon sceptre et le sceau de l'empire, afin de confirmer par les solennités requises la promesse que je viens de vous en faire. »

Dinarzade ne se le fit pas dire deux fois; elle revint avec le grand visir, qui pleuroit à chaudes larmes en scellant la grâce de sa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du lit impérial, dont il leva respectueusement la couverture. La sultane se jeta du lit à terre, et, s'étant prosternée devant son seigneur, elle lui baisa le petit doigt du pied gauche, qu'il lui tendit le plus tendrement du monde; et, s'étant relevée, il lui mit trois fois son sceptre royal sur le bout du nez, selon l'usage du pays, en signe de grâce.

Ces cérémonies achevées, le visir et la sage Dinarzade, après avoir recouché l'impératrice, tirèrent les rideaux, et, s'imaginant que leur présence étoit désormais inutile, ouvroient la porte pour s'en aller, lorsque le sultan les ayant rappelés : « Je ne me repens point, dit-il, de la grâce que je fais à la sultane; mais, comme je prétends que la justice soit inséparable de la clémence dans toutes mes actions, demain, dès la

Digitized by Google

pointe du jour, je ferai pendre le traître qui révèle mes conseils. Dinarzade n'a pu savoir ce qui s'y est passé au sujet de Tarare que par son père ou par son amant : ainsi mon visir et le prince de Trébizonde tireront au sort, et le coupable ou le malheureux sera justement sacrifié selon les ordonnances de cet État. »

Le visir, qui connoissoit le naturel inhumain de son maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt; et, s'étant mis à deux genoux, il prenoit le ciel, la terre, le grand prophète et son Alcoran à témoin de son innocence. Mais la courageuse Dinarzade, loin de s'alarmer de ces menaces : « Vous êtes bien plus prompt, seigneur, à prendre des résolutions de cruauté que vous ne l'êtes à donner des marques de tendresse. Je devrois être intéressée plus qu'une autre à ce que vous venez de dire, s'il est vrai que le prince de Trébizonde ou le visir mon père soient coupables : cependant je les abandonne tous deux à votre colère, en cas que je ne vous fasse pas convenir, avant la fin de mon récit, que c'est vous-même qui m'avez révélé ce beau secret de votre conseil, et que, si c'est un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable majesté mérite mieux d'être pendue que votre visir ou le prince que vous appelezm on amant. » Le visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de sa fille ; mais l'équitable sultan, revenant comme d'un

Digitized by Google

profond songe, joignit d'abord les mains, ôta son bonnet de nuit et demanda pardon à Mahomet ; et, ayant frotté trois fois le nez à Dinarzade de son sceptre royal, trois fois au visir, et trois fois à lui-même, il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde ; et, les cérémonies de cette amnistie générale achevées, il conjura la prudente Dinarzade de ne jamais révéler ce qui s'étoit passé entre elle et lui au sujet de Tarare ; et, comme il n'étoit encore que minuit et trois quarts, il lui ordonna d'en achever l'histoire, ce qu'elle fit de cette manière :

Le conseil du calife fut sur le point de répéter : « Les petits Tarares », comme il avoit fait le grand ; mais il se souvint qu'il l'avoit défendu dans un article de son précédent traité.

Tandis que le calife court chez sa fille, Tarare ne peut se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avoit blessés. Le nombre en étoit grand ; mais, comme l'effet du remède étoit prompt, il les eut bientôt expédiés. Tout retentissoit d'acclamations et de cris d'allégresse ; et dans une joie si universelle, il n'y avoit que la seule Fleur d'Épine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la sénéchale, elle se hâta d'en informer Fleur d'Épine ; et cette nouvelle, qui dans un autre temps auroit mis le comble à sa joie, pensa la désespérer. Elle croyoit toujours que sa

Digitized by Google

cruelle rivale et sa confidente étoient touchées de son malheur ; elle se mit à genoux devant elles pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle étoit. Elles lui en donnèrent leur parole, mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit se défendre de recevoir la visite du calife, qui, dès qu'il avoit recouvré la vue, avoit voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on lui avoit peinte aussi belle que Luisante ; et, en disant cela, les maudites bêtes se mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer depuis les pieds jusqu'à la tête, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avoit que la peau et les os ; un bleu pâle avoit pris la place du vif incarnat de son teint et de ses lèvres ; ses yeux étoient éteints, et ses joues décharnées paroissoient plus ternies sous la coiffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elles l'étendirent sur un riche canapé dans cet étalage, où à peine fut-elle qu'elles entendirent monter son amant. On l'assura que c'étoit le calife, et les cruelles se retirèrent.

Fleur d'Épine fit un effort pour se redresser, afin de le recevoir avec plus de respect ; mais, quand au lieu du calife elle vit entrer Tarare, elle fit un cri et demeura penchée sur le dos du canapé. S'il fut surpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire ; il ne

Digitized by Google

laissa pas d'en approcher, et, dans le temps qu'elle reprenoit ses esprits, il lui demanda où étoit Fleur d'Épine. Ce fut le coup mortel pour son cœur; ses forces l'abandonnèrent, et, au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le désespoir et les larmes.

Tarare, ne comprenant rien ni à sa douleur ni à sa figure, sortit pour chercher Fleur d'Épine par toute la maison. La sénéchale et la More se tuoient de lui dire, en riant, qu'il en venoit : il fut impatienté d'une plaisanterie si hors de saison, mais il fut encore plus choqué de l'air agréable et content dont elles sembloient se moquer de lui. Il les quitta brusquement, et, s'étant rendu au palais, il y trouva bien une autre scène.

Le beau perroquet s'étoit sauvé pendant que Tarare accommodoit les yeux de Luisante ; il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux.

Le calife et tous ses courtisans, montés sur des échelles, cherchoient au-dessus des lits et au haut des planchers tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de Fleur d'Épine ; chacun lui en demandoit du perroquet de la princesse. Il les crut tous fous et pensa le devenir. Dès que le calife l'aperçut, il courut vers lui,

Digitized by Google

et, se persuadant que tout lui étoit possible, il le conjura de calmer le désespoir de Luisante, en lui rendant son perroquet.

Tarare, surpris de l'inquiétude du père et de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne; et, au lieu de faire attention à ce que lui disoit le calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur d'Épine à la magicienne Serène, il n'en avoit obtenu le remède à tant de maux qu'à cette condition : qu'il falloit avant toutes choses revoir Fleur d'Épine, et qu'après cela il se faisoit fort de retrouver le perroquet.

Luisante entendit ces paroles de consolation, et les crut, dans la bouche d'un homme qui ne se vantoit de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans son cœur lui rendit ses attraits que la douleur avoit troublés. Elle commença de se souvenir de Tarare, de ce qu'il avoit fait pour elle et de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque temps, et le souvenir de son premier penchant, sa parole et sa reconnoissance s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle se mit à genoux devant le calife, son père, et lui demanda la permission de s'acquitter de tant d'engagements envers un homme qui avoit tout hasardé pour son service.

Quand le calife l'entendit, il fit un saut de joie qui étonna toute la cour; et, au lieu de

Digitized by Google

répondre à sa fille, il pensa l'étouffer à force de la baiser, lui jura qu'elle lui auroit fait moins de plaisir par un choix qui eût ajouté à ses États quinze provinces comme Cachemire ; et, se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser en lui présentant la plus belle princesse du monde, il ne le trouva plus. Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le palais : il n'avoit pas plutôt imaginé la conclusion des réflexions que Luisante, après quelques regards, s'étoit mise à faire, que, s'étant perdu dans la foule, il étoit retourné chez la sénéchale. C'étoit là qu'il avoit laissé sa chère Fleur d'Épine en partant pour aller chez Serène, et c'étoit là qu'il étoit résolu de la retrouver, ou de savoir ce qu'elle étoit devenue. Il l'y trouva ; mais, dieux ! dans quel état !

Les réflexions qui avoient suspendu ses pleurs après qu'il l'eut quittée n'avoient garde de la remettre. Il lui avoit demandé à elle-même où étoit Fleur d'Épine. « Dans quel affreux changement l'a-t-il trouvée, la malheureuse Fleur d'Épine ! disoit-elle ; mais, hélas ! s'il m'avoit jamais aimée, son cœur m'auroit-il méconnue ? Il ne m'a que trop reconnue ! poursuivit-elle ; je lui ai fait horreur, et je ne le reverrai plus. »

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avoit espéré que ce seroit le dernier de sa vie ; et, comme elle avoit gardé

Digitized by Google

sur elle les tablettes où Tarare avoit écrit des choses si tendres et si passionnées, elle y avoit voulu laisser le portrait de son cœur, en lui disant les derniers adieux : il n'y eut jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste attendrit d'ordinaire, et la pauvre Fleur d'Épine, qui suivoit les mouvements d'un cœur sincère qui croit expirer, s'évanouit au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ces tablettes. Tarare les reconnut; mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venoit d'écrire qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue... Il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds, sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure ; il la crut morte, et, à la voir, on eût pu croire qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle l'étoit.

Sa tendresse prit la place de son étonnement; la compassion s'y joignit, en attendant le désespoir ; et, portant sa bouche avec transport sur la main froide et décharnée de sa maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper; elle ouvrit foiblement les yeux et vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaitoit le plus ardemment et qu'elle craignoit le plus de voir, celui seul qui pouvoit lui faire regretter la vie ou souhaiter la mort.

Digitized by Google

Les choses qu'ils se dirent auroient attendri ce qu'il y a de plus sauvage. Il protestoit de tout son cœur qu'il ne l'aimoit pas moins qu'il avoit fait dans tout l'éclat de sa première fraîcheur; que, si sa figure toute charmante avoit été le premier objet de son engagement, son esprit, sa douceur et toutes ses manières avoient fait une impression plus vive et plus durable dans son cœur que toutes celles des attraits les plus brillants, telle enfin que la mort seule pouvoit l'effacer.

Elle pleura de tendresse et de joie, lui serra la main pour la première fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce seroit la dernière; et, si ce fut foiblement, ce fut au moins de tout son cœur. Elle lui témoigna qu'après tant de marques sincères d'une constance si rare elle mouroit contente, et crut le faire comme elle le disoit.

L'impertinente sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante. Toute sa jalousie se réveilla lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avoit cru lui devoir faire peur. Elle revenoit de la cour; elle y avoit été informée du dessein de la princesse pour Tarare et des transports du calife en publiant ce mariage : elle ne manqua pas de lui en faire son compliment en présence de la mourante Fleur d'Épine.

Digitized by Google

C'étoit bien pour l'achever; cependant ce mouvement soudain de jalousie qui devoit l'accabler ranima ce qui lui restoit de force; mais ce fut pour la livrer à de nouveaux supplices.

La princesse, accompagnée du calife son père et de toute la cour, arriva dans ce moment. Sa surprise fut extrême à l'aspect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare étoit à genoux; mais l'étonnement de Fleur d'Épine fut encore plus grand à la vue d'une beauté qui lui parut surpasser tout ce qu'on en avoit dit. Ce fut alors que sa constance et ce qui lui restoit de force l'abandonnèrent à la fois : elle tint quelque temps les yeux attachés sur Luisante; elle les tourna ensuite vers son amant, et, un moment après, elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit tressaillir l'assemblée et donna quelque émotion à la princesse.

Le calife s'en aperçut, et, pour la rassurer : « Ce n'est rien, ma fille, que ce cri de douleur; vous verrez que cette carcasse qu'il regrette étoit quelque vieille parente, et il faut bien donner quelque chose au sang. » Puis, s'adressant à lui : « Allons, Tarare, dit-il, qu'on se lève et qu'on s'essuie les yeux; c'est se moquer de faire ici l'enfant pour une momie, quand on vient vous offrir le royaume de Cachemire avec la main de Luisante. »

Je ne sais quelle réponse un autre auroit faite

Digitized by Google

à une harangue comme celle-là ; mais, Tarare n'y répondant d'aucune manière, l'assemblée le crut mort aussi bien que Fleur d'Épine.

On en étoit là quand la More arriva. Elle parut s'affliger de la mort de Fleur d'Épine et entra dans la douleur de Tarare ; mais, voyant l'embarras du calife, elle lui conseilla de faire enlever le corps et de le faire incessamment brûler, s'il vouloit avoir quelque raison de Tarare. Les conseils de cette femme avoient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la sénéchale : on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce fut en vain que les cris et toute la résistance de Tarare s'opposèrent à cette séparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que sa vie ; on éleva dans la cour du palais un bûcher où l'on étendit Fleur d'Épine, tandis qu'on entraînoit de force le désespéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le calife, voulant honorer une personne pour qui son gendre prétendu s'étoit intéressé, fit distribuer des flambeaux composés de gommes précieuses, premièrement à sa fille et à son conseil, ensuite aux officiers de sa couronne et à ses courtisans ; ensuite, levant un moment celui qu'il tenoit par-dessus sa tête :

« Plût aux dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la manière honorable dont je vais

Digitized by Google

brûler le corps de celle qu'il regrette tant! Je m'assure que cela lui feroit plaisir. »

A ces mots, il alloit mettre le feu aux quatre coins du bûcher, quand tout à coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux; et, quelques moments après, la redoutable Serène parut sur la jument Sonnante.

Sa présence causa dans l'assemblée des mouvements fort différents : elle suspendit l'empressement du calife; elle frappa ses courtisans de respect pour une personne dont l'air avoit quelque chose d'auguste ; Luisante en poussoit des cris de joie, car son perroquet étoit sur le poing de la magicienne; mais la sénéchale en fut si troublée qu'on l'eût vue changer de couleur si celles de son visage eussent été naturelles. Pour sa confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour se sauver: elle sentit bientôt que cette espérance lui étoit interdite.

La savante Serène, mettant pied à terre, s'avança vers le bûcher. Elle tenoit dans sa main droite la baguette de vérité : cette baguette étoit d'un or si brillant qu'elle éblouissoit la vue.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offroit à ses yeux, et, l'ayant demandé au calife : « C'est, dit-il, la carcasse d'une certaine Fleur d'Épine que nous allions brûler.

— Et que vous avoit-elle fait, lui dit-elle

Digitized by Google

d'un ton sévère, que vous avoit-elle fait, cette Fleur d'Épine, pour la brûler toute vive? »

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles. Le calife lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit sa fille, ne laissoit pas de soutenir qu'elle étoit morte, et, pour preuve de cela, qu'il avoit été sur le point de la brûler.

Serène, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendît Fleur d'Épine du bûcher; et, l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du palais, elle s'approcha d'elle, et, se retournant vers le calife: « Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte; il y en a parmi vous qui ne le savent que trop. »

En achevant de parler, elle toucha Fleur d'Épine au front du bout de sa baguette, et dans un instant on la vit ranimée, et ses yeux s'ouvrirent; mais on lui vit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serène parut surprise de l'affreux changement de sa figure. Elle demanda Tarare; on le fit venir, car tout obéissoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fut pas plutôt arrivé que le beau perroquet fit un grand cri et battit des ailes. Tarare le reconnut pour cet oiseau qu'il avoit rencontré en allant chercher la sorcière Dentue; mais, dans la douleur où il étoit encore abîmé, il n'y fit pas grande attention: il

Digitized by Google

ignoroit ce qui venoit de se passer. Ce fut alors que Serène, le regardant avec indignation : « Malheureux, lui dit-elle, comment oses-tu paroître devant mes yeux, toi qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chère Fleur d'Épine ? C'étoit donc peu pour ta perfidie de consentir au venin cruel qui, après une langueur mortelle, l'avoit rendue effroyable : tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis et aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restoit de l'innocente Fleur d'Épine, et tu ne l'abandonnes d'une manière si barbare que pour signaler ta perfidie aux yeux pour qui tu l'as trahie ! »

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches que si on les eût adressés à quelque autre : il n'étoit rempli que de la mort de Fleur d'Épine, et son esprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver son ombre. Mais la magicienne, qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher, lui adressant encore la parole : « Va, dit-elle, recevoir le prix que les destinées te réservent, malgré la noirceur de ton infidélité ; c'est une récompense que ton courage et ta fermeté méritent pour avoir mis fin à la plus difficile et la plus téméraire des entreprises. Et vous, princesse, dit-elle à Luisante, choisissez, ou plutôt prenez maintenant votre époux. Tarare ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir tant

Digitized by Google

osé pour votre service; tout parle pour lui: je vous ordonne, de la part des destinées, de nommer votre époux. »

Luisante regarda le beau perroquet, Tarare et Fleur d'Épine deux ou trois fois l'un après l'autre; et, après quelques moments de rêverie: « Qu'il choisisse lui-même, dit-elle, entre Fleur d'Épine et Luisante. »

Tarare tressaillit à ces paroles, et, comme s'il fût sorti de quelque songe, s'adressant à elle: « Belle Luisante, lui dit-il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus, et à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vue de l'infortunée Fleur d'Épine. Elle n'est plus, et mon cœur me reproche tous les moments que je survis à cette perte. Je ne vivois que pour elle, et le seul choix qui me reste est de la suivre...— Et si elle vivoit...? » dit Serène. Ces trois mots le firent un peu revenir à lui; quelque ombre d'espérance s'insinua dans son cœur: il connoissoit le pouvoir de Serène, et, se jetant à ses pieds: « Si elle vivoit! s'écria-t-il; qu'elle vive! et, s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne, que Tarare meure, et que la belle Fleur d'Épine revoie la lumière du jour! »

Quelque esprit qu'on ait, il est cent rencontres où l'on ne sait ce qu'on fait quand on aime passionnément; mais il est de la bienséance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction

Digitized by Google

pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc si sot dans cette occasion, qu'il seroit resté jusqu'à la fin du monde aux pieds de Serène, attendant la résurrection de sa maîtresse, sans deviner qu'elle n'étoit pas morte.

La tendre Fleur d'Épine, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette conversation, étoit sur son lit de repos qui s'évanouissoit presque de reconnoissance et de joie.

Serène crut qu'il étoit temps de donner quelque soulagement à la douleur d'un amant si parfait. Elle le releva malgré lui, car il s'obstinoit à demeurer à genoux comme un criminèl qui demande sa grâce; et, bannissant cette feinte sévérité dont elle avoit armé d'abord ses regards : « Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur d'Épine; et, si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle comme elle vivra pour vous. »

Tarare, dans les premiers transports de sa joie, dit et fit mille choses, en la voyant, qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoissent point l'amour; ensuite il protesta devant toute la cour, et en prit le ciel avec la terre à témoin, qu'il n'auroit jamais d'autre femme que Fleur d'Épine. Ce fut à elle de combattre cette résolution par des sentiments de générosité capables de la vaincre. Elle se mit donc à protester qu'elle avoit tant de tendresse et de reconnoissance pour

Digitized by Google

lui qu'elle n'en vouloit point; qu'elle auroit conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune et la plus belle princesse de l'univers pour se donner à elle, quand même elle se verroit les foibles appas qu'elle avoit perdus; mais que, dans l'affreuse laideur dont elle étoit, elle aimoit mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La divine Luisante, et le calife son père, jouoient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation. Il s'en aperçut, et, s'adressant à Serène: « Voilà, dit-il, qui seroit le plus beau du monde, de part et d'autre, si ma fille n'y étoit intéressée. Prétend-on, s'il vous plaît, que, belle et grande comme elle est, elle soit sans époux? ou faudra-t-il qu'elle s'amuse toute sa vie de cet oiseau que vous venez de lui rendre? C'est vraiment une belle ressource, pour une jeune princesse, qu'un perroquet! »

Le bon prince étoit en train d'en dire bien d'autres, lorsque l'illustre Serène, imposant silence à toute l'assemblée, demanda l'attention particulière du calife, de son conseil et de sa cour. Il parut quelque chose de si grand dans l'air dont elle avoit parlé que tout resta dans un silence respectueux; mais la femme more se mit à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serène prit le perroquet que tenoit la princesse, et le mit à terre à quelque distance d'elle; ensuite elle lui toucha le haut de la tête du bout

Digitized by Google

de sa baguette, et, traçant un cercle assez spacieux autour de lui, on vit dans un instant une vapeur épaisse qui en déroboit la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, et toucha Fleur d'Épine au front... Soudain on la vit enveloppée d'un semblable nuage.

Tandis qu'on étoit attentif à ce spectacle, Sonnante faisoit le manége autour des spectateurs, et l'agitation de ses sonnettes rendoit une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avoit encore fait qu'on en perdoit la respiration.

Oh! que les enchantements sont d'un grand secours pour le dénoûment d'une intrigue et la fin d'un conte! Tant que Sonnante galopa, les nuages qui enveloppoient Fleur d'Épine et le perroquet subsistèrent. La magicienne qui tenoit cette baguette éclatante en frappa trois fois la terre: Sonnante s'arrêta, les nuages se dissipèrent, et, à la place où l'on avoit posé le perroquet, on vit l'homme du monde le plus charmant et le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le prince Phénix, son frère; il en fit un cri d'étonnement. Mais, au moment que l'autre venoit se jeter dans ses bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vu Fleur d'Épine, elle s'offrit à ses yeux mille fois plus fraîche et plus belle qu'elle ne lui avoit paru la première fois au bord du ruisseau, ni qu'elle

Digitized by Google

ne lui avoit semblé lorsqu'il l'avoit considérée avec tant de plaisir tandis qu'elle dormoit.

Le peuple témoignoit son étonnement par des cris redoublés et confus, les courtisans par des exagérations, et le calife par des larmes de joie.

Luisante considéroit avec attention une métamorphose qui sembloit ne lui pas déplaire, et Phénix tenoit les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné Tarare, dans les transports d'une joie immodérée, en alloit donner mille marques aux pieds de Fleur d'Épine, si Serène ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jetoit ; et, le prenant par la main, elle le plaça auprès de son frère. Ce fut alors qu'ils s'embrassèrent le plus tendrement du monde. Mais il fallut interrompre toutes ces amitiés pour Luisante, que la magicienne plaça vis-à-vis d'eux. « Regardez bien ces frères, lui dit-elle ; consultez les services de l'un, consultez les charmes de l'autre ; mais surtout consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrévocable : lequel de ces princes que vous preniez pour époux, vous ne sauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous. »

Tarare, que la présence de Phénix rassuroit un peu, ne laissa pas de trembler de peur que le diable ne la tentât de le nommer ; mais, comme il n'y avoit aucune comparaison de lui à Phénix

Digitized by Google

pour la figure, Luisante ne balança point à choisir, et donna la main au plus beau.

Serène joignit celles de Fleur d'Épine et de Tarare. C'étoit toute la cérémonie des mariages de ces temps-là ; et, depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais princes ne furent si bien mariés, et jamais mariées ne parurent si contentes.

Le calife, qui ne l'étoit guère moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fît des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière et dans les places publiques ; qu'on fît des largesses au peuple, et que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau. A l'égard des magnifiques réjouissances de sa cour, il vouloit s'en charger lui-même : c'étoit le premier prince du monde pour ordonner un festin. Mais, avant que de remonter au palais pour ces soins importants, Serène lui dit que la scène qu'elle venoit de commencer n'étoit encore finie que par la récompense que méritoit la vertu ; qu'elle sentoit bien qu'il y avoit quelque chose à faire pour la baguette de vérité.

On avoit pensé oublier la sénéchale et sa confidente, tant l'allégresse publique remplissoit tous les cœurs ; mais l'équitable Serène, qui n'oublioit rien, les toucha au front de son infaillible baguette. Toute la métamorphose qu'en souffrit la sénéchale fut de quatre doigts de fard qui lui tombèrent de chaque joue, autant du front

Digitized by Google

et deux fois autant de la gorge : ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisoit mourir de rire dans la coiffure printanière qu'on lui avoit laissée.

Mais, la figure entière de la femme more étant disparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue, qui s'étoit cachée sous ce déguisement, animée par l'amour et la vengeance. Fleur d'Épine commençoit à ressentir les frayeurs qu'elle en avoit eues ; mais Serène, finissant bientôt ses alarmes : « Sire, dit-elle, s'adressant au calife, le sort de ces misérables est entre vos mains ; c'est à vous à prononcer leur sentence.

— Eh bien ! dit-il, puisque cela est, je ne les ferai point languir... Qu'on fasse venir mon grand prévôt, qu'on allume ce bûcher, qu'on y mette la sorcière, et la sénéchale aux Petites-Maisons. »

La douceur de Fleur d'Épine eut beau pencher vers la pitié, Tarare, qui se souvenoit des cruautés qu'elle avoit eues pour elle, et qui sentoit encore le soufflet qu'elle lui avoit injustement donné, fit confirmer la sentence de la maudite Dentue, et personne n'eut regret à celle de la sénéchale.

Cette illustre et charmante troupe se rendit au palais pendant qu'on en faisoit l'exécution.

Le calife donna d'abord tous les ordres nécessaires pour l'appareil d'une fête qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses ; et,

Digitized by Google

tandis que tout étoit en mouvement pour l'exécution de ses volontés, voulant lui-même faire les honneurs de sa cour à la respectable Serène, il lui faisoit voir les beautés d'un superbe salon, achevé peu de temps après la naissance de Luisante. Il ne pouvoit sans doute occuper plus dignement l'attention de la savante magicienne, car à peine avoit-elle rien de si merveilleux ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle s'étoit faite. Le calife, voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration : « N'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aie imaginé tout cela. Vous saurez que, pendant la grossesse de la feue reine, j'eus un songe dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un méchant petit dragon, qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde. Je consultai les savants sur un songe qui me donnoit beaucoup d'inquiétude. Les uns dirent que j'aurois un fils qui me dépossédéroit après m'avoir fait crever les yeux; d'autres assurèrent qu'il ne feroit qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devoit effacer les lumières du mien. Je ne fus en peine que de la première explication. Enfin, celui qui se vantoit d'être le plus habile m'assura que ce fils menaçoit la tranquillité de mes jours ou de mon État, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance : il m'en donna le dessin tel que

Digitized by Google

vous le voyez, et il l'entreprit. Mais, quelque diligence qu'il pût faire, la calife mon épouse accoucha de Luisante avant qu'il pût être achevé. Toutes mes alarmes cessèrent quand, au lieu de ce maudit dragon de fils que m'annonçoient leurs prédictions, je me vis la plus jolie fille qui vînt jamais au monde : la vérité est qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous avons éprouvé depuis; car, si vous et Tarare n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle on ne verroit que des Quinze-vingts dans ma cour. Mais vous qui savez tout, poursuivit-il, que vouloit dire cette interprétation d'un fils au lieu d'une fille? à quelle fin ce salon avec tous ces ornements? et enfin que vouloit dire mon songe? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luisante, puisqu'il étoit question d'yeux. — Le voulez-vous savoir, dit Serène? En voici l'éclaircissement. Votre songe étoit purement un songe, vos interprètes, des imposteurs ou des ignorants, et celui qui vous a conseillé ce salon, un architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit. Mais allons rejoindre nos amants; ce sera là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luisante ont eu de fatal pendant un temps. »

Les deux frères ne s'étoient point ennuyés pendant tout ceci; ils étoient passionnément amoureux et favorablement écoutés des deux

Digitized by Google

plus charmantes personnes du monde. Il est vrai que c'étoient des beautés différentes : celle de Luisante surprenoit davantage ; celle de Fleur d'Épine étoit plus touchante : l'une éblouissoit, et l'autre s'insinuoit jusqu'au fond du cœur, à mesure que l'on examinoit mille charmes qui n'ont point de nom, et qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un frère qu'il aimoit tendrement, étoit sur le point de satisfaire au désir qu'il avoit d'apprendre ses aventures depuis leur séparation, quand le calife les rejoignit avec l'illustre Serène.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette manière :

HISTOIRE DE PHÉNIX.

En nous séparant, le prince Pinson et moi, pour chercher les aventures.....

« Et qui est, s'il vous plaît, le prince Pinson, dit le calife ?

— Moi, Sire, dit Tarare ; et ce fut sans savoir pourquoi que j'ai quitté ce nom pour pren-

Digitized by Google

dre celui que je porte, et que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque, sous ce nom, je me suis fait connoître à la belle Fleur d'Épine. »

Tarare leur apprit alors ce qu'ils ne savoient pas de ses aventures, jusqu'à cette séparation dont son frère venoit de parler; et Phénix, reprenant la parole :

Nous étions convenus, dit-il, comme il vient de vous dire, que celui qui n'auroit pas réussi dans le projet de s'établir reviendroit se mettre en possession de nos États, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs. Pour moi, j'y renonçai dès ce moment; et, fier des avantages que je croyois avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde, pour la faire admirer. Mais les cœurs qui se rendirent d'abord n'ayant pas de quoi m'engager ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circassie, pays de tout temps fameux pour les beautés.

Une reine le gouvernoit depuis la mort du roi son époux, qui lui avoit laissé quatre filles, dont l'aînée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement; mais la fortune, qui me réservoit un bien infiniment plus précieux, en disposa tout autrement; car, avant que d'y arriver, j'appris

Digitized by Google

le désastre de la famille royale par une révolution toute surprenante.

Un certain petit prince, s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées pour émouvoir un peuple inquiet et changeant, après avoir corrompu la fidélité des grands du royaume, avoit trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté si soudainement que la reine avoit à peine eu le temps de se sauver avec ses filles.

Je traversois ce royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une nation si perfide, lorsqu'on m'arrêta par ordre du tyran, à qui tous les étrangers étoient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai ni mon nom ni ma qualité; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas. Je ne sais ce qui prévint en ma faveur un prince qui ne devoit pas faire profession de générosité ni de courtoisie; mais enfin, après m'avoir retenu plus longtemps que je n'eusse voulu dans une cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique, princesse qui paraissoit avoir autant de penchant pour le mariage que sa figure en donnoit d'éloignement. Sa personne étoit toute contrefaite, et ses petits yeux m'avoient annoncé sa bonne volonté long-

Digitized by Google

temps avant la proposition de son père : mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur; et, sans me vanter, ce fut avec assez de hauteur que je rejetai son offre, et que j'envoyai promener sa petite bossue.

Je sortois de la Circassie, lorsque le hasard me conduisit dans un vieux château, superbe à la vérité, mais que je crus d'abord inhabité, car je fus longtemps sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuroient dans ce sombre séjour se renfermoient chacun dans son particulier, et sembloient s'éviter avec soin lorsqu'ils en sortoient. Je fus surpris d'une coutume si sauvage; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de se désennuyer, en s'humanisant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raison, lorsque j'entrai dans un appartement assez propre. Il n'y avoit pas une âme; cependant j'y vis une table, des cartes, des jetons et des chaises rangées autour.

Un moment après arrivèrent quatre pies, chacune suivie d'un sansonnet qui lui portoit la queue; une corneille assez sérieuse les accompagnoit.

Les pies, après m'avoir salué fort civilement, se mirent à jouer, et la corneille à travailler.

Fleur d'Épine et Tarare, qui n'avoient cessé de se regarder pendant ce récit, se poussèrent à

Digitized by Google

l'endroit des pies. Luisante, qui n'avoit pas ôté les yeux de dessus le beau Phénix depuis qu'il avoit commencé son récit, parut douter s'il parloit sérieusement. Serène sourit d'une aventure qui ne lui étoit pas inconnue; mais le calife se tenoit les côtes de rire. « Oh! pour celui-là, disoit-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur : pour des pies à qui on porte la queue et qui font la révérence, passe; mais des pies qui jouent aux cartes, on n'en a guère vu. »

Phénix, après avoir protesté de la vérité de son récit : Je fus longtemps, poursuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué : pour moi, je les aurois regardées jusqu'à ce moment sans y rien comprendre. Enfin, je vis tout à coup une petite pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot, dont je ne me souviens plus, sauta sur la table. Je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égosillèrent à force de le répéter : la sérieuse corneille le prononça gravement, et jusqu'aux petits sansonnets qui mouchoient les bougies, tout se mêloit de le répéter en concert. J'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvois ou si ce que je venois de voir étoit réel.

Au sortir de ce royaume, j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau séjour

Digitized by Google

de l'univers étoit la plus belle princesse du monde.

Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence. On eut beau m'étaler tous les dangers où l'on s'exposoit auprès de ses yeux : quel danger, disois-je, que celui d'en être épris, et de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grâce devant eux? car je traitois de fable le poison mortel de ces regards éblouissants dont on me faisoit une description si merveilleuse, et dont on contoit tant d'événements tragiques. Ce n'est point à Phénix, disois-je (flatté d'une vanité ridicule) ; ce n'est point à Phénix que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal. Allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent ; et si les charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luisante, l'aveu d'une vanité si ridicule que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt secret qui m'entraînoit vers vous me fit négliger les précautions que demandoient tous les périls dont on me menaça si je faisois choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la sorcière Dentue avoit établi la scène de ses enchantements ; et, comme c'étoit la plus courte, je m'y embarquai témérairement et m'en repentis bientôt.

Digitized by Google

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit à mesure que j'avançois dans ce chemin. Je traversai des campagnes désertes, des rochers affreux; et, après mille incommodités, je m'enfournai dans un bois où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeoient au-dessus de ma tête, tandis que des hydres et des léopards m'environnoient de tous côtés. Je mis l'épée à la main; je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis; mais, après un long combat où mes forces s'épuisèrent et où je m'aperçus qu'on aimoit mieux me prendre prisonnier que me tuer, je me sentis enlever sans savoir comment, et on me descendit au milieu d'un assez beau jardin où la sorcière cueilloit quelques herbes.

De ces herbes elle avoit dessein de composer quelque horrible sortilége, car il y falloit mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose, et c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible, mais la mienne trouva grâce dans le cœur le plus impitoyable qui fut jamais; je m'en aperçus, et je sus bientôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit que, si je voulois l'épouser, elle me rendroit maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne, si-

Digitized by Google

non que je ne serois pas en vie quand les premiers rayons du soleil éclaireroient la terre; et, pour me donner le temps de rêver à ce choix, elle me quitta sans attendre de réponse.

Je n'avois pas trop d'envie de mourir; cependant ce parti me parut plus honnête et moins difficile à prendre que l'autre.

« Si je refuse sa détestable main, disois-je, je vais faire ici une illustre fin; et, si je l'accepte, ce sera un glorieux établissement que je me serai fait, après être venu de si loin le chercher! Je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luisante, elle dont aucun mortel n'a pu soutenir les regards; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une sorcière effroyable, ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse où personne ne pourra seulement s'imaginer que je sois venu. »

Ces réflexions étoient désagréables, de quelque manière qu'on les pût tourner; cependant l'endroit où je les faisois me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, et surtout des figues qui me parurent délicieuses. C'étoit le fruit qui étoit alors le plus à mon goût; j'en choisis une parmi les plus belles: je ne l'eus pas plutôt cueillie que j'oubliai mon inquiétude, et, dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil je me trouvai changé en oiseau;

Digitized by Google

la sorcière, dont les cris m'avoient éveillé, étoit auprès de moi qui se désespéroit d'une métamorphose qui ne convenoit pas à ses desseins.

Elle soupçonna Fleur d'Épine d'y avoir contribué, sans s'imaginer pourtant de quelle manière; et elle jura qu'elle l'en puniroit. J'entendois toutes ses plaintes et toutes ses menaces; mais la vérité est que cette aventure me paroissoit si surprenante, que je me flattois que c'étoit un songe, et j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ces horreurs. Je l'attendis en vain.

La sorcière me prit sur le poing, me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau, et me dit qu'il falloit avoir patience; que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine composition qui me rendroit ma première forme, mais que je me gardasse bien de manger du sel si par hasard j'en voyois. Elle me laissa dans ce beau jardin après ce discours, et après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du désordre et de la consternation où cette aventure m'avoit mis! Je voulus déplorer mon malheur; mais, au lieu de m'écrier : « Infortuné Phénix! » je me mis à dire : « Perroquet mignon » ; et, pour toutes les plaintes et les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend

Digitized by Google

aux perroquets, et que les perroquets les plus importuns disent tout de suite; j'en fus si confus que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois souvent, du haut de quelque arbre, la maison de la sorcière; mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refusèrent de me soutenir, et je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'étoit permis d'y voler. Ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille; elle avoit un petit sac sous son bras; elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avoit dans un panier, et se mit à les saler. Je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite : je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel que de peur que sa vertu ne me rendît ma première forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme : ma beauté la charma; et, comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air; et, ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné. Je regagnai promptement le jardin de la sorcière après cet exploit, n'osant rester plus longtemps dehors pour l'épreuve que je méditois; mais le

Digitized by Google

lendemain le soleil n'étoit pas encore levé que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher frère ; ma surprise, à cette rencontre, fut égale à ma joie. Je mourois d'envie qu'il me prît ; mais, au lieu de cela, il s'amusa à me considérer. Je me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avois caché, mais il eut peur qu'il ne me fît mal. Je voulus l'avertir du danger où il étoit si près de la sorcière, et je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que, dans l'admiration de ma figure et de mon plumage, il prononça par hasard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire : « Oui, mon cher frère, je suis Phénix ; » mais, au lieu de cela, je ne pus prononcer que « Tarare », et je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étois pour la destinée de Pinson, j'entendis du jardin les hurlements effroyables de la sorcière.

C'étoit vous, pour qui je craignois tant, mon cher frère, qui causiez son désespoir. Vous veniez d'enlever ses trésors et de désarmer sa fureur, car la force de ses enchantements consistoit dans sa jument et le chapeau dont vous étiez en possession. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure ; je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenoit de

Digitized by Google

vous poursuivre. Je fus témoin de sa rage et de ses regrets, dans un vieux chêne auprès de l'écurie, où je m'étois caché. « Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infâme Fleur d'Épine ! Le voleur qui l'a séduite pour me trahir, après l'avoir abusée, la laisse au lieu de Sonnante presque étouffée sous ce même foin où elle s'est abandonnée. Achevons-en la vengeance. »

A ces mots elle entra dans l'écurie, où elle avoit été trompée par la coiffure de Fleur d'Épine que le misérable Dentillon portoit, sans pouvoir avertir sa mère que c'étoit lui. Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin et ferma la porte de l'écurie en sortant, tant elle avoit peur que la misérable victime n'échappât !

Elle courut ensuite chez elle pour revoir les seules consolations qui lui restoient dans son malheur. Mais elle n'avoit garde de les y trouver, car j'étois dans le chêne où je me tenois clos et couvert, tandis que j'entendois les hurlements de son fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'usage de la voix, en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant la sorcière, qui n'avoit rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie qu'elle trouva tout en feu : elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, et

Digitized by Google

vit au travers des flammes et de la fumée ses chères espérances qui finissoient leurs jours par le même genre de mort que le ciel avoit réservé pour la mère.

Le vilain crapaud fut grillé qu'il n'y manquoit rien.

Le cri qu'elle en poussa fut si terrible, que j'en frémis d'horreur, et le chêne où j'étois en fut ébranlé : il fut si violent que cette longue dent qui lui sortoit de la bouche sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Une autre n'auroit pas regretté cette perte ; mais pour elle sa furie en augmenta. « C'en est fait, s'écria-t-elle, tous mes charmes m'abandonnent : recourons à l'artifice. » Ce fut en achevant ces mots qu'elle courut à sa demeure, et que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus : à l'entrée de la nuit je rencontrai le buisson où j'avois caché mon sac de sel ; je commençai d'espérer que la sorcière ne me trouveroit pas. « Grâces au ciel, disois-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort et cette ragoûtante épouse ; mais aussi me voilà perroquet pour le reste de mes jours. »

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes misères : je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvois

Digitized by Google

point de fruits ; d'ailleurs, comme je n'étois point accoutumé à voler, je ne faisois que de très-petites traites. Tous ceux qui me voyoient couroient après moi pour me prendre : je n'avois de retraite que le haut des arbres, où je n'étois pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierres ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce séjour enchanté. L'infernale Dentue m'avoit suivi sans que je m'en fusse aperçu ; je n'avois garde de la reconnoître sous la figure qu'elle avoit prise. Elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire ; elle me côtoyoit partout sans faire semblant de rien. J'étois assez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyoient : ainsi je ne fus point surpris de son intention ; je savois me mettre hors d'atteinte quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois assez embarrassé de ce que je deviendrois, quoique je fusse dans un pays où cent millions de perroquets eussent pu vivre en rois, j'étois de temps en temps fort rêveur. Elle s'en aperçut, et, me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois : « Quel dommage, dit-elle, qu'un si beau perroquet soit égaré ! Sans doute il est à quelque roi ou à quelque beauté qui se désespère, à l'heure qu'il est, de

Digitized by Google

l'avoir perdu. Que sais-je s'il n'est pas à la plus belle des belles? Mais, s'il avoit été à Luisante, jamais il n'auroit préféré sa liberté au plaisir de la voir. S'il n'étoit pas trop sauvage, continua-t-elle, voyant que je descendois de branche en branche pour l'écouter; s'il n'étoit pas trop sauvage, il se laisseroit prendre, et je ferois à la belle Luisante le plus beau présent que puisse fournir le royaume de son père en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il seroit heureux, continua la flatteuse sorcière, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'univers! Et parmi les mortels, qui ne changeroit de condition avec un perroquet qui seroit chaque jour à portée de voir des trésors que des belles ne cachent point à des oiseaux? »

Qu'elle savoit bien à qui elle parloit, l'insinuante Dentue! J'en étois si transporté qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler : j'y sautai le plus légèrement que je pus.

Il ne s'en fallut rien que cet empressement ne me fût aussi funeste qu'il étoit grand. Je vis ses regards changer dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance; ses yeux parurent étinceler : elle me serra les pattes d'une main, et me porta deux fois l'autre au cou pour me le tordre. Je ne comprenois rien à ce transport; mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la baguette

Digitized by Google

de Serène nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvements que la vengeance ou la fureur lui avoit inspirés. Il convenoit à ses desseins de m'épargner; cependant elle mit bon ordre que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette cour.

Ce jour fut le commencement de mon bonheur : mes yeux de perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luisante; et, par un charme qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient osé la voir à cinquante pas n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de joie que je sentois aux innocentes caresses qu'elle me faisoit. Mille occasions, dont je tairai les circonstances, me tinrent ce que la sorcière m'avoit promis. Ce fut sous ma figure de perroquet que je fus trop payé, auprès de Luisante, des horreurs que la tendresse de la sorcière m'avoit inspirées. Enfin, j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde : trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvoit être aussi agréable!

Le beau Phénix cessa de parler; et, quoique Luisante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laissèrent pas

Digitized by Google

de l'assurer qu'il ne perdoit rien à n'être plus perroquet.

Le calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes ; il lui sut bon gré de n'avoir point voulu de la princesse bossue qu'on lui avoit offerte en Circassie. « Mais, seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conscience ; si par bonheur on ne vous eût changé en perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la sorcière, sa mère, sa grand'mère et toutes les Dentues du monde, que de vous laisser égorger comme un sot ? Pour moi, je suis peut-être aussi délicat qu'un autre ; mais, après tout, il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait ; j'espère au moins que le royaume de Cachemire que vous aurez quand je n'en voudrai plus, et la main de Luisante que vous avez dès à présent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'infante de Circassie.

« A l'égard de votre frère Pinson, quoiqu'il ne soit pas richement marié, il me paroît si content de sa femme et de sa belle-mère Serène, qu'il ne vous portera point d'envie ; car, avec son savoir-faire, ses petits États et ce que Serène lui pourra laisser un jour, il ne laissera pas d'être à son aise. »

La modeste Fleur d'Épine, qui, sans ambition, eût souhaité d'être héritière de l'univers, rougit de

Digitized by Google

ce que le calife venoit de dire : elle n'eut point de honte qu'une personne aussi merveilleuse que Serène lui eût donné le jour ; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle, qu'on venoit de marquer tous les avantages dont Luisante faisoit le bonheur de son époux, et que Tarare avoit tous refusés pour elle.

L'équitable Serène vit son embarras et connut sa pensée. Ce fut alors que, demandant un peu d'audience à son tour : « Calife de Cachemire, dit-elle, vous qui sans doute avez quelques obligations à Tarare, sachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établissement de son frère. Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur d'Épine mourante, de Fleur d'Épine effroyable, et, pour tout dire, de la mémoire de Fleur d'Épine, à la possession de Luisante dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez si, dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de sa fortune. Mais sachez que Serène n'est point sœur de l'infâme Dentue, ni Fleur d'Épine fille de Serène. Voici son histoire et la mienne.

HISTOIRE DE SERÈNE.

Entre le Tigre et l'Euphrate se trouve une vaste étendue de plaine dont rien n'égale l'heu-

Digitized by Google

reuse fertilité, si ce n'est le royaume de Cachemire. Mon père en étoit souverain : c'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la nature ; mais, comme il se livroit tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement de ses États pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là-haut.

Son pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'univers, étoit si riche que ses sujets le devinrent trop. Les plus puissants sentirent leur force et connurent sa foiblesse. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarrassé d'un pays sans montagnes. Il lui en falloit pour se perfectionner dans des connoissances qui lui coûtoient tant. Il quitta donc ses États pour en chercher ; et, tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvements des cieux, on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnoit sur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point : l'amour seul en fut capable ; et ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sais par quel hasard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie ; mais ce fut là qu'un penchant plus vif que celui

Digitized by Google

qui l'avoit entraîné jusqu'alors lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux, et la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un prince dépouillé de ses États.

Je ne sais si elle ne s'en repentit point, car, au lieu de songer à son établissement, il se hâta de regrimper sur ses montagnes. Quelque choquée que fût son épouse d'un empressement qui ne devoit pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre; et ce fut sur cette montagne que Tarare et Fleur d'Épine ont passé pour venir ici que mon père fixa ses spéculations errantes.

Il choisit pour sa retraite cette partie de la montagne que des rochers et des précipices rendent affreuse. Ce fut là qu'il se mit à fouiller dans les entrailles de la terre, après avoir puisé dans les régions célestes tout ce que l'esprit humain est capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection presque inaccessible de ce travail merveilleux, où les races suivantes virent tant d'esprits solides devenir visionnaires, et tant de solides trésors dissipés pour courir après un bien imaginaire.

L'accomplissement de cet ouvrage ne lui laissa rien à souhaiter : il convertissoit à son gré tous les métaux en or; et les puissances invisibles, répandues dans les airs, obéissoient à ses commandements. Il se fit, par leur ministère, un

Digitized by Google

palais dans le milieu de cette montagne, où les choses même du plus vil usage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde. L'année d'après, ma mère y mit au jour une seconde fille. J'eus l'inclination de mon père pour les sciences; ma sœur eut celle de ma mère avec sa beauté. Mais, toute merveilleuse que fût la retraite où nous étions, ma mère, aussi bien que ma sœur, s'ennuyèrent de la solitude : l'une vouloit revoir un pays qui lui avoit donné le jour; l'autre souhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuses, situées entre le Tigre et l'Euphrate, que son père avoit abandonnées pour le désert où elle séchoit d'ennui.

Il s'en aperçut, et, malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mère partit pour la Circassie, où ma sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous disant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui possédoit le secret dont il étoit maître, et l'équipage magnifique avec lequel elles arrivèrent dans le pays de ma mère étoit digne de la première fortune de son époux.

Le roi de Circassie n'eut pas plutôt vu ma sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuse sur toutes les Circassiennes. Les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étran-

Digitized by Google

gère venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement disputé : les unes en séchèrent d'envie, les autres en crevèrent de dépit ; mais ma pauvre mère en mourut de joie.

Mon père apprit ces deux nouvelles à la fois, et les reçut en vrai philosophe. Pour moi, j'avoue que la joie de l'une m'aida beaucoup à me consoler de la douleur de l'autre. Je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les sciences, où je faisois assez de progrès, et dont je sentois augmenter le goût à mesure que je me sentois acquérir de nouvelles lumières.

Enfin mon père, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit étoit capable, voulut bien se laisser mourir, pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avoit pu découvrir dans celui-ci : il se laissa, dis-je, mourir ; car, avec les secrets qu'il avoit, il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ses trésors et d'une partie de ses connoissances ; mais, de tous ses dons, cette baguette que vous voyez est infiniment le plus précieux. Elle est composée de l'assemblage de toutes les vertus secrètes des minéraux et des talismans : par elle je commande aux éléments, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'est présente, et je rappelle tout le passé. Mon père m'avoit défendu de monter jusqu'au haut de la montagne que nous habi-

Digitized by Google

tions : cette curiosité, que je n'avois jamais eue avant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendue ; et, dès qu'il eut les yeux fermés, je la satisfis.

Ce fut de là que, contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon père avoit enrichi les cavernes de cette montagne ; et, de peur que l'affluence de ceux qui viendroient me consulter n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont je voulois être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquillité d'esprit a de plus aimable pour les mortels, et, loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le trône de Circassie, rien ne troubla la paix dont mon cœur jouissoit que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avoit eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée et la sienne. J'appris qu'elle n'auroit plus d'enfants, et que le roi son époux la laisseroit bientôt veuve et régente de ses États. Je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles qu'elle étoit menacée de quelque désastre ; mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en savoir les particularités : je connus seulement qu'une puissance ennemie, presque égale à la mienne, la devoit persécuter.

Digitized by Google

J'eus recours à ma baguette, et, en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça d'elle-même l'horrible figure de Dentue, elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortiléges et ses inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avoit encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté, que son art n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ses piéges, et que la mort étoit la seule ressource de ceux qui dédaignoient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste. Cependant je découvris avec douleur que, tant qu'elle seroit maîtresse de la jument Sonnante et du chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantements ne pourroient rien contre les siens.

J'appris, par ma baguette, qu'elle avoit un fils à peu près de l'âge de l'aînée des filles de ma sœur, et je ne doutai point que son dessein ne fût d'enlever l'héritière de Circassie pour la donner à ce fils : c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection. Ma sœur me l'envoya secrètement ; mais cette précaution pensa la perdre : la sorcière trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras dans le moment qu'elle venoit de m'être remise. J'avois eu beau la faire passer pour ma fille, la cruelle Dentue ne s'y laissa pas tromper ; et toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur

Digitized by Google

d'Épine contre l'inhumaine sorcière. Oui, calife de Cachemire, cette même Fleur d'Épine que vous voyez, et que vous aviez si hâte de brûler, est héritière du royaume de Circassie. Elle me fut donc enlevée sans que je susse de quelle manière; mais ni mon art ni toutes les puissances du monde ne l'auroient pu délivrer de celle de la sorcière, si Tarare ne l'avoit entrepris. Cette gloire étoit réservée par les destins à l'amant le plus ingénieux aussi bien qu'au plus fidèle. Je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enlèveroit la jument et le chapeau de la sorcière; mais je ne savois où trouver un homme de ce caractère.

Dans ce temps-là Luisante vint au monde, et mes livres, que je consultai sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devoit être un jour que cette beauté, je fis répandre une contagion secrète sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier, et fort résolue de ne le faire qu'à condition qu'on me livreroit Fleur d'Épine avec les trésors de la sorcière.

La curiosité de Tarare l'avoit heureusement conduit chez moi avant que de se rendre à la cour; et ce que je découvris de son esprit et de ses sentiments me fit espérer que, s'il osoit tenter l'aventure, il ne seroit pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion lorsque je le

Digitized by Google

vis revenir, à quelque temps de là, pour me consulter. Je ne le vis point embarrassé des choses que je proposai pour prix du secours qu'on me demandoit, quoique j'en eusse étalé tout le danger. Et, lui ayant demandé s'il connoissoit quelqu'un d'assez téméraire à votre cour pour rendre service à la belle Luisante à ce prix : « Il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre; et l'espérance seule d'en être avoué de vous suffit pour tout oser, sans autre motif que celui de la gloire. »

Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponse d'un homme que je commençois à beaucoup estimer : je ne doutai point que ce ne fût lui que les destinées avoient marqué pour le libérateur de Fleur d'Épine.

Je lui fis espérer que je ne lui serois pas contraire s'il entreprenoit ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avois fait : il n'en fut point ébranlé. Je lui tins parole ; et quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon génie a souvent inspiré le sien dans l'exécution. Mais, après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout à sa constance, que la gloire en est due.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la sorcière, j'employai ma baguette pour satisfaire la curiosité que j'avois sur Fleur d'Épine ;

Digitized by Google

elle m'en traça la figure et les souffrances dans les tristes occupations de sa vie. Je trouvai sa figure digne de récompenser ce qu'on entreprenoit pour elle. Je ne crus pas qu'il fût nécessaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, si son esprit et ses sentiments répondoient aux charmes de sa personne; mais j'avoue que j'inspirai pour lui à Fleur d'Épine des mouvements favorables, qu'une première vue n'auroit pas attirés, mais qu'il n'auroit que trop mérités, sans mon secours, avec un peu de temps.

Ma joie fut extrême quand je les sus arrivés dans ce royaume; et, quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible lorsqu'il y voulut mener Fleur d'Épine, je le fis pour éprouver sa constance pour elle jusqu'au bout, et pour connoître s'il en étoit digne. Vous avez vu triompher cette constance par des épreuves qui méritent qu'il monte sur le trône d'une princesse qui règne si parfaitement dans son cœur.

J'avois dès longtemps prévu la révolution qui devoit arriver en Circassie; mais, en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir; tout ce que je pus faire fut de sauver la reine, ma sœur, et les trois filles qui lui restoient, dans l'extrémité qui les exposoit à la fureur du tyran; et, pour les dérober à sa poursuite, je leur choisis une retraite presque inconnue vers les confins du royaume.

Digitized by Google

Ce fut là que, craignant toujours la recherche qu'on en pouvoit faire, je fis un enchantement par lequel la reine paroissoit changée en corneille, dès que le hasard y conduisoit quelque étranger; et ses filles, avec leurs compagnes, paroissoient changées en pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme.

Voilà, Princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hasard vous a conduits l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur d'Épine, je savois sous quel déguisement Dentue étoit arrivée ici ; je savois ses desseins ; mais je savois que sa puissance étoit si bornée depuis qu'elle n'avoit plus la jument et le chapeau, qu'il me seroit facile de prévenir tous ses attentats contre la vie de ma nièce.

Je livrai donc Fleur d'Épine pour un temps aux cruautés qui l'attendoient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente sénéchale et de l'inhumaine Dentue. Fleur d'Épine ne devoit être qu'au plus fidèle des amants. Quelle plus grande épreuve de sa constance que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la sorcière l'avoient réduite, dans le temps que la main de Luisante avec le trône de Cachemire lui seroient offerts !

Digitized by Google

Je ne le retins pas long-temps lorsqu'il revint avec le chapeau lumineux et la jument. Je tins pourtant parole dans le remède que j'avois promis pour les beaux yeux qui causoient tant de ravages : mais, quoique Tarare retournât auprès de sa chère Fleur d'Épine, je savois bien que, dans l'état où il la trouveroit, elle auroit besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les génies que mon art soumet à mes volontés, pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près. Je différai mon départ jusqu'à la dernière extrémité, et je pensai m'en repentir; car, dans le moment que je venois de monter sur Sonnante, le plus agréable et le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

Trois courriers de Circassie arrivèrent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportèrent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'usurpateur avoit péri par un soulèvement aussi soudain que la révolution qui l'avoit placé sur le trône; l'autre confirma cette nouvelle, et ajouta que la populace émue n'avoit pas même épargné sa pauvre bossue de fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'allégresse et des transports

Digitized by Google

d'impatience dont la reine et ses filles étoient attendues dans la capitale de Circassie; et ce dernier courrier m'étoit dépêché par elle-même, au devant de laquelle le conseil et les grands du royaume étoient allés.

Ainsi, Seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'avez cru : car, quelque empressement que Fleur d'Épine ait de voir régner un homme que l'amour parfait et l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ses États paisibles à son arrivée, sa mère et ses sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille et une souveraine qu'elles avoient crue perdue; et tout le peuple, à son ordinaire, avide de changement, n'aura pas de peine à combler de souhaits et de bénédictions une reine faite comme Fleur d'Épine.

Le récit de Serène ne fut pas plutôt fini que le calife s'étant embarrassé dans quelques compliments à Serène, et quelques excuses à Fleur d'Épine, on vint l'en dégager, en lui disant qu'on avoit servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais; mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux princes qui ne se repaissoient que de tendres regards.

Enfin, l'heure tant souhaitée arriva : le dieu

Digitized by Google

de l'hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luisante, où le calife leur donna le bon soir; et, dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur d'Épine, il ne tint qu'au plus fidèle de tous les amants d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée longtemps avant la fin de ce conte; mais Dinarzade s'étoit moquée de son éclat naissant, et le sultan, moins pressé cette fois de prendre sa place au conseil, avoit trouvé bon que le soleil se levât avant lui. La sultane étoit, comme on a vu dans le commencement de ces récits, la plus belle sultane qui fut jamais : il tournoit passionnément les yeux vers elle, tandis que le premier visir s'en alloit avec son sceptre. On eût dit qu'il ne l'avoit jamais vue, tant il paroissoit éperdu en examinant tous les charmes de son visage; et, considérant qu'avec toutes ses beautés elle avoit l'esprit orné de contes arabes, il se leva d'auprès d'elle, et prit sa robe de chambre pour lui marquer sa tendresse et ses empressements.

« Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les bergers de nos campagnes qui peuvent sans contrainte passer les jours à soupirer auprès de leurs bergères! Quel plaisir d'employer tous les moments de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent! » Dinarzade, qui ne comprenoit

Digitized by Google

rien à ces exclamations ni à cette cérémonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ses bergers. « Recouchez-vous, Seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une déesse à qui vous venez de faire baiser l'ongle de votre pied gauche. » Et, à ces mots, elle voulut lui ôter sa robe de chambre; mais il n'y voulut jamais consentir qu'elle ne lui eût apporté son luth, dont il joua si long-temps que la sultane n'en pouvoit plus d'ennui, et sa sœur d'impatience. Après ce galant exploit, il passa dans son appartement, et de son appartement au conseil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuse nuit qui devoit mettre en sa possession la plus parfaite des beautés. Il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut croire; et, dès qu'elle fut venue, il se rendit à l'appartement de la sultane, suivi des officiers de la couronne : mais, au lieu de leur donner le bon soir, après être déshabillé, il se tourna vers le prince de Trébizonde, pour lui ordonner de conter toutes les aventures qui lui étoient arrivées depuis celle de la pyramide et du cheval d'or, jusqu'à celle où, pour la première fois, il avoit vu les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer. L'amoureux prince auroit bien voulu se dispenser d'un récit qui devoit durer tout le

Digitized by Google

reste de la nuit : mais, comme il savoit que le sultan, son maître, n'entendoit pas raillerie, quand il étoit question de contes, il commença le sien comme on verra dans la suite de ce recueil.

FIN DE L'HISTOIRE DE FLEUR D'ÉPINE.

Digitized by Google

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

JUILLET 1873

Digitized by Google

18

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413

WIDENER
AUG 3 2005
CANCELLED

WIDENER
SEP 1 0 2005
BOOK DUE

Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.

Digitized by Google

Digitized by Google